

3^{me} Année — N^o XXIX

15 Juin 1907

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées
Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68
Chang^t d'adresse 0 fr. 50 Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



SA MAJESTÉ HAAKON VII, ROI DE NORVÈGE

S. M. Haakon VII fut proclamé Roi de Norvège lors de la scission qui se produisit, vers la fin de 1905, entre ce pays et la Suède.

3^e ANN. 1^{er} SEMESTRE. V. — 46

SOMMAIRE

Vol. 29, 3^e année : 15 juin 1907

Frontispice : SA MAJESTÉ HAAKON VII, roi de Norvège.	577
VERS LA PAIX , par CHARLES TORQUET (9 photographies, 1 autographe de M. LÉON BOURGEOIS et deux schémas).	579
GRANDS FAITS : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	589
UN MILLION PAR AN DANS LE GOSIER , par MAURICE LEFÈVRE (6 photographies, 1 dessin de SABATIER et 13 dessins du ténor CARUSO).	591
Notes des Éditeurs.	598
Poésies : ROMAN , par GÉRARD D'HOUILLE (1 photographie).	599
CLAIR DE LUNE , par PAUL HUBERT (1 photographie).	600
DE "THE RANGER" A "SPEARMINT" (<i>Le Grand Prix Hippique de Paris</i>), par PAUL VILLERS (12 photographies, 1 reproduction d'une gravure ancienne, 1 dessin et une double page de SEM).	601
LES DERNIERS PEaux-ROUGES (11 photographies).	610
A TRAVERS LE GLOBE : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	618
TOUS FONCTIONNAIRES ! (5 dessins de LELONG, ORAZI et DE PARYS).	619
THÉÂTRE & MUSIQUE : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	627
LETTRES ET ARTS : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	629
LE RECORD DES 85 DÉPARTEMENTS.	631
Horoscope : MISTRAL , par M ^{me} DE THÈBES (2 photographies, 1 autographe, 1 horoscope astral et 1 portrait graphologique).	634
FEU MOI-MÊME, nouvelle inédite de JULES PERRIN, illustrée par G. ROCHE-GROSSE.	635
LA PEAU DE L'OURS, pièce inédite en un acte, par TRISTAN BERNARD, illustrée par ORAZI.	643
Horoscope : LE DOCTEUR DOYEN , par M ^{me} DE THÈBES (2 photographies, 1 autographe, 1 horoscope astral et 1 portrait graphologique).	656
LA MORT DU LIEUTENANT DE CHEVIGNÉ , par le LIEUTENANT-COLONEL BARATIER (3 illustrations de LELONG et 3 photographies).	657
L'ESPRIT A L'ÉTRANGER , page comique, d'après le <i>Teller</i> , par WILL OWEN.	664
VIE SOCIALE : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	665
ARMÉE ET MARINE : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	666
LA GARDE MEURT ET NE SE REND PAS , par VICTOR GOEDORP (2 photographies et 8 reproductions de tableaux et portraits).	667
Supplément d'art : LE SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS. Reproduction des tableaux de T. Bastet, Cayron, P. Chabas, M ^{me} Demont-Breton, Etchevery, Gabriel Ferrier, André Humbert, H. Jacquier, Jean-Paul Laurens, E. Maxence, P. Ribéra, V. Tardieu.	675
A CHIENS DE LUXE, PRIX FABULEUX , par G. HOROWITZ (14 photographies et 1 reproduction de tableau de Miss MAUD EARL).	683
CURIOSITÉS : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	690
ÉLÉGANCES : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	691
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	692
LA VIE A 3.000 MÈTRES , par HENRY SPONT (11 photographies).	693
TOUS LES SPORTS : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	701
SCIENCE & NATURE : 15 AVRIL AU 15 MAI 1907.	703
LE MAJORAT (suite) , roman par MARIE-ANNE DE BOVET (3 illustrations de DU MOND).	705
ARSÈNE LUPIN PARAÎT EN LIBRAIRIE.	717
CUELLE EST CETTE HISTOIRE ? (Concours Bibendum)	718

Les romans et les pièces de "Je sais tout" peuvent être mis entre toutes les mains.

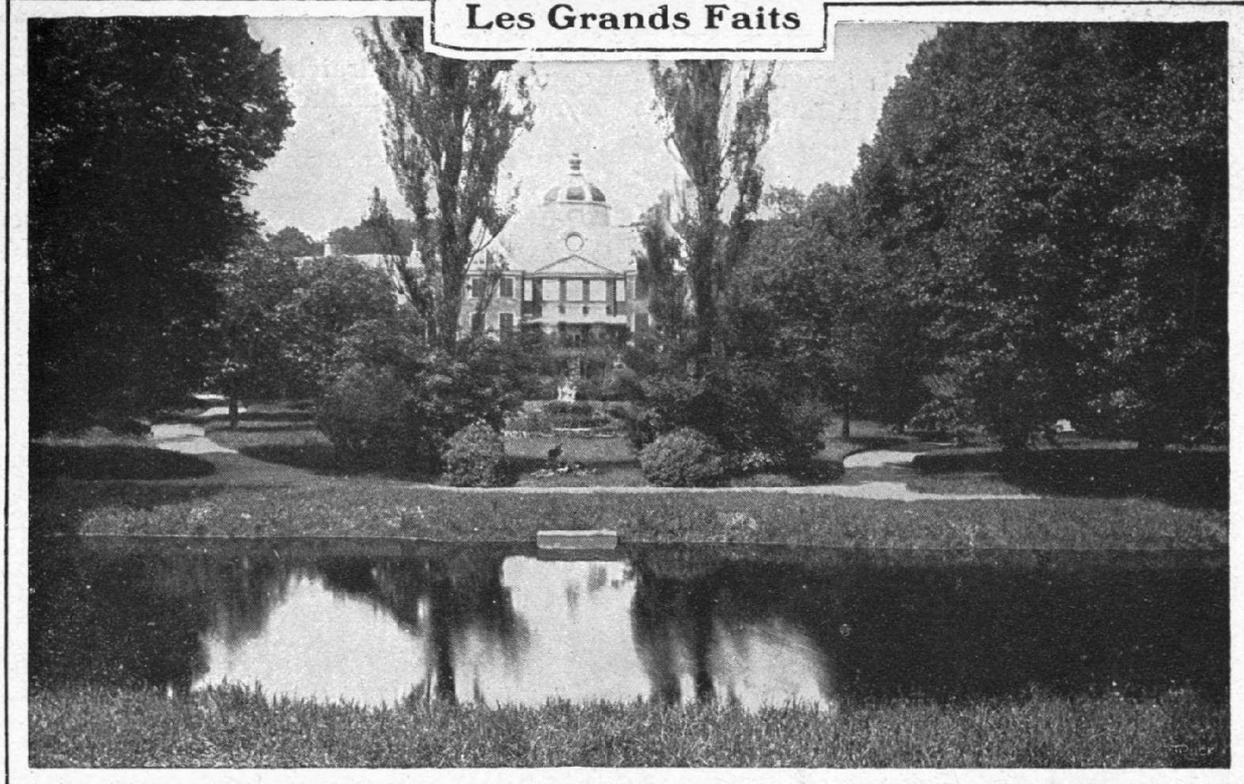
Voir pages 631 à 633 les résultats du concours de l'itinéraire
GRAND CONCOURS NATIONAL
 de *Je sais tout*

La liste des prix magnifiques et le règlement du *Concours d'Honneur* dont la clôture a lieu le 20 juin.

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro reçu détérioré est remplacé gratuitement; il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Les Grands Faits



LA MAISON DU BOIS A LA HAYE

C'est dans ce palais, appelé « la Maison du Bois », parce qu'il se trouve entouré par une vaste forêt, que se tint, en 1905, la Conférence de la Paix réunie sur l'initiative du tsar Nicolas II.

VERS LA PAIX

La deuxième Conférence de La Haye va se réunir. C'est le moment de résumer l'histoire des progrès des idées pacifiques. De plus, quelques-unes des personnalités les plus éminentes parmi les pacifistes et parmi leurs adversaires ont bien voulu accorder à *Je sais tout* une expression rapide de ce qu'ils pensent de cette seconde consultation internationale ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

POUR la deuxième fois, toutes les puissances du monde, hors la République Sud-Américaine de l'Equateur et la République nègre de Libéria, vont se rencontrer à La Haye en une Conférence amicale et essayer de prendre des mesures susceptibles d'écarter des hommes le fléau abominable de la guerre.

Tous les yeux sont tournés vers la tranquille capitale hollandaise et cette ville

silencieuse et calme, d'art grave et de science recueillie, pour un court instant toute frémissante d'ardeur pacifique, semble bien le berceau d'élection où la paix naissante doit jeter ses premiers cris et faire ses premiers gestes devant le monde ravi.

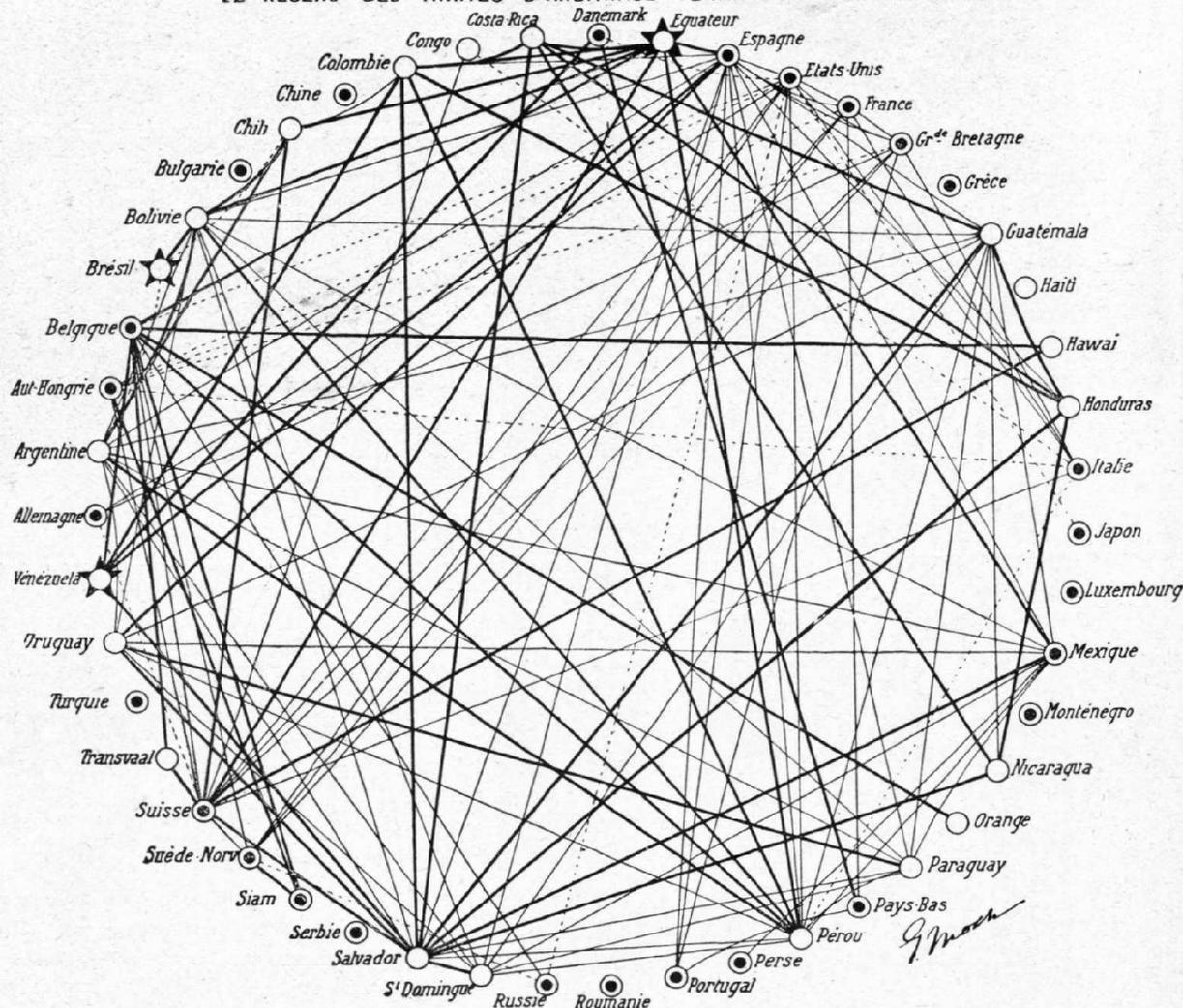
Qu'attendre de cette Conférence? Personne, bien certainement, ne compte en voir s'élever une paix définitive et immédiate. Mais, tandis que les uns l'espèrent fertile en grandes conséquences pacifiques,

les autres tremblent qu'à agiter des questions aussi brûlantes que la limitation des armements et l'arbitrage obligatoire, les peuples, enfants terribles jouant avec des allumettes, ne déchaînent sur le monde entier une conflagration comme on n'en

employées, rendraient à l'humanité des services incalculables. Quoi qu'on dise, une pareille situation ne peut s'éterniser et il faut qu'elle se dénoue d'une manière ou de l'autre.

Tâchons que ce soit de l'autre ! comme

LE RÉSEAU DES TRAITÉS D'ARBITRAGE PERMANENT A LA FIN DE 1904



OÙ EN ÉTAIENT LES PROGRÈS DE L'ARBITRAGE PERMANENT FIN 1904.

Deux pays réunis par un trait ont un traité d'arbitrage l'un avec l'autre. Les gros traits sont les traités sans aucune restriction. Les traits indiqués en pointillé n'ont été conclus que par la suite. Les États qui ont signé à la Conférence de La Haye, en 1899, la Convention pour la solution pacifique des conflits internationaux sont représentés par un double cercle. Une étoile marque ceux qui ont inscrit le principe de l'arbitrage dans leur constitution.

vit jamais et telle que notre civilisation risquerait de périr sous ses décombres amoncelés.

Pourtant, il faut bien faire quelque chose. Dans notre article *La Paix qui tue*, paru au mois de juillet de l'année dernière, nous avons longuement énuméré les charges que fait peser sur le monde la paix armée et les ressources immenses qu'elle gaspille inutilement et qui, mieux

disait Alphonse Allais, ce sage qui tint durant quinze ans la marotte de fou du peuple français et lui dit, en cabriolant, quelques bonnes vérités. Ne chasserons-nous pas de chez nous cette bête abominable, la guerre ? Il s'est pourtant trouvé des hommes pour l'estimer bonne, utile, sainte même. N'est-ce pas Joseph de Maistre, ce philosophe qu'irrévérencieusement, dans un grand quotidien, M. Harduin



LES DÉLÉGUÉS DE LA CONFÉRENCE DE LA PAIX EN 1905

- | | | |
|--|---|---|
| 1. Son Exc. de Staal (Russie). | 19. Sir J. C. Ardagh (Angleterre). | 40. M. Phya Suriija (Siam). |
| 2. Jhr. A. P. C. van Karnebeek (Hollande). | 20. M. Jean N. Papiniu (Roumanie) | 41. S. E. Noury Bey (Turquie). |
| 3. Comte de Münster (Allemagne). | 21. M. Yang Yü (Chine). | 42. M. E. N. Rehusen (Hollande). |
| 4. M. Léon Bourgeois (France). | 22. M. Lou-Tsong-Tsiang (Chine). | 43. M. le Général Mirza Biza Khan (Perse). |
| 5. Kapt. A. P. Tadema (Hollande). | 23. M. le Chevalier Deschamps (Belgique). | 44. M. le capitaine Augusto de Castilho (Portugal). |
| 6. M. J. J. Thaulon (Suède et Norvège). | 24. Sir Henry Howard (Angleterre) | 45. M. Ovtchinnikow (Russie). |
| 7. M. Gaëtan Mérey de Kapos-Mère (Autriche-Hongrie). | 25. M. Edouard Rolin (Siam). | 46. M. Mounier (France). |
| 8. M. le Chambellan Fr. E. de Bille (Danemark). | 26. M. le Dr. Voïstave Veljkovitch (Serbie). | 47. M. Edouard Odier (Suisse). |
| 9. M. J. G. F. von Schnack (Danemark) | 27. M. le Comte De Selir (Portugal) | 48. M. Miyatovich (Serbie). |
| 10. Gen J. C. C. den Beer Poortugael (Hollande). | 28. M. le Dr. Krever (Chine). | 49. M. Sakamoto (Japon). |
| 11. M. Ch. Corragioni d'Orelli (Siam). | 29. M. Henri Lammasch (Autriche-Hongrie). | 50. M. Raffalovich (Russie). |
| 12. M. Stanford Newel (Amérique). | 30. M. Zenil (Mexique). | 51. Son. Exc. M. Eyschen (Luxembourg). |
| 13. M. Uyehara (Japon). | 31. M. le Baron Hayashi (Japon). | 52. M. le Capitaine Schéine (Russie). |
| 14. M. Alexandre Beldiman (Roumanie). | 32. S. E. Mehemed Pacha (Turquie). | 53. M. Nagao Ariga (Japon). |
| 15. M. le Chevalier Louis Zuccari (Italie). | 33. M. Victor de Khuepach zu Ried (Autriche-Hongrie). | 54. M. Max Jarousse de Sillac (France). |
| 16. le Comte R. de Welsersheimb (Autriche-Hongrie). | 34. M. Louis Renault (France). | 55. M. Arthur de Baguer (Espagne). |
| 17. le Comte de Grelle Rogier (Belgique). | 35. M. Auguste Beernaert (Belgique). | 56. M. le Colonel Arnold Kunzli (Suisse). |
| 18. M. le Colonel Constantin Coanda (Roumanie). | 36. M. le Lieutenant-Colonel C. (Angleterre). | 57. M. le Comte Barantzen (Russie). |
| | 37. M. le Chevalier Auguste Bianco (Italie). | 58. M. de Basily (Russie). |
| | 38. M. le Chevalier Guido Pompilj (Italie). | 59. Jhr. A. G. Schimmelpenninck (Hollande). |
| | 39. M. J. Motono (Japon). | 60. Louis Vacher (bibliothécaire). |
| | | 61. Van der Acker (concierge). |

taxait de « solennelle andouille », qui disait :

« ... Les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles tiennent surtout à l'état de guerre... En un mot, on dirait que le sang est l'engrais de cette plante qu'on appelle le génie ». Et n'était-ce pas le sociologue P. J. Proudhon qui criait :

« Philanthropes, vous parlez d'abolir la guerre; prenez garde de dégrader le genre humain; la guerre est justicière, et, de toutes les formes de la justice, la plus sublime, la plus incorruptible, la plus solennelle... La guerre, comme revendication du droit de la force, de la souveraineté qui appartient à la force, voilà, je ne m'en cache pas, ce qui me semble, à moi, l'idéal de la vertu humaine et le comble du ravissement (!). » C'est ce que le terrible Bismarck a résumé moins lyriquement, mais avec une éloquence tranchante comme un revers de cimeterre quand il a dit cette parole effroyable : « La Force prime le Droit ! » N'était-ce pas de Moltke qui déclarait froidement :

« Personne, du reste, ne saurait nier que la guerre ait ses bons côtés et qu'elle donne lieu à l'exercice de vertus qui, autrement, sommeilleraient et s'éteindraient. Il est certainement plus facile de célébrer les bienfaits de la paix que d'indiquer comment on pourrait la maintenir. Pour concilier les intérêts si divergents des nations, pour apaiser leurs différends et, par conséquent, pour empêcher les guerres, vous voulez mettre à la place de la diplomatie une assemblée permanente d'élus des peuples : j'ai plus de confiance dans la sagesse et la puissance des gouvernements que dans cet aréopage... Puissent seulement les gouvernements être partout assez forts pour dominer les passions des peuples qui poussent à la guerre ! » Et enfin Leibnitz nous jette négligemment ce lazzi décourageant : « L'inscription *Paix perpétuelle* ne saurait se mettre que sur la porte d'un cimetière ».

Comme on le verra plus loin dans l'énoncé des réponses de nos éminents correspondants, c'est, heureusement, parmi les adversaires du pacifisme, le sentiment qui domine : « Empêchera-t-on la guerre ? Peut-être, mais ce résultat souhaitable n'est pas encore près de nous. » En tout cas, si ces hommes de valeur acceptent la guerre, si même ils la croient éternelle, il n'en est pas un seul qui ne la considère

comme une calamité. N'est-ce pas déjà très significatif que la guerre ne trouve presque plus de partisans ni d'enthousiastes, mais seulement des résignés ? A tous, elle fait horreur. Ecoutez Maupassant s'écrier :

« Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

« Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages.

« Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ? »

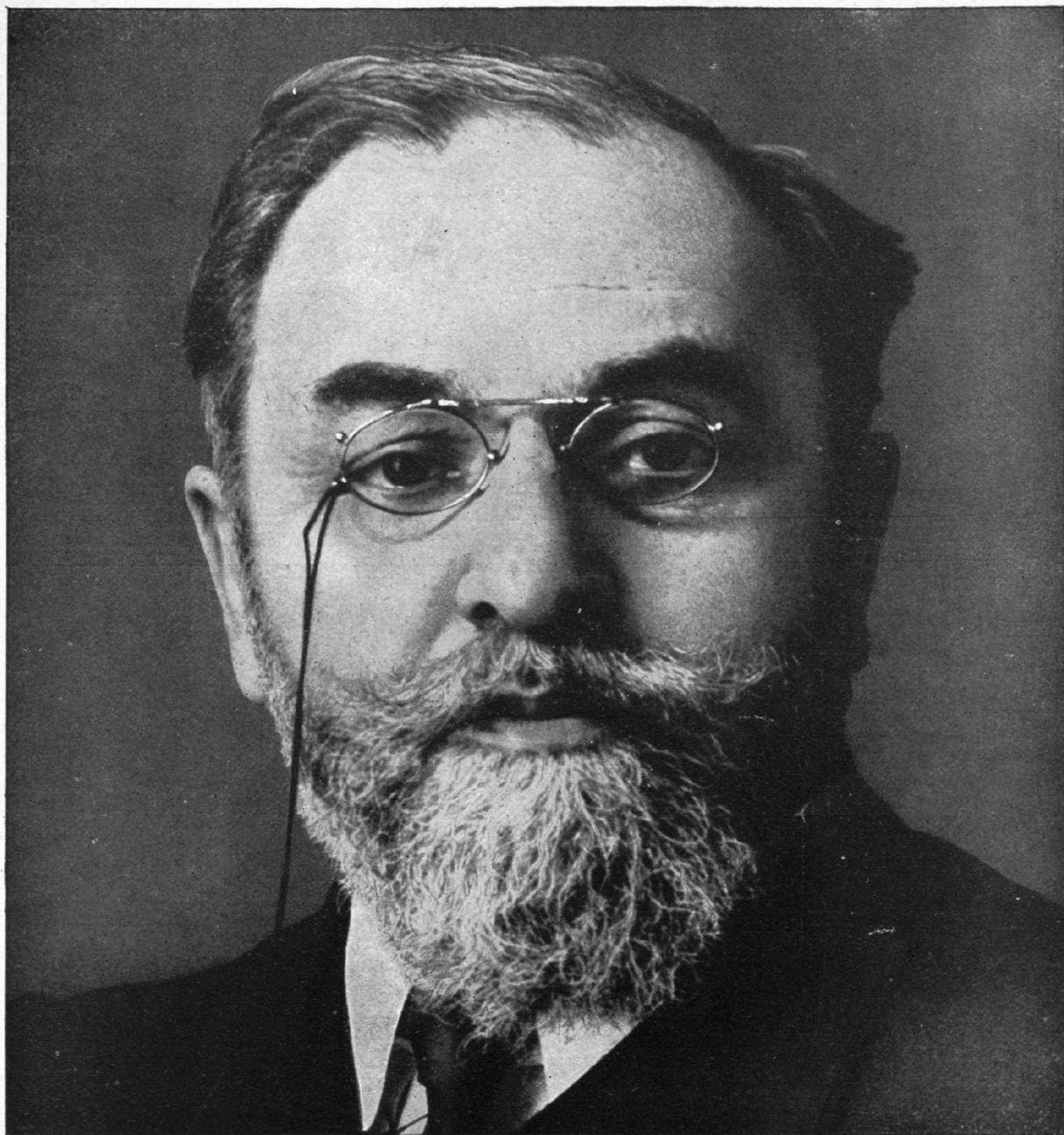
A l'affirmation de Schiller qui dit : « La guerre est horrible comme un fléau de Dieu ; mais elle est bonne, comme lui, et conforme à notre destinée, comme lui », notre Vigny répond par celle-ci qu'on est bien excusable de préférer : « Les armées et la guerre n'auront qu'un temps, car il n'est point vrai que la terre soit avide de sang. La guerre est maudite de Dieu et des hommes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur ; et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées. »

Mais, dans sa sagesse si mesurée, il me semble qu'elle est déjà bien consolante l'opinion du grand Kant qui disait : « La paix perpétuelle est impraticable, mais indéfiniment approximable. »

Et c'est bien cela : elle est indéfiniment approximable. Il vaut donc la peine d'y travailler. Si on ne parvient pas à empêcher toutes les guerres, est-ce que ce ne sera pas déjà une inappréciable bénédiction d'en avoir écarté quelques-unes ?

C E QUI A DÉJÀ ÉTÉ FAIT EN FAVEUR DE LA PAIX

Certes, il est fâcheux que ce soit précisément Nicolas II, le promoteur de la première Conférence de La Haye, qui ait été contraint à la guerre peu après cette Conférence. Mais qu'importe ? De ce qu'il y eut toujours des guerres, de ce qu'il vient d'y en avoir une, et terrible, s'ensuit-il forcément qu'on ne pourra, dans l'avenir, dans un avenir très proche, immédiat même, en empêcher d'autres ? A travers les siècles, la lente diffusion des idées de raison a donné des résultats, des résultats positifs et encourageants.



M. LÉON BOURGEOIS

L'ancien président du Conseil des ministres français, qui représenta la France à la première Conférence de la Paix et qui la représentera encore cette année avec le titre et les pouvoirs d'un ministre plénipotentiaire, a bien voulu nous envoyer cet autographe :

*Je me rappelle avoir dit au lendemain
de la Conférence de la Haye, à ceux
qui me questionnaient sur ses
résultats : « N'ayons, pour la juger,*

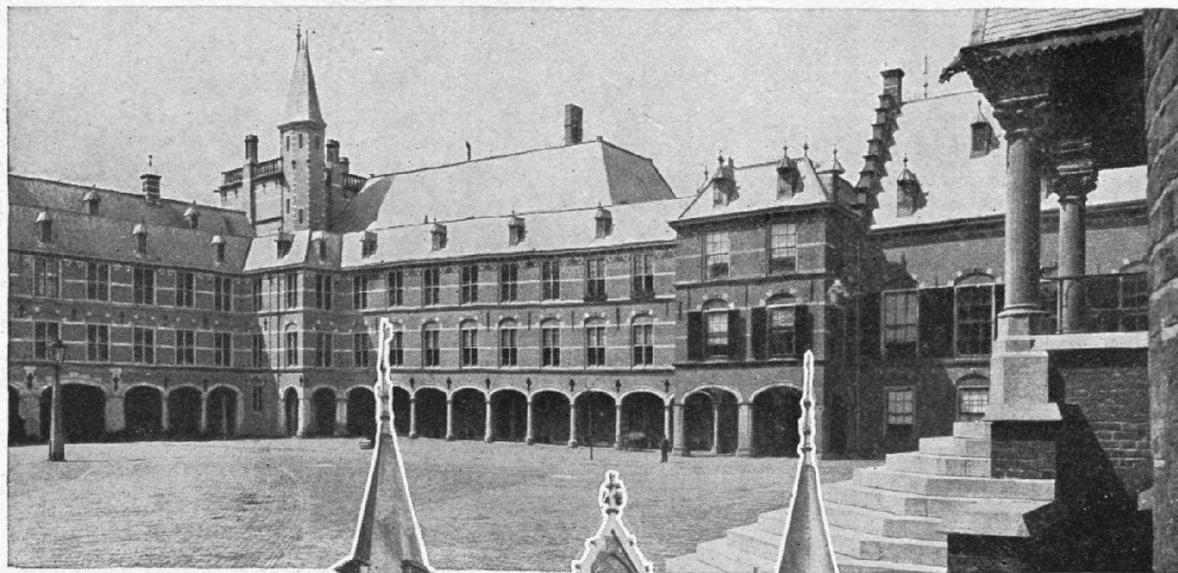
*ni scepticisme, ni impatience »
Je répéterai la même parole au
seuil de la Conférence prochaine*

Léon Bourgeois

(Je me rappelle avoir dit au lendemain de la première Conférence de la Haye à ceux qui me questionnaient sur ses résultats : « N'ayons, pour la juger,

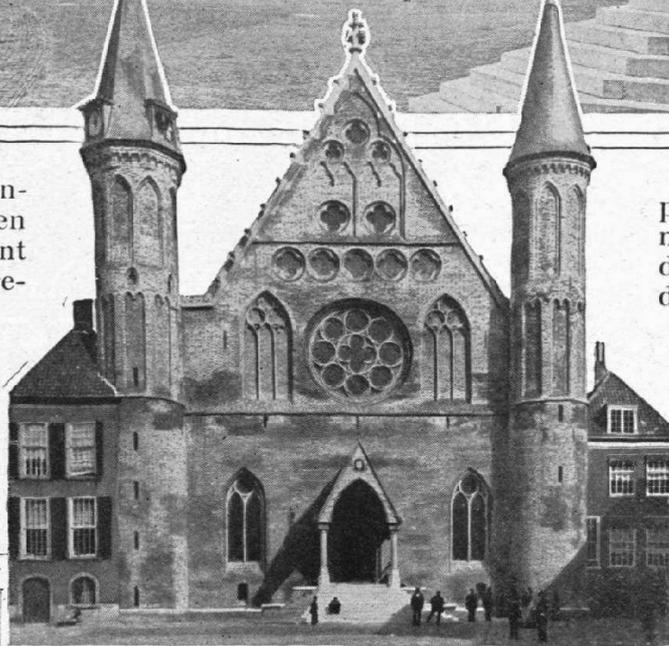
ni scepticisme, ni impatience. » Je répéterai la même parole au seuil de la Conférence prochaine.)

LÉON BOURGEOIS



Sans parler de l'antiquité, ni du Moyen Age, qui connurent l'arbitrage et en retirèrent de grands bienfaits relevés par M. Gaston Moch dans son *Histoire résumée de l'Arbitrage permanent*, les idées

pacifistes se sont manifestées tout au long du XIX^e siècle à partir de 1822 jusqu'en 1903. Les vingt-cinq dernières années de cette période établissent la transition entre ce qu'on pourrait appeler l'époque des tenta-



LE PALAIS DU BINNENHOF

La Conférence de cette année se tiendra dans le palais du Binnenhof. En haut, l'une des cours du palais. Au milieu, la façade qui affecte l'aspect d'une entrée d'église, et, en bas, le parc avec son étang sur lequel glissent paisiblement des cygnes au port majestueux.

tives isolées d'arbitrage et ces quatre dernières années où l'arbitrage s'est réellement organisé.

« Au cours du XIX^e siècle, 212 sentences arbitrales furent rendues, dit M. Moch, et toutes ont été exécutées malgré l'absence d'un pouvoir capable de les imposer. Néanmoins, certaines d'entre elles portaient sur des différends graves, qui avaient excité au plus haut point le sentiment national ; par exemple, l'affaire de l'*Alabama*, celles des Carolines, des îles Samoa, de la frontière de la Guyane britannique (question compliquée gravement par l'intervention des États-Unis), de la frontière chilo-argentine, de la frontière entre l'Alaska et le Canada, etc. Dans tous ces cas, l'objet de la querelle avait disparu devant l'intensité des passions soulevées et la guerre avait paru possible et parfois imminente. La sentence arbitrale put être accueillie avec un réel déplaisir, notamment dans le cas de la frontière canadienne ; mais elle fut toujours exécutée sans hésitation : pendant la durée du procès, les esprits avaient eu le temps de se calmer. »

Jusqu'en mars 1905, il avait été conclu 210 traités d'arbitrage permanent entre 47 États dont 20 européens, 20 américains,

3 asiatiques, 3 africains et 1 australien. Ils n'ont pas empêché toutes les guerres, mais ils en ont empêché un certain nombre ; c'est un fait. Ils ont donc servi à quelque chose et on ne perd pas son temps en en signant le plus qu'on peut.

Depuis, il en est survenu d'autres dont l'énumération serait fastidieuse. On peut espérer que l'action des idées pacifistes continuera à se faire sentir de plus en plus, parce que bon nombre d'esprits généreux se dévouent à les répandre. En 1906, il n'existait pas moins de 124 sociétés pacifistes dans le monde ; 31 en France, 26 aux États-Unis, 22 en Italie, 14 en Angleterre, 8 en Autriche-Hongrie, 5 en Suisse, 3 en Allemagne, 3 en Portugal, 3 en Norvège, et 1 dans chacun des pays suivants : Belgique, Danemark, Espagne, Hollande, Russie.

Que ce soit à cette Conférence ou à la suivante, le goût raisonné de la paix s'étant emparé des esprits, on arrivera bien d'abord à limiter les armements, puis à les réduire, puis... Mais ne rêvons pas et contentons-nous de constater que jusqu'ici les pacifistes ne semblent pas avoir travaillé pour rien. On ne peut que considérer leurs efforts avec intérêt. Souhaitons bonne chance à la deuxième Conférence de La Haye!

QUELQUES OPINIONS INTÉRESSANTES

Voici maintenant les quelques lignes qu'ont bien voulu nous accorder nos éminents correspondants. On lira, sous la photographie de M. Léon Bourgeois, prise par *Je sais tout*, la réponse de l'ancien président du Conseil. Quant aux autres réponses, nous les avons placées face à face, de telle sorte qu'elles apparaissent se répondre l'une l'autre. Au lecteur de se faire une opinion en se basant sur cette manière de dialogue entre célébrités.

Madame la Baronne de Suttner.

Pour se faire une opinion sur l'efficacité des conférences de La Haye, il ne faut pas seulement envisager les résultats obtenus par la première, ni peser les chances de la seconde, il faut se pénétrer de la signification immense de ce fait que nous nous trouvons en face d'un phénomène qui n'a pas de précédent dans l'histoire, c'est-à-dire d'une tentative d'organiser l'union juridique des nations, de déraciner le régime soixante fois séculaire de la force pour le remplacer par le régime du droit.

C'est une orientation nouvelle donnée à l'humanité.

BERTHE DE SUTTNER.

M. Frédéric Passy, de l'Institut.

... Je me bornerai à vous dire, comme je le répondais récemment à l'un des hommes les plus considérables qui s'occupent de ces hautes

M. le général marquis de Galliffet, ancien ministre de la Guerre.

Monsieur,

Ayant vécu dans le respect du culte religieux et la pratique du culte militaire, je me dis : Dieu a voulu des prêtres et des soldats, — ce fut, ça est, ce sera toujours nécessaire... Il faut utiliser les vocations ! Elles deviennent rares.

Sentiments distingués,

GALLIFFET.

M. le vice-amiral Bienaimé, député du II^e arrondissement de Paris.

Mon opinion sur la Conférence de La Haye, la voici : elle me donne l'impression d'une réunion de gens qui, ne voulant plus payer ni mé-

questions en Angleterre, comme je l'avais dit du reste dès le début, en 1898, qu'il ne faut ni se payer d'illusions et s'attendre à des changements à vue définitifs, ni se laisser décourager par les difficultés et les résistances.

La première Conférence de la Haye, quoi qu'on en ait pu dire, a produit des résultats très appréciables, et donné une impulsion énergique au mouvement en faveur de l'arbitrage.

Le seconde continuera l'œuvre commencée et, en dépit des réserves et des oppositions que l'on annonce, ne pourra pas se dispenser de discuter, au moins, sinon de résoudre, la question de la limitation des armements, déjà prise en considération par la première. A ce sujet, je me permets de répéter ce que j'écrivais à mon correspondant anglais :

« La première chose dont devra s'occuper la Conférence, si elle veut faire œuvre sérieuse, ce sera de rendre obligatoire, en le généralisant, le précisant et le dégageant des réserves jusqu'à présent admises dans la plupart des traités, le recours à l'arbitrage.

« Viendra ensuite l'examen des moyens de mettre un terme à cette ruineuse et dangereuse émulation de dépenses militaires que l'on a justement appelée la course à l'abîme. Je ne parle pas encore, quelque désir que je puisse en avoir, de la réduction de ces dépenses. Il faut commencer par le commencement. Et comme je l'ai entendu dire jadis spirituellement, quand on est engagé dans un chemin qui conduit à un précipice, le premier pas à faire, c'est de s'arrêter. On ne tarde pas ensuite à comprendre qu'il faut changer de direction. »

FRÉDÉRIC PASSY.

M. Gaston Moch, président de l'Institut International de la Paix.

... Je me contente de vous dire que, sachant borner mes vœux à ce qui est d'une réalisation dès maintenant possible, j'ai bon espoir, encouragé que je suis par les progrès déjà accomplis en vue de l'organisation de la paix en Europe, progrès qui ont bien dépassé nos espérances d'il y a seulement dix ans.

GASTON MOCH.

M. le Dr Charles Richet, professeur à la Faculté des Sciences.

Les résultats de la prochaine Conférence de La Haye seront de la plus haute importance dans l'histoire de la civilisation.

Mais il faut distinguer les résultats immédiats, directs, et les conséquences lointaines, indirectes.

Comme résultats immédiats, la Conférence peut décider l'obligation de l'arbitrage, *ce qui est l'essentiel*; et, accessoirement, prendre quelques décisions relatives à la limitation des armements. Mais il est à craindre que la routine

decins, ni pharmaciens, décideraient la suppression des uns et des autres, sans s'être rendu compte de l'impossibilité de faire disparaître les maux qui les rendent indispensables.

La guerre est un fléau, comme tant d'autres, hélas! auxquels l'humanité semble condamnée pour quelque temps encore. Elle subsistera tant que les aspirations discordantes des peuples des races ne pourront être soumises à des lois acceptées par tous.

Ce qui est réalisable, non sans difficultés d'ailleurs (les guerres civiles et les révolutions le démontrent), dans les limites étroites d'un même pays où une majorité d'intérêts communs conduit les habitants à accepter et à respecter des lois d'équilibre ne valant d'ailleurs que par la protection du gendarme, semble bien irréalisable pour l'ensemble de l'Univers.

Trouvât-on jamais la bonne formule, qu'il faudrait encore se demander à quel gendarme mondial il conviendrait de confier le soin de la faire respecter.

Si le mal existe et si nous ne pouvons le supprimer, faisons de la bonne hygiène, à la fois préventive et curative en ayant des armées solides. C'est le meilleur moyen d'en retarder les atteintes et, si cela ne suffit pas, d'en vaincre les conséquences.

Amiral BIENAIMÉ.

P.-S. — Pourvu qu'en parlant tant de paix, on ne finisse pas par déchaîner la guerre!

M. François Coppée, de l'Académie française.

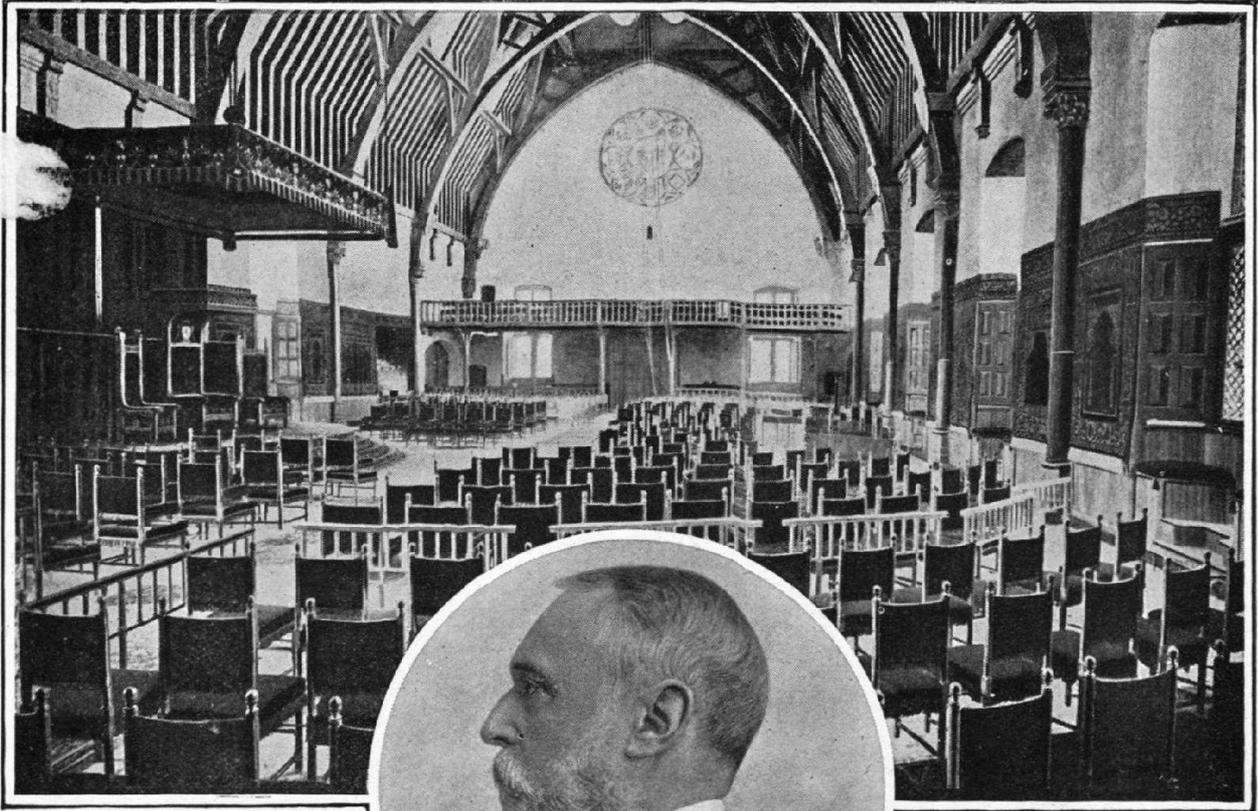
C'est très gentil, la Conférence de La Haye. Mais comment oublier que la haine entre les hommes existe depuis Caïn et Abel, et que, hier encore, en Mandchourie, se déchaîna une des guerres les plus sanglantes de l'histoire universelle?

FRANÇOIS COPPÉE.

Monsieur le colonel Marchand.

Préparer la guerre étant le seul moyen, déjà préconisé par la sagesse antique, d'en reculer l'échéance, sinon de la supprimer, le rôle de la prochaine Conférence de la Paix consiste à passer en revue et comparer les divers groupements de forces rassemblées pour la faire ou l'empêcher, selon le jeu des intérêts occultes ou avoués.

Ce que produira donc certainement la deuxième confrontation, à La Haye, des hauts conférenciers c'est un *déplacement* de l'échéance de



LE « RIDDERZAAL » OU
C'est sous les voûtes ogi-
vales de cette vaste salle,
gués des puissances du
les propositions inscrites à
férence de la Paix de 1907.

« SALLE DES CHEVALIERS »
vales de cette vaste salle,
gués des puissances du
les propositions inscrites à
férence de la Paix de 1907.



M. D. A. W. VAN TETS VAN GOUDRIAAN

C'est M. Van Tets Van Goudriaan, mi-
nistre des Affaires Etrangères de Hollan-
de, qui ouvrira la Conférence au nom de
la reine de Hollande.

et les préjugés ne fassent obstacles à cette réforme simple, l'obligation de l'arbitrage, qui est la justice qui empêchera les guerres et qui arrêtera les banqueroutes menaçantes.

Les résultats indirects seront plus certains. Les nations comprendront qu'il faut un droit international; il est des mots fatidiques qui, une fois prononcés, s'imposent. L'obligation de l'arbitrage deviendra populaire et les peuples victimes de la guerre et de la paix armée, finiront, dans peu d'années, par l'exiger.

CHARLES RICHEL.

M. le commandant Driant.

A la première Conférence de La Haye, l'Angleterre mit le Transvaal à la porte du Congrès et l'étrangla au cours des deux années suivantes, sans se soucier des protestations des pacifistes.

Dans la Conférence qui va s'ouvrir, l'Angleterre demandera la cessation des armements

guerre. Mais suivant les propositions qui seront soumises à la discussion et la façon dont elles seront présentées, ce déplacement pourra être un rapprochement aussi bien qu'un recul de l'échéance.

La proposition de désarmement, véritable clou de la Conférence, est une de celles qui ne pourraient que rapprocher l'échéance sous l'apparence de l'éloigner.

Si vis bellum, para pacem.

Colonel MARCHAND.

M. Vanderwelde, député socialiste
au Parlement belge.

Jamais les puissances qui vont se rencontrer à La Haye n'ont plus armé que depuis la première Conférence. Que ne feront-elle pas après la seconde?

N'importe, le pacifisme des militaristes est un

parce qu'elle ne peut plus accroître les siens et proposera la neutralisation des flottes de commerce parce qu'elle risque, malgré ses escadres, d'être affamée dans la prochaine guerre.

La raison du plus fort et l'Intérêt du moment, voilà les seuls principes qui dominent ces Congrès. Seuls les faibles y sont de bonne foi et la France regrettera bientôt d'avoir cru que l'alliance britannique pouvait la dispenser d'être forte.

COMMANDANT DRIANT.

signe des temps. Comme disait La Rochefoucauld : « L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. »

VANDERWELDE.

S. A. S. le Prince de Monaco nous déclare n'avoir pas d'opinion à émettre sur l'efficacité de la prochaine Conférence de La Haye, mais « *Elle fait certes des vœux ardents pour que l'idée généreuse d'une paix universelle progresse le plus rapidement possible.* »

CHARLES TORQUET.



UN DÉJEUNER DE PACIFISIES

Avant et après les séances, les pacifistes, au gré de leurs relations personnelles, se retrouvaient groupés à table. C'est ainsi que l'on peut voir ici la baronne de Suttner au bout de la table, avec, à sa droite, le baron Jean de Bloch, mort depuis.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Publications Pierre Lafitte et C^{ie}

Compte rendu de l'Assemblée générale du 22 mars 1907

L'Assemblée générale ordinaire a été tenue à quatre heures, à l'Hôtel du 90 de l'avenue des Champs-Élysées.

L'Assemblée a été présidée par M. René Cahen, président du Conseil d'administration, assisté de MM. Pierre Lafitte et Jules Many, les deux plus forts actionnaires présents.

Le rapport du Conseil d'administration a montré que les recettes se sont élevées à 4.182.125 fr. et que le bénéfice net de l'exercice a été de 439.500 fr. 46.

Les résolutions suivantes ont été votées :

1^{re} Résolution. — Approbation des comptes de l'exercice 1906.

2^e Résolution. — Fixation à 25 francs, nets d'impôts, par action, du dividende de l'exercice 1906.

3^e Résolution. — Approbation des amortissements s'élevant à la somme de 172.936 francs.

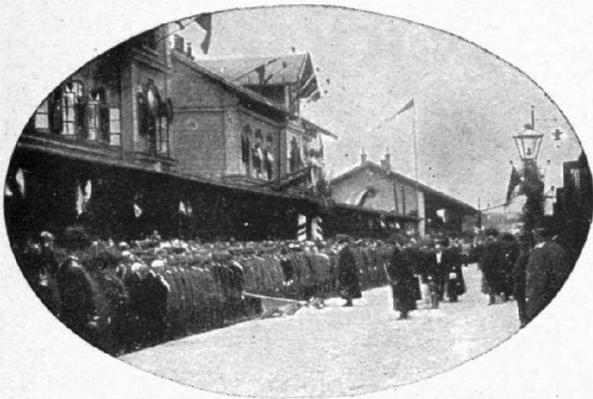
4^e Résolution. — Constitution d'une réserve extraordinaire de 189.469 francs.

5^e Résolution. — Réélection de M. Hour en qualité d'administrateur pour six ans.

6^e Résolution. — Nomination du Commissaire des comptes.

Toutes ces résolutions, ainsi que des félicitations adressées à M. Pierre Lafitte, directeur technique et administrateur-délégué, ont été votées à l'unanimité des actionnaires.

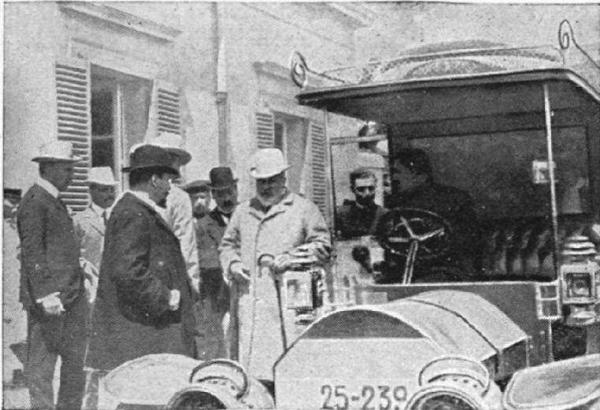
M. Pierre Lafitte remercie et signale que le montant total des réserves extraordinaires de la Société s'élève à ce jour à la somme de 428.469 francs.



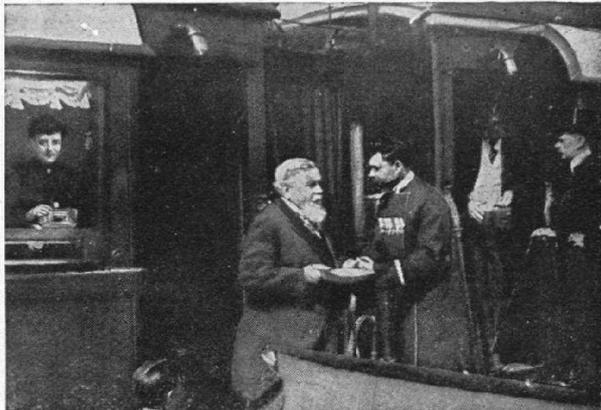
L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH 1^{er} EN BOHÈME. — Le 15 avril l'empereur François-Joseph 1^{er}, voyageant en Bohême, ce qu'il n'avait fait depuis longtemps, est salué par les vétérans à la station Tabor. Près du drapeau abaissé, la petite silhouette noire est celle de l'Empereur.



PRESTATION DE SERMENT DU NOUVEAU GOUVERNEMENT DE PRÉTORIA. — Nous recevons de Prétoria (Transvaal) cette photographie de la prestation de serment du nouveau gouvernement de la colonie anglaise. Sur le balcon se trouvent le gouverneur lord Selborne et le ministre de la Justice Wesselo.



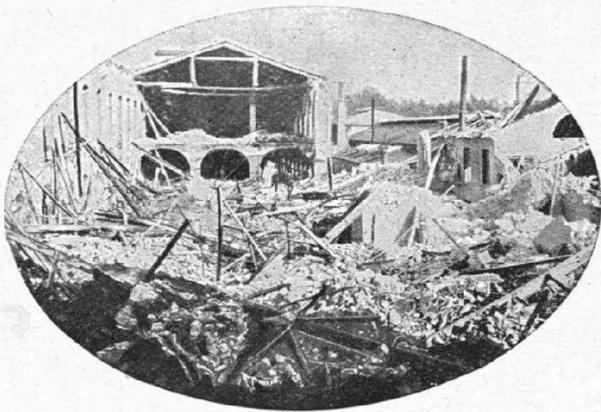
LE ROI EDOUARD VII A NAPLES. — Le souverain arrivait de Gaète où il avait eu la veille (18 avril) avec Victor-Emmanuel III, à bord du *Trinacria*, une entrevue qui a resserré l'entente anglo-italienne. La presse allemande a désagréablement commenté cet événement.



L'Impératrice. M. Fallières. L'IMPÉRATRICE DOUAIÈRE DE RUSSIE après un séjour à Biarritz passait à Juvisy le 25 avril. Le président Fallières est venu de Rambouillet la saluer au passage. L'Impératrice, fervente de la photographie, s'apprête à faire un instantané du Président.



LE ROI DE SIAM ET SES FILS. — Photographie prise le 2 mai, à la villa Nobel à San Remo pendant la villégiature du roi Chulalong Korn, qui visitera, en juin, pour la seconde fois, notre pays avec lequel il a récemment passé un traité.



L'INCENDIE A L'ARSENAL DE TOULON. — Un incendie, dont la cause est restée suspecte, a détruit, le 23 avril, une partie des bâtiments de l'arsenal de Toulon; pas d'accident de personnes; les dégâts sont estimés à deux millions.

A PROPOS DES RÉCENTES ENTENTES ENTRE LES PRINCIPALES NATIONS, il est intéressant de donner un tableau des forces des grandes marines du monde. — Tonnage total des plates-formes navales cuirassées :

Angleterre et Japon, ensemble.	1.953.000 tonnes	Allemagne	418.000 tonnes
France	781.000 —	Autriche-Hongrie	124.000 —
Russie	525.000 —	Italie	402.000 —
Total.	3.260.000 tonnes	Total.	944.000 tonnes



Le Roi. M. Maura. Le Cardinal représentant le Pape, parrain.

La présentation du prince des Asturies à la Cour.



Le Dr Guttierrez qui présida à la délivrance.

NAISSANCE DU PRINCE DES ASTURIES. — Le 10 mai, à midi, la jeune reine Victoria d'Espagne a donné un héritier au roi Alphonse XIII. C'est le Dr Guttierrez qui présida à la délivrance. Une heure après, le roi Alphonse présentait son fils à la cour. Le baptême a eu lieu le 18 mai et le petit prince est inscrit sous les prénoms Cristino (d'après sa marraine), Eduardo grand-père), Guinnero (son aieul maternel), aux noces du roi), Enrique (princesse Henriette), Venancio (les patrons de la famille

Le baptême a eu lieu le 18 mai et les suivants : Alfonso, Pio (d'après le pape), (roi d'Angleterre), Francisco (son arrière-Carlos (prince Charles de Bourbon, témoin de Battenberg), Engairo, Fernando, Antoroyale), Eugenio (impératrice Eugénie).



Défilé de la Loge Étienne Dolet



La bannière de Jeanne



Les « Compagnons du travail »

UN NOUVEL ASPECT DES FÊTES DE JEANNE D'ARC A ORLÉANS. — M. Clemenceau ayant interdit aux fonctionnaires de figurer dans le défilé des fêtes de Jeanne d'Arc si le clergé y marchait en tête, puis la loge maçonnique ayant demandé à faire partie du cortège, les fêtes du 8 mai à Orléans ont été exclusivement civiles et militaires. La bannière de la Libératrice était portée par un sergent de ville. Les fêtes religieuses ont eu lieu le dimanche 12 dans la cathédrale sous la présidence de Mgr Touchet; c'est Mgr

Henry qui fit le panégyrique habituel.



UNE MISSION MILITAIRE JAPONAISE arrivée, le 4 mai, à Châlons-sur-Marne, assiste à des tirs et à des manœuvres d'artillerie. Au cours du déjeuner le général de Nonancourt et le général japonais Nishi prononcent des toasts amicaux. Le général Nishi fait un vif éloge de nos troupes.



MOULAI EL HAFID, frère du sultan du Maroc, gouverneur de Marakech, et dont les partisans s'insurgent (4 mai).



LES ÉLECTIONS EN ESPAGNE. — Le célèbre écrivain espagnol, don Benito Perez Galdos, élu député républicain de Madrid, se rendant au bureau électoral à la municipalité de Madrid, avec ses partisans. Les élections des députés, en mai, sont nettement favorables aux conservateurs.



Le ténor Caruso

M. Kessler

CARUSO A LA FÊTE VÉNITIENNE DE M. KESSLER

Caruso, dont on voit la carrure imposante au premier plan, a assisté à la fête vénitienne donnée dans un grand hôtel de Londres par M. Kessler, un richissime Américain, qui fit construire dans la cour de l'hôtel une grande gondole enguirlandée.

UN MILLION PAR AN DANS LE GOSIER

PAR MAURICE LEFÈVRE

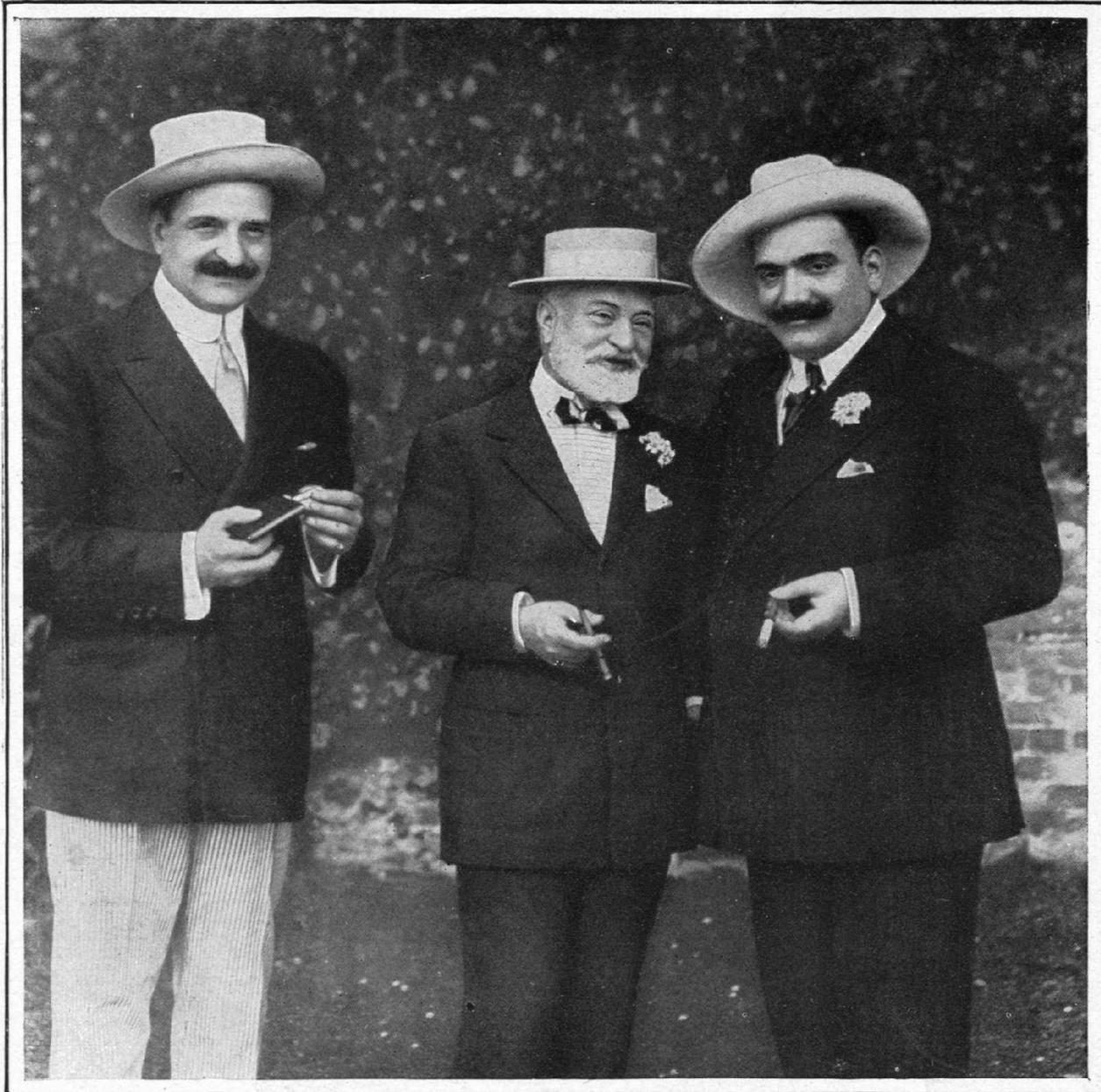
De tous les artistes vivants, celui qui surexcite le plus la curiosité publique par son admirable talent et par ses gains fabuleux est le ténor Caruso, dont la vie, racontée ici, est une sorte de conte de Perrault ❧ ❧ ❧



UN jour, Coquelin aîné — il y a de cela à peu près une vingtaine d'années — fut convié par le milliardaire Vanderbilt à venir jouer sur son yacht le rôle des *Précieuses ridicules*. Le rôle débité, l'éminent comédien reçut du richissime Yankee un chèque de quinze mille francs. Un journal s'amusa à un calcul d'après lequel l'acteur avait été payé cinquante francs la ligne, plus cher, certes, que Molière ! Et le journaliste faisait le décompte suivant :

Oh ! oh ! (20 francs !)
Je n'y prenais pas garde (30 francs !)
Votre œil en tapinois (25 francs !)
Me dérobe mon cœur (25 francs !)
Au voleur ! (12 fr. 50) Au voleur ! (12 fr. 50 !)
Au voleur ! (12 fr. 50) Au voleur ! (12 fr. 50).

M. Lolié, qui conte cette anecdote, rapporte que trois tournées en Amérique valurent à la Patti, sous le second Empire, un million 600.000 francs. L'impresario Abbey, de New-York, offrit à la Patti un cachet quotidien de 20.000 francs pour son engagement au Metropolitan Opera, mais



M. Scotti

M. Tosti

Caruso

CARUSO ET SES AMIS

Caruso, dans le jardin de sa propriété, avec ses deux inséparables : de gauche à droite, M. Scotti, le fameux ténor, et M. Tosti, le compositeur de Bonjour !

le colonel Mac Pherson la lui enleva avec le cachet fabuleux de 25.000 francs. Les frais quotidiens d'Abbey au Metropolitan Opera s'élevaient à 40.000 francs. Mme Christine Nilsson recevait 10.000 francs; Mme Marcella Sembrich, 7.500 francs; M. Campanini, 5.000 francs; Mme Schalchi également. Seule la rivale de la Patti, la Frezzolini, dont l'âme généreuse et romantique était d'un autre temps, ne voulut jamais accepter plus de 1.000 francs par soirée, quelque insistance qu'on mit à lui en offrir davan-

tage. Elle ressemblait en cela à ce vieux peintre qui, arrivé à la gloire, ne voulait pas vendre ses tableaux au-dessus de 5.000 francs, affirmant qu'« un morceau de toile colorée ne pouvait, sous aucun prétexte, valoir davantage ». Quoi qu'il en soit, les gains même de la Patti sont dépassés aujourd'hui et par qui? par un homme, par un ténor, Caruso, le divin Enrico Caruso. Il y a là quelque chose de plus extraordinaire : l'attirance de la Patti s'expliquait certes par la magie de sa voix,

la pureté cristalline de ses vocalises, mais aussi par sa beauté, par l'éclat de son sourire, l'éblouissement de ses bijoux, tandis qu'un homme! un monsieur en habit noir qui vient tranquillement chan-

public, car chaque époque eut son ténor italien comme son poète et son peintre, Garcia, qui fut père de la Malibran et de Pauline Viardot, Kubini — le seul ténor qui eût donné le *contre-fa* aigu! — Mario,



LE PORTRAIT PRÉFÉRÉ

Ce portrait, d'une ressemblance extraordinaire, est celui que préfère Caruso et celui qu'il donne à ses amis et à ses admirateurs.

ter son petit morceau et qui, ainsi, gagne dans les plus mauvaises années, les années de repos, un minimum de 900.000 francs par an! Seul Paderewski, qui gagne une moyenne de 750.000 francs annuellement, peut approcher ce roi du gosier! Il remplace et, au dire même des vieillards, il écrase de sa supériorité les ténors italiens qui se succédèrent dans la faveur du

Tamberlick — célèbre par son *ut* dièze formidable — et, enfin, le prédécesseur immédiat, voire le concurrent de Caruso, Tamagno, mort aujourd'hui... Mais le succès de tous ceux-là, pourtant formidable, n'est rien en comparaison du triomphe ininterrompu de Caruso.

Que va-t-il chanter? Dans quel ouvrage de maître ou d'inconnu va-t-il se pro-



L'UN DES PASSE-TEMPS DE CARUSO

Caruso joint à ses talents de merveilleux virtuose et de siffleur émérite celui de dessinateur. Il enlève des croquis avec un brio et un instinct de la ressemblance extraordinaire et distribue ces productions à ses amis.

duire? Paraît-il dans un concert où il dira quelque morceau de peu de durée, ou se montrera-t-il dans une œuvre de longue haleine? On n'en sait rien. Il n'est besoin de rien savoir. Il paraît : aussitôt un tonnerre d'acclamations l'accueille avant même qu'il ait proféré le moindre son. Il chante : c'est du délire. Trépignements, cris, battements de mains, hurlements d'enthousiasme, et le bon Enrico salue, salue, et recommence sans jamais se lasser, gentiment et naïvement heureux de cette fête perpétuelle, de ce triomphe constant dans lequel il se drape sans affectation, sans po-

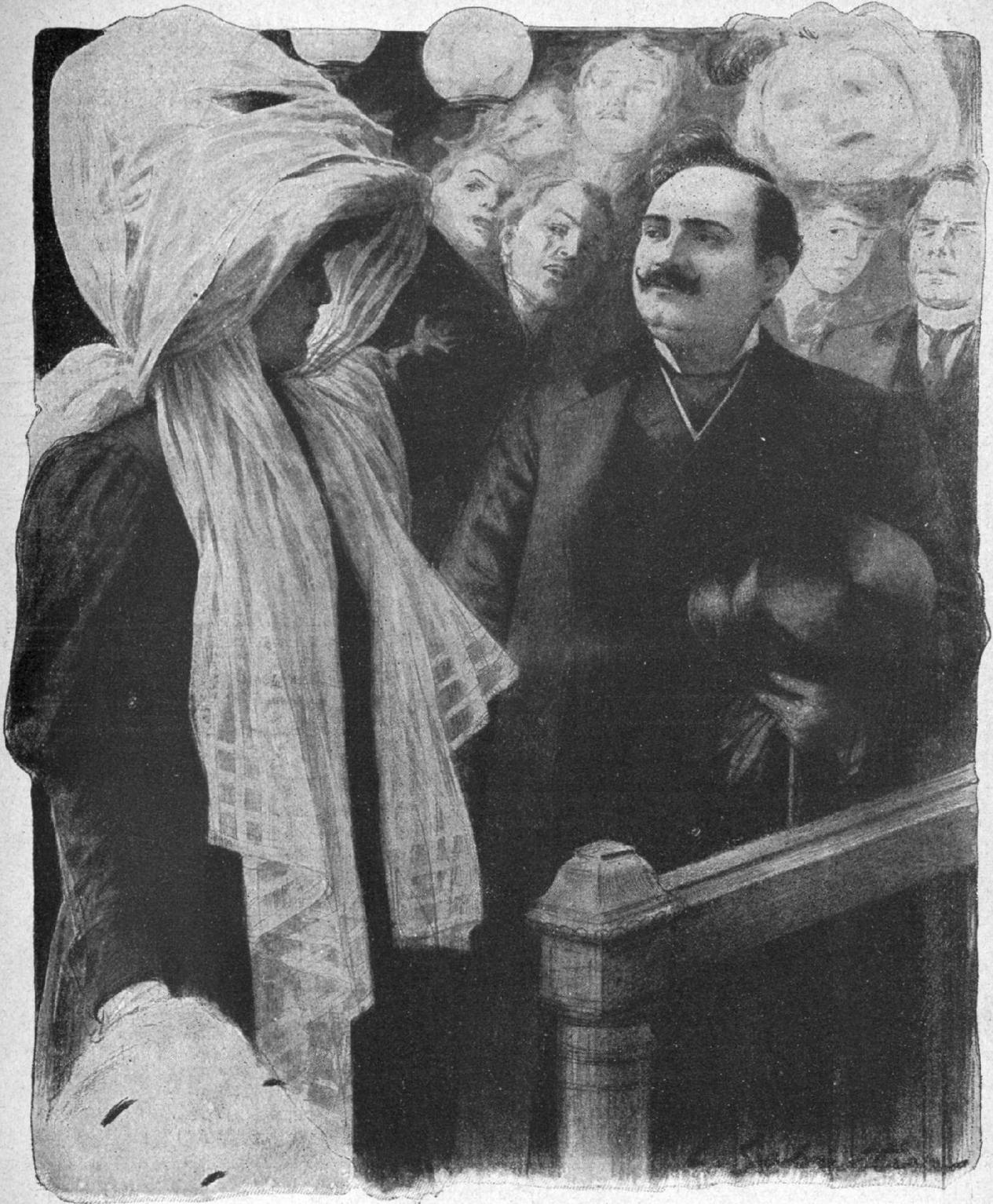


UN TÉNOR EN HERBE
Caruso à l'âge de huit ans.

se, avec une aisance admirable qui prêterait à sourire chez un sot ou un vaniteux et qui, chez lui, paraît, à juste titre, naturelle parce qu'il semble en rendre hommage uniquement au merveilleux instrument dont l'a doué la nature. C'est de l'excès de modestie. Caruso n'est pas seulement une voix prodigieuse de puissance, de pureté et d'étendue, c'est aussi, c'est surtout un maître incontestable dans l'art du chant.

LES AVATARS D'UN APPRENTI TÉNOR

La vie de Caruso est simple et merveilleuse, à la façon d'un conte de Perrault. Il la raconte



DEVANT LES JUGES (Dessin de Sabattier communiqué par l'Illustration)

Lors du récent procès qui lui fut intenté par une dame, à New-York, dans des circonstances que l'on n'a pas oubliées, une confrontation sensationnelle eut lieu entre le célèbre ténor et la plaignante.

lui-même, sans s'enorgueillir outre mesure d'être parti modestement pour arriver si haut. Le plus grand ténor de ce temps est un gros homme jovial, sans prétention ni

forfanterie. O chanteurs insupportables, écoutez bien ceci : Caruso porte des faux-cols comme tout le monde, ne met jamais de foulards, ne se couvre pas de pardessus

et de châles à la moindre intempérie et n'arrête pas de fumer des cigarettes. Il en fume après son dîner, entre l'exécution de deux morceaux, le matin, la nuit...

Or, voici quels furent ses débuts. A dix ans, il chantait dans les églises comme enfant de chœur. Il était déjà, dans cet emploi obscur, une sorte de petite étoile. Il grandit à l'ombre de l'autel et passa huit années à chanter les louanges du Seigneur dans ces admirables maîtrises de chapelles italiennes qui ont fourni à l'armée artistique tant de précieuses recrues. Sa voix s'était développée et, inculte encore, révélait cependant aux connaisseurs une richesse surprenante de timbre et de sonorité. On lui conseilla de travailler l'art du chant, qu'il commença d'étudier avec le maître J. Vergine. Ouvrier mécanicien, le jeune Caruso quittait l'atelier pour aller prendre sa leçon. A Paris, un apprenti qui lâcherait la lime pour se livrer à une occupation semblable serait sans doute congédié immédiatement. A Naples, le chant fait partie de la vie nationale. On laissa à Caruso toute latitude pour se livrer à son goût favori.

Mais la destinée le contraignit à entrer un peu plus tard comme piqueur dans les écuries du comte de Bari. Singulier avatar et tout à fait imprévu ! Cette carrière ne lui fut point favorable. Sa puissante conformation physique ne lui permit pas de devenir un écuyer suffisant. Bientôt, il abandonna ce métier.

Durant tout le temps qu'il avait passé à soigner, à monter et à conduire les chevaux, il avait émerveillé ses collègues par un inouï talent de siffleur, talent qu'il possède encore et dont il réjouit souvent les intimes.

AU SOMMET DE LA GLOIRE. — CARUSO CHEZ LUI

Le voilà revenu en Italie. Il reprend ses études musicales et débute au théâtre à des appointements plus que modestes : trois cents francs par mois, dix francs par jour ! Mais son véritable début se fait à Naples, sa ville natale, où sa voix merveilleuse conquiert d'emblée tous les suffrages. Dès lors il est lancé définitivement ; il traverse les grandes scènes d'Italie et, sa réputation se propageant au loin, les théâtres étrangers l'appellent. Le voilà entré dans cette élite des étoiles mondiales, ambition de tous les artistes, réalisée par quelques-uns, et dont chez nous M^{me} Sarah

Bernhardt est la glorieuse représentante.

Un soir, à New-York, Caruso assistait à une représentation du théâtre New Fields avec son collègue et ami, le ténor Salega. Au cours de la soirée, on vint le chercher pour chanter chez un milliardaire quelconque de Central Park ou de Fifth Avenue. Caruso se lève, sort, et revient exactement une heure après avec 3.000 dollars (16.200 francs), ce qui, déduction faite du temps nécessité par le trajet aller et retour, met la minute de chant au chiffre coquet de 375 francs.

Nous ne pouvons omettre de signaler le traité qu'il passa il y a quelque temps avec une maison de phonographes. Il fut convenu que le roi des ténors chanterait dans quatre appareils, à raison de 10.000 francs par appareil, soit 40.000 francs, plus un tant pour cent sur la vente des cylindres qui lui rapporta en quelques mois la somme ronde de 14.000 dollars, c'est-à-dire soixante-quinze mille six cents francs... Et le traité dure toujours !

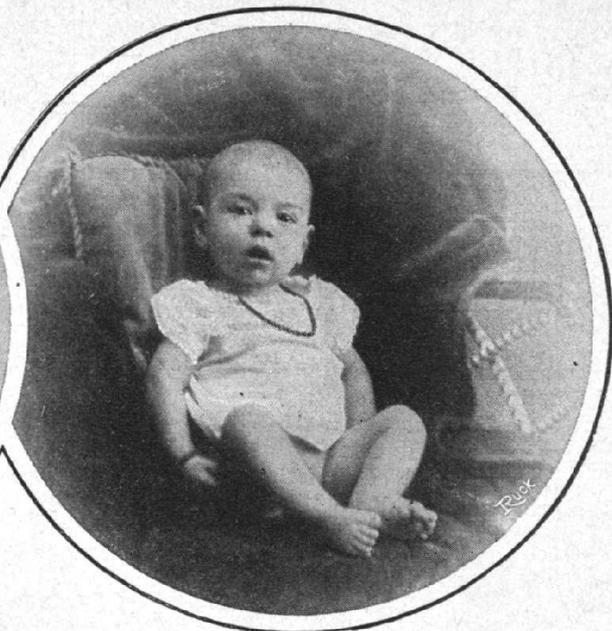
Il a circulé sur Caruso bon nombre d'anecdotes plus ou moins bienveillantes. On affirme que le procès scandaleux qui lui fut fait récemment en Amérique par une dame fut, sinon organisé, du moins entretenu et poussé par ses ennemis. Et pourtant, malgré ses gains fabuleux, Caruso est le contraire d'un homme d'argent. Son cœur est généreux, son âme compatissante, et, s'il fait payer très cher les milliardaires, il n'est jamais resté sourd à l'appel de la charité. Demandez plutôt à Coquelin ! Le grand artiste qu'est Caruso interrompit l'an dernier une tournée fructueuse pour venir prêter son concours gratuit à une matinée donnée, au Trocadéro, au bénéfice de l'Association des Artistes dramatiques. Cette journée, grâce à l'illustre ténor, se solda par la recette, inconnue jusqu'à présent dans les fastes des matinées charitables, de cinquante-deux mille francs. Le ministre de l'Instruction publique récompensa Caruso en accrochant à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur aux applaudissements frénétiques de la salle enthousiasmée.

Caruso a une existence familiale tout à fait édifiante. Sa grande joie, après ses triomphes, est de rentrer au logis mettre ses pantoufles ! Il a deux fils : l'aîné s'appelle Rodolfo en souvenir du premier rôle de son père. Le cadet, Enrico, âgé de sept ans, montre des dispositions pour le chant, qu'il étudie sous la direction paternelle. Mais, quand celui-ci, la leçon termi-



M^{me} A. CARUSO

La compagne de Caruso est le guide constant de ses travaux.



LE DERNIER NÉ

Enrico, qui a aujourd'hui sept ans, et se destine au chant.

née, se met au piano et « travaille » sa propre voix, maître Enrico prend un air important de critique averti et donne des conseils à son tour. Et le bon géant sourit, obéit et embrasse à pleines joues son professeur.

Encore un détail : Caruso s'est fait construire à Florence un magnifique palais dont il a lui-même dessiné tous les plans. Car, il ne se contente pas d'être un chan-

teur prodigieux, il est aussi artiste, le crayon et la plume à la main.

Tout le monde connaît les caricatures, les croquis qu'il exécute avec maîtrise et qu'il distribue à ses amis avec prodigalité.

Au fond, tout au fond, je ne sais pas trop si ce n'est pas de tous ses talents celui qu'il préfère. C'est son violon d'Ingres!

MAURICE LEFÈVRE.



SAMMARCO



COSTA



TROIS AMIS

Portraits de trois amis de Caruso enlevés par celui-ci à la plume en moins de dix minutes.

NOTES DES ÉDITEURS



os matinées des mardis de quinzaine offertes à nos abonnés se sont poursuivies avec un succès qui ne se dément pas et qu'entretient la variété des programmes où s'inscrivent les meilleurs

artistes de Paris.

Le 23 avril, partie de concert supérieurement rendue avec M^{llo} Carrier-Belleuse, Chepfer, M^{llo} Gabrielle Dorziat, M^{mo} de Nuovina, Polin, M^{llo} Paulette Darty, M^{mo} Charlotte Wiehe, et l'impressionnant contrebassiste Kuszewitski. Pour finir, *Poil de Carotte*, où M^{mo} Suzanne Després fut si touchante; rien, d'ailleurs, n'échappa des ironiques notations accumulées dans cette pièce par Jules Renard, grâce à l'interprétation de M^{llo} Moret, Defradas et de M. H. Beaulieu. Aux uns et aux autres, nous renouvelons ici nos remerciements.

Le 7 mai, nous savions gré de leur concours à M^{llo} Lara, de la Comédie-Française, qui émotonna en déclamant les vers de *Lucie* sur une partie de violon et de piano, exécutée par M^{llo} Eminger et M. F. Thomé, compositeur de cette adaptation; à M. Devaux, de l'Opéra-Comique, à M^{mo} Yvette Guilbert, à M^{llo} Alice Bonheur, au fin chansonnier Jacques Ferny, à l'habile violoniste F. Touche, à M. Burtéy, dans ses imitations, et à l'excentrique et jolie Nora Bayes. N'oublions pas notre ami Desgranges, accompagnateur impeccable.

La série des représentations offertes à nos abonnés se termine, pour cette saison, le 18 juin. Elles reprendront cet hiver. En attendant, nous allons organiser des matinées enfantines et des conférences dont nous reparlerons.

Dans notre Galerie des Fêtes s'est tenue, du 7 au 21 mai, notre première Exposition de tableaux. M. Berény, peintre hongrois renommé, a présenté au public *select* qui

honora son vernissage une très remarquable série de portraits énergiquement dessinés et étonnants de ressemblance. Quatre sculpteurs: MM. Landowski, Navellier, Vermare et Bouchard, concouraient à cette exposition qui attirera nombre de personnalités du monde des arts.

Nous venons de faire paraître, sous une artistique couverture en couleurs, *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*, de notre collaborateur Maurice Leblanc, que l'on a pu fort justement dénommer le « Conan Doyle français ».



MAURICE LEBLANC

L'auteur d'Arsène Lupin gentleman-cambrioleur, qui vient de paraître en librairie (3 fr. 50).

Ce premier volume de la série des *Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin* contient le récit des premiers exploits de l'aventurier de haute allure et d'élégante silhouette qui n'est plus un inconnu pour nos lecteurs.

Une spirituelle préface de Jules Claretie, de l'Académie française, présente le livre, l'auteur et le héros, et un concours doté de prix nombreux (voir, plus loin, page 717) est réservé aux acheteurs de ce volume.

Nous sommes acheteurs des numéros suivants, à

raison de 1 franc pièce :

Je sais tout n° 1.

Femina n°s 17, 22, 95.

Vie au grand Air n° 5, 202.

Musica n°s 1, 3, 4, 9, 10, 12, 18, 21.

Art et Artistes n°s 1, 6, 7, 8, 10, 11 (2 fr.). (ces numéros, rendus franco à notre hôtel, 90, avenue des Champs-Élysées).

Pour les vacances, *Je sais tout* prend des abonnements à tarif spécial au prix de 1 franc le numéro (étranger 1 fr. 50); tous les changements d'adresse doivent être accompagnés de 0 fr. 50.

Aux feuillets de garde: page XXVIII, avantages et primes offerts aux nouveaux abonnés; page XLIII, bon de réduction, pour les non abonnés, sur les tarifs de notre Photographie d'Art.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}.



(Cl. Henri Manuel)

ROMAN

La dame aux yeux charmants qui savent tant de choses
Dit au jeune homme triste et toujours incertain :
« Dans ma main, tout un soir, ont tiédi ces trois roses ;
Je veux vous les offrir en adieu, ce matin.

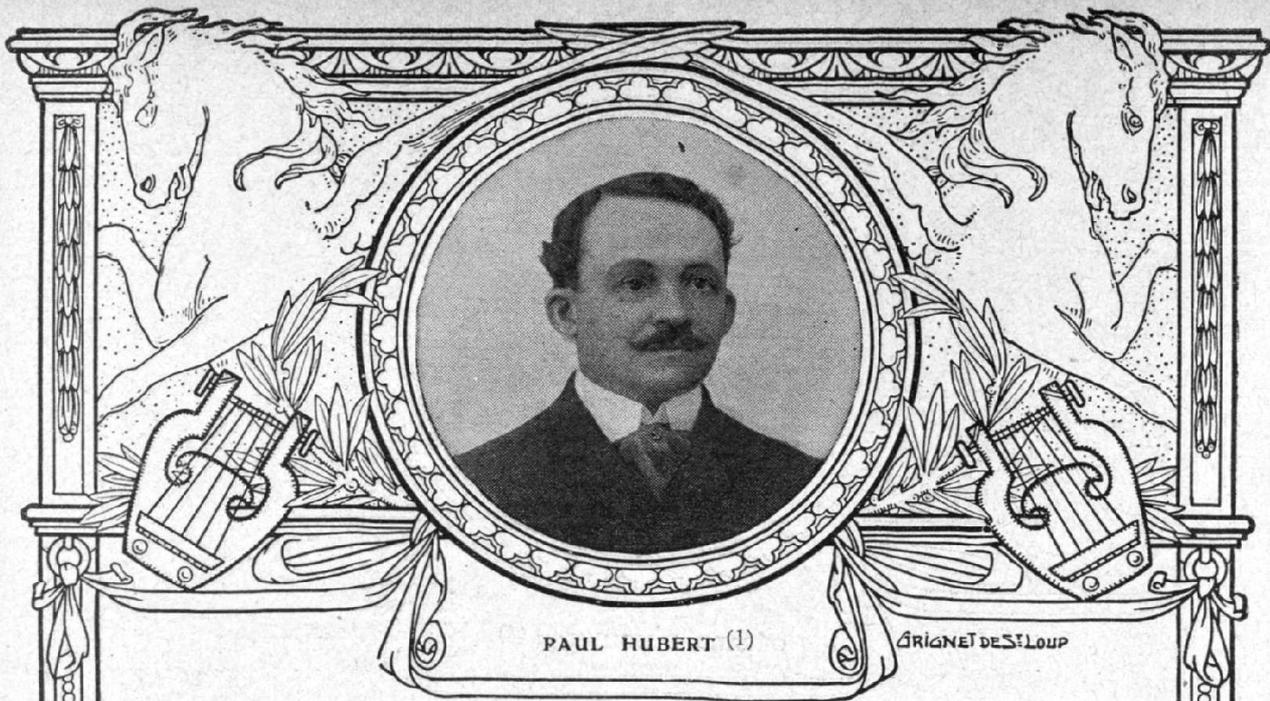
Mon amour, enivrant comme une rose sombre,
Invisible et pourpré parfumait votre cœur ;
Vous avez effeuillé ses pétales sans nombre,
Avec un doigt distrait, négligent et vainqueur.

Je vous ai pardonné, car toujours je suis belle
Et je puis refleurir ainsi qu'un grand rosier,
Dont vous gardez en vous une épine éternelle
Pareille à ces tourments que jadis vous causiez.

Partez. Que les jardins ouvrent leurs portes closes.
Allez les respirer, pour y chercher en vain
Un peu de ce parfum qu'ont encor les trois roses,
Qui pour vous, tout un soir, ont tiédi dans ma main. »

GÉRARD D'HOVILLE.

1) GÉRARD D'HOVILLE qui débuta par des poésies à la Revue des Deux-Mondes et s'est fait connaître ensuite par des romans tout à fait originaux, tels que *l'Esclave*, *est la fille de José Maria de Hérédia* et *la femme du poète et romancier Henri de Régnier*.



Cl. Je sais tout

Clair de Lune

Clarté de lune sur la ville,
Passivement calme en la nuit
Regard blêmi d'astre servile
Béant d'ennui

Clarté de lune, ô sortilège
Des nuits maudites de mon cœur,
Néfaste effroi pétri de neige
Et de vapeur.

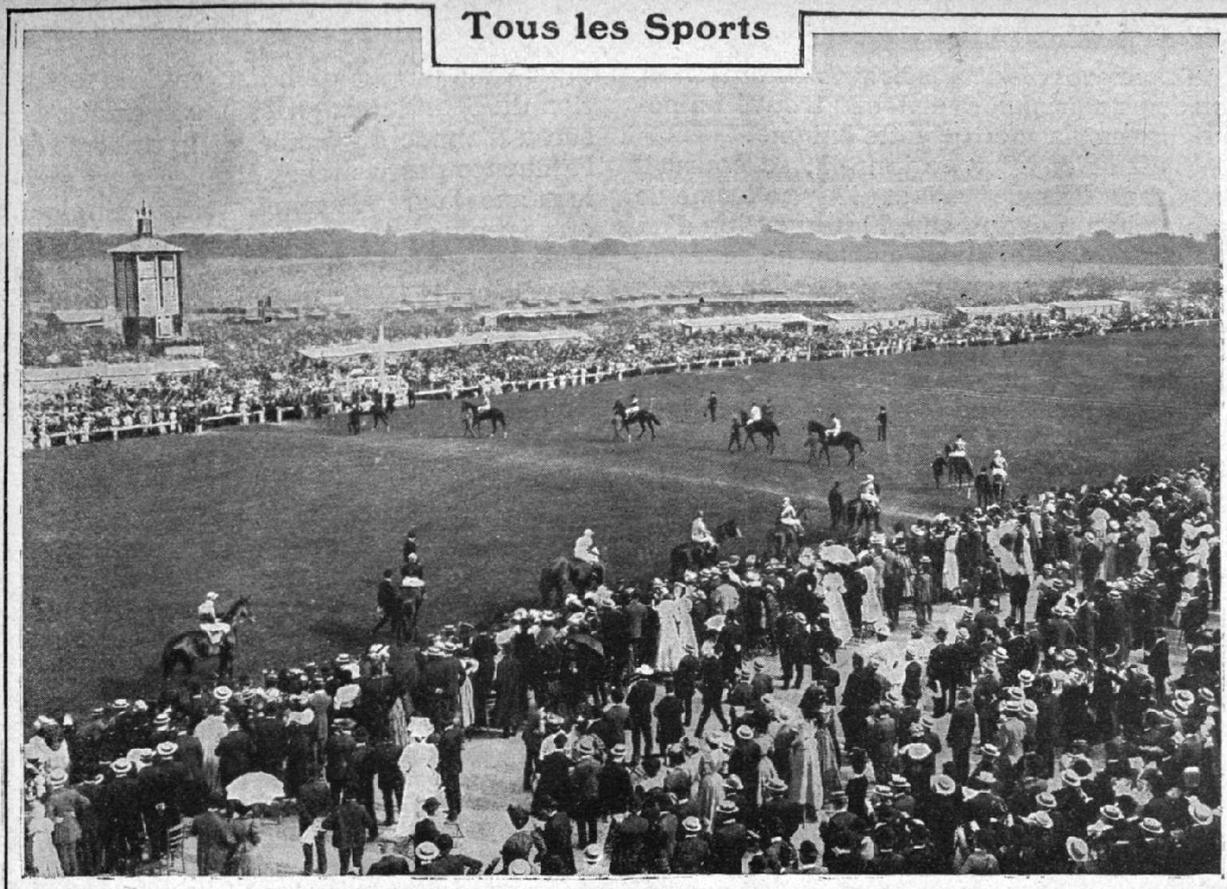
Joyau serti d'ombre funeste
Dont s'éblouit l'œil du hibou;
Opâle morte au front céleste
De la nuit d'août.

Terne grimace, amère et lasse,
D'un vieux mensonge, au masque usé,
Dont chaque pli gondole et casse,
Désabusé.

Clarté de lune sur la ville
Passivement calme en la nuit
Regard blêmi d'astre servile
Béant d'ennui.

PAUL HUBERT

(1) PAUL HUBERT, qui fut le premier lauréat du prix Sully Prud'homme, est un poète délicat et qui commence à prendre rang dans la jeune génération.



LE DÉFILÉ

Après le « boute-selle », qu'une cloche a sonné dans le pesage, les concurrents sont arrivés sur la piste. Tenus en mains par des « lads », ils défilent d'abord au pas devant la tribune présidentielle, puis repassent au galop pour aller se ranger sous les ordres du « starter » qui va leur donner le départ.

De "The Ranger" à "Spearmint"

LE GRAND PRIX HIPPIQUE DE PARIS

Pour la quarante-troisième fois depuis sa fondation — il ne fut pas couru en 1871 — le Grand Prix de Paris sera disputé le 16 juin sur l'Hippodrome de Longchamp. Cette manifestation sportive a toujours revêtu le caractère d'une véritable solennité et nous avons pensé qu'il serait intéressant de relater ici les particularités, et même les singularités, qui le marquèrent depuis sa création jusqu'à nos jours



PAR un beau dimanche de juin de l'année dernière, un étranger de passage à Paris sortait, vers une heure de l'après-midi, d'un restaurant à la mode des grands boulevards.

Désireux de prendre l'air sans se fatiguer, notre homme hèle un fiacre et, dans un français assez correct, jette ces mots au cocher :

— Au bois de Boulogne, à l'heure ?

— J'vas relayer, lui répond le cocher en enveloppant son cheval d'un rapide coup de fouet.

La même scène se renouvela peut-être dix fois entre la rue Drouot et la place de l'Opéra, à l'étonnement grandissant de notre hôte de passage qui, de guerre lasse, disparut dans l'avenue de l'Opéra.

Peut-être ne sût-il jamais la raison de ces

refus successifs de nos braves automédons, mais un Parisien averti eut trouvé immédiatement la clef de cette énigme.

C'est qu'en effet, ce jour-là, se courrait le Grand Prix de Paris sur l'hippodrome de Longchamp et que, sans l'intervention d'un sergent de ville, aucun cocher ne se résoudra jamais à « marcher » pour aller au Bois à cette date au tarif ordinaire.

Il en est ainsi depuis de longues années et c'est là une des caractéristiques de cette journée du Grand Prix qui attire dans

toutes les enceintes de l'hippodrome de Longchamp, par tous les moyens de transport connus, une foule énorme de gens désireux de voir disputer la grande épreuve classique. Depuis l'automobile élégante et rapide, en passant par les voitures de maître, les fiacres, le chemin de fer, le bateau, le métropolitain et la bicyclette, jusqu'aux paulinès et aux chars à bancs démodés et vermoulus, dont les roues mal graissées crient leur vieillesse sur un ton

suraigu, tout sort et tout sert ce jour-là à transporter les milliers et les milliers de curieux qui veulent « voir » courir le Grand Prix. De toutes les allées et de toutes les routes qui aboutissent à l'hippodrome, les piétons se succèdent en files interminables.

Les gens chics et riches vont au pesage, les gros bourgeois au pavillon et, enfin, la grande majorité à la pelouse. Mais c'est partout la même bousculade inouïe; on est surpris, ahuri, écrasé, et si certains peuvent arriver à voir les courses, la plupart ne voient rien: on est content tout de même surtout si c'est un cheval français qui a gagné.

Car dans tout grand prix de Paris, c'est

là l'ultime préoccupation. Depuis la fondation du Grand Prix en 1863, son éclat s'est accru d'année en année, et le prétexte de l'affluence des visiteurs étrangers est resté le même: la grande manifestation hippique où se rencontrent les meilleurs chevaux de trois ans pour se disputer un prix qui s'est élevé, depuis 1893, à deux cent mille francs, sans parler des entrées et des forfaits, si bien que le propriétaire du vainqueur met dans son portefeuille tout près de 300.000 fr.

L'empereur et l'impératrice assistent

au premier Grand Prix qui fut disputé le 3 mai 1863. Nous avons retrouvé, pour les lectrices de *Je sais tout*, la description de la toilette que portait ce jour-là l'impératrice Eugénie: robe et veste de popeline blanche garnie de brandebourgs, ganses et boutons vert émeraude; chapeau de tulle blanc à touffes d'herbes pailletées de rosée...

La lutte finale se passa entre *la Toucques*, et *The Ranger*. Le cheval anglais gagna d'une longueur et demie.

L'empereur offrit au propriétaire anglais, lord Saville, un vase d'argent et le félicita pendant que les Anglais, exultaient et s'embrassaient, fous de joie.

Le Grand Prix était lancé! Il l'était d'autant plus que les sportsmen et les amateurs français avaient maintenant un but précis: prendre une revanche sur l'élevage anglais. Ils n'attendirent pas longtemps: en 1864, *Vermout* à M. Delamare battit *Blair-Athol*. L'enthousiasme de cette journée fut indescriptible; le Jockey-Club illumina, les journaux, le lendemain, portèrent aux nues l'élevage français.

M. Delamare raconte en ces termes l'ovation qui lui fut faite:

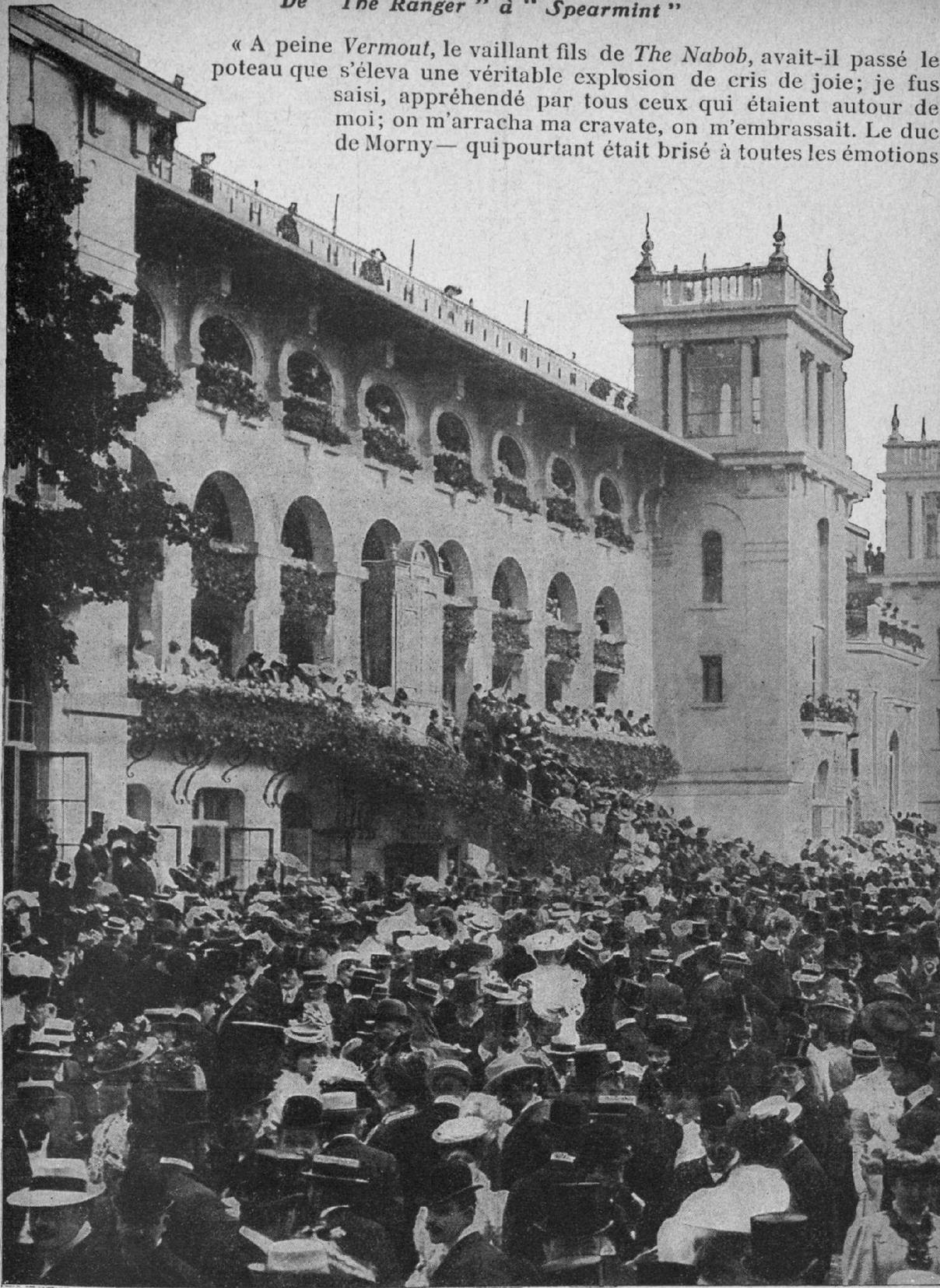


L'EMPEREUR AU GRAND PRIX

Sous l'Empire, l'Empereur et la famille impériale se rendaient à Longchamp et, dans une tribune spéciale qui n'avait cependant pas l'aspect somptueux de la tribune présidentielle actuelle, assistaient au grand « événement » sportif.
(D'après une gravure de l'époque)

De "The Ranger" à "Spearmint"

« A peine *Vermout*, le vaillant fils de *The Nabob*, avait-il passé le poteau que s'éleva une véritable explosion de cris de joie; je fus saisi, appréhendé par tous ceux qui étaient autour de moi; on m'arracha ma cravate, on m'embrassait. Le duc de Morny — qui pourtant était brisé à toutes les émotions



DERRIÈRE LES TRIBUNES DU PESAGE

Celui qui n'a jamais assisté à un Grand Prix ne peut se rendre compte de l'animation extraordinaire qui règne dans les différentes enceintes de l'hippodrome. Au pesage, dont pourtant le prix d'entrée est relativement élevé (20 francs pour les hommes et 10 francs pour les dames), c'est une cohue indescriptible d'élégantes toilettes claires qui jettent une note gaie sur la masse sombre des redingotes des hommes.



L'ESCALIER DE LA TRIBUNE DU

Le Jockey-Club, le Cercle select par excellence, possède sa tribune exclusivement réservée à ses membres : de gauche à droite : Le Prince d'Arenberg, S. M. Edouard VII, le Duc de la Force, M. de Gontaut-Biron ; sur l'escalier, le Baron de Schickler, MM. Ch. de Larochevoucault, de Turenne, Le Gonidec, de Boisgelin, d'Harcourt, de Ganay, de Boisgelin fils, Baron Finot, le Duc de Morny, du Bos ; en bas, M. Deschamps. Puis, plus haut, de gauche à droite, sur l'escalier :

De "The Ranger" à "Spearmint"



JOCKEY-CLUB A LONGCHAMP, PAR SEM

(Dessin extrait des Albums de SEM)

MM. de Nedonché, le Prince Murat, Delamarre, Prat, Hennessy, Poniatowsky, le Prince d'Arenberg, Hubert Delamarre, le Prince Murat Joachim, de L'Aigle, de Lauriston, du Larc, le Duc de Brissac, le Duc Decazes, de Beaucourt, de L'Aigle; en bas, de gauche à droite: MM. d'Outremont, Sancy Parabere, de La Redorte, Claparède, de Clermont-Tonnerre, d'Hinnisdal, le Prince Orloff, de Massa, de Pourtalès, le Marquis de Dion.

— se jeta dans mes bras en pleurant, de grosses larmes coulaient le long de ses joues, de la Rochette se précipita sur moi, et nous nous embrassâmes comme si nous avions sauvé la France. »

L'année suivante, l'enthousiasme s'accrut encore ; *Gladiateur*, à M. de Lagrange, envoyé par son propriétaire en Angleterre, gagna le Derby d'Epsom : le jour du Grand Prix, il partit grand favori et confirma sa victoire d'Outre-Manche.

Puis, en 1866, *Ceylon*, anglais, gagna le brillant trophée. Nous avions donc une revanche à prendre et *Fervacques*, à M. de Montgomery, la prit en 1867, non sans avoir fait d'abord — fait unique dans l'histoire du Grand Prix de Paris — un étonnant *dead-heat* avec *Patricien*, à M. Delamare, qui fut battu par lui quand ils recoururent l'épreuve définitive. De 1867 à 1886 sauf en 1871, année où le Grand Prix ne fut pas disputé, notre élevage subit des alternatives de triomphes et de défaites. Mais à partir de 1887, avec *Ténébreuse*, à M. Paul Aumont, jusqu'à l'année dernière où *Spearmint*, cheval anglais, l'interrompit, nous eûmes une série de dix-neuf victoires consécutives.

QUELQUES PARTICULARITÉS ET COÏNCIDENCES BIZARRES

En jetant un coup d'œil sur le palmarès de notre grande épreuve, on y relève des choses intéressantes :

C'est ainsi que M. Edmond Blanc bat de loin tous les propriétaires qui disputèrent la grande épreuve. Sept fois la casaque orange passa première le poteau.

Chose curieuse, après *Nubienne* ; en 1879, ses succès se suivent par deux de suite : en 1891 et 1892, avec *Clamart* et *Rueil* ; en 1895 et 1896 avec *Andrée* et *Arreau* ; en 1903 et en 1904 avec *Quo Vadis* et *Ajax*. M. Edmond Blanc détient en outre un record qui n'est pas près d'être battu, celui de trois chevaux lui appartenant : *Quo Vadis*, *Caïus* et *Vinicius*, prenant les trois premières places dans cet ordre dans le Grand Prix disputé en 1903.

On sait d'ailleurs quels sacrifices M. Edmond Blanc fait pour son écurie. L'achat de l'étalon *Flying-Fox* en Angleterre, dont le prix s'éleva à près d'un million, méritait des compensations.

Le seul fait analogue à celui que nous venons de citer, en ce qui concerne le Grand Prix, est l'arrivée en 1901, comme premier et comme second de *Chéri* et de *Tibère*, tous deux à M. Caillault. La liste des

propriétaires ayant gagné plusieurs fois le Grand Prix se poursuit ainsi :

Le baron de Schickler a quatre victoires à son actif ; M. Delamare, trois ; le comte de Lagrange, lord Saville, M. Caillault, M. Lupin, le duc de Castries, chacun deux.

Quant aux jockeys, celui qui remporta le plus souvent la grande épreuve fut Tom Lane avec six victoires dont quatre consécutives de 1890 à 1894. Derrière lui se place Tom Cannon, célèbre jockey anglais, avec cinq ; puis W. Pratt, avec quatre ; Archer et Fordham, avec trois ; Dodge gagna deux fois et le meilleur de nos jockeys de plat actuel, George Stern, ne fut vainqueur qu'une fois encore avec *Ajax*.

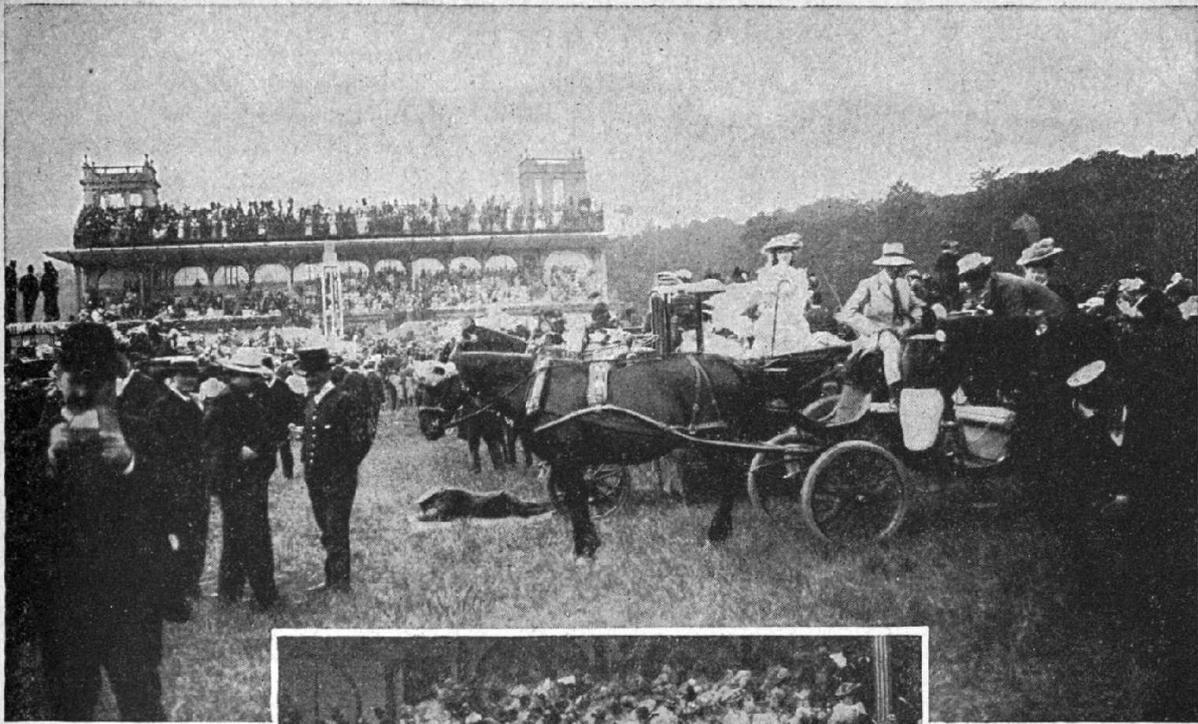
Il est des jockeys très connus, comme French qui monta dix-sept fois dans le Grand Prix, et qui ne parvinrent pas à décrocher la victoire. Des propriétaires fameux, malgré de grands sacrifices, ne furent pas plus heureux.

En outre des records que détient M. Edmond Blanc et dont nous parlions plus haut, c'est encore à l'un de ses chevaux, *Quo Vadis*, qu'appartient celui du meilleur temps, 3 m. 15 s., mis pour couvrir les 3.000 mètres que comporte le Grand Prix ; le plus mauvais temps est celui de *Minting*, cheval anglais, qui fut de 3 m. 49 s. 2/5. Il est vrai de dire que ce grand prix fut disputé dans une boue épouvantable et sous une pluie diluvienne.

Enfin, peu d'étalons ont eu la gloire de fournir plusieurs gagnants du Grand Prix et seuls, *See Saw* et *Winkfried's Pride* ont donné deux vainqueurs de la grande épreuve : le premier, *Bruce* en 1882 et *Little Duck* en 1884, le second *Quo Vadis* en 1903 et *Finasseur* en 1905.

Pour les juments gagnantes, une légende s'était accréditée : les juments gagnaient tous les huit ans. *Sornette*, *Nubienne*, *Ténébreuse*, *Andrée*, confirmèrent cette superstition, mais *Semendria* en 1900, vint tout démolir, et *Kizil Kourgan*, en 1902 établit nettement que la légende des huit années avait fait son temps.

Quant aux anecdotes sur le Grand Prix, elles sont nombreuses et, si l'on voulait les citer toutes, on écrirait un volume non dénué d'intérêt. Celle-ci, bien que vieille puisqu'elle date du premier Grand Prix, en 1863, est célèbre. La veille de l'épreuve on organisa entre cent Parisiens une poule de mille francs, et c'est Hector Crémieux, l'auteur dramatique, qui avait choisi *The Ranger* qui toucha les cent mille francs des enjeux.



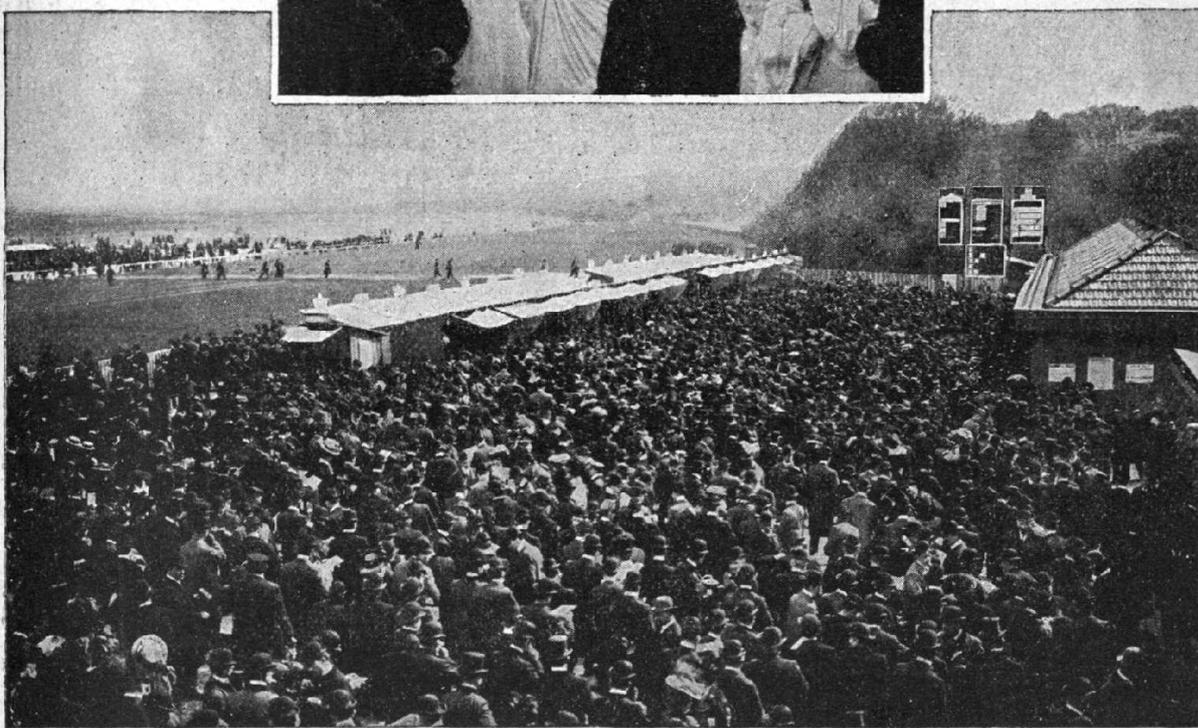
DANS LES TROIS
DE L'HIPPODROME

Partout, aussi bien à la Pelouse qu'au Pavillon et au Pesage, la foule se presse, s'écrase, pour voir quelque chose. Sur la Pelouse, les voitures



ENCEINTES
DE LONGCHAMP

servent d'observatoires sur lesquels se juchent certains spectateurs, offrant ainsi un coup d'œil qui ne manque pas d'un certain pittoresque.





TOM LANE

LES DEUX EXTRÊMES

Tom Lane fut le jockey qui gagna le plus souvent le Grand Prix avec six victoires, dont quatre consécutives. Par contre, French monta dix-sept fois dans la grande épreuve sans arriver à gagner une seule fois. Ce sera toujours pour lui le plus grand regret de sa carrière qui fut très brillante.



T. FRENCH

Car, qui dit course dit pari.

Dès les premières manifestations sportives, les amateurs soutinrent, d'enjeux importants, la chance de leurs champions. Jamais on ne parie autant qu'un jour de Grand Prix. C'est ainsi que l'on cite l'exemple d'un propriétaire qui toucha trois cent mille francs lors de la victoire d'un poulain à lui dont il avait soutenu la chance d'un pari important.

Aussi, pendant des heures, on fait la queue aux baraques du Mutuel pour arriver à prendre ses tickets et on recommencera pour parvenir, si tant est que la chance ait été propice, à toucher le rap-

port du cheval sur lequel on a parié. Pour éviter cette nouvelle pose, on peut, il est

vrai, s'adresser à des industriels ingénieux qui rachètent les tickets gagnants avec un escompte de dix pour cent et payent immédiatement. Ce métier rapporte relativement beaucoup à ces intermédiaires mais il demande une grande habitude pour pouvoir distinguer les bons tickets des mauvais.

Ce n'est d'ailleurs pas là un des seuls métiers que les courses ont fait naître. Autour du « turf » grouille un monde de gens

qui vivent des courses, depuis les employés du Pari Mutuel, dont le nombre s'élève, le



M. EDMOND BLANC

M. Edmond Blanc est le propriétaire d'une écurie de courses dont les chevaux gagnèrent sept fois le Grand Prix de Paris.



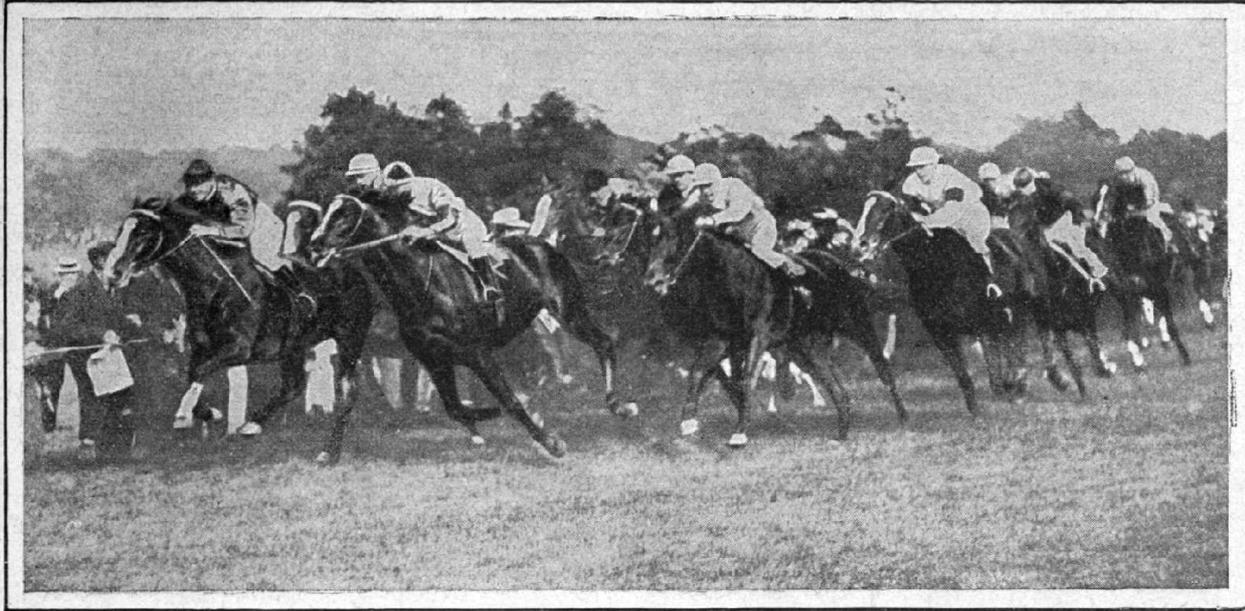
TOD SLOAN, par SEM

LES DEUX ÉCOLES

William Pratt, vainqueur quatre fois dans le Grand Prix, fut le dernier jockey qui monta « à l'anglaise ». Tod Sloan fut celui qui importa en France, la façon de monter, dite « à l'américaine », la seule monte en usage maintenant dans les courses plates et qui oblige le cavalier à se tenir presque sur l'encolure du cheval.



WILLIAM PRATT



LE DERNIER "TOURNANT"

Cette photographie montre la situation des chevaux « au dernier tournant » lors du Grand Prix de 1906, c'est-à-dire à 800 mètres environ du poteau d'arrivée. Le cheval anglais Spearmint qui devait gagner la course est en tête, suivi des chevaux français qu'il battit nettement.

jour du Grand Prix, à environ 1.700 et qui touchent des cachets variant de 50 à 10 fr., jusqu'aux commissionnaires qui vous assaillent à la sortie pour aller vous chercher, pour quelques sous, une « Voiture libre, mon Prince? ».

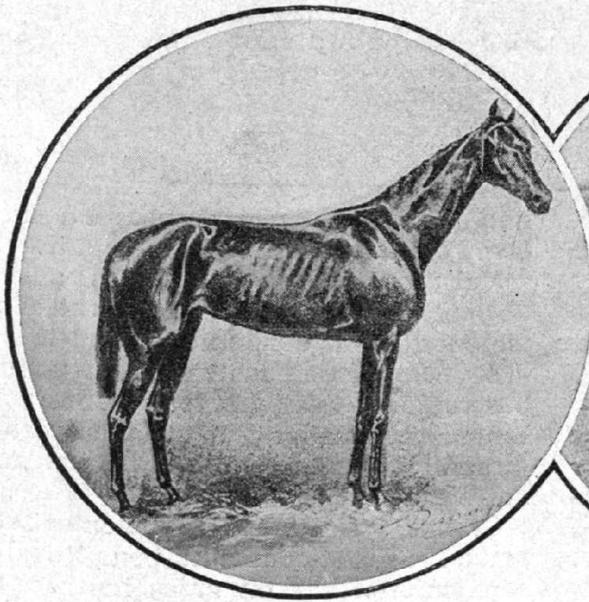
Enfin, si l'on veut se rendre compte des sommes jouées dans ces dernières années, le jour du Grand Prix, nous dirons que celles-ci ont souvent dépassé quatre millions et que la seule course du Grand Prix a déjà fait encaisser à elle seule, au Pari Mutuel, des

sommes qui approchent ou dépassent quelques fois deux millions.

Il ne me reste plus qu'un souhait à formuler, c'est que ceux et celles qui liront cet article et qui iront au Grand Prix, cette année, trouvent, le 16 juin prochain, un gagnant qui leur rapportera autant que *Vasistas*, en 1889, c'est-à-dire la coquette somme de huit cents et quelques francs pour cent sous.

C'est la grâce que je leur souhaite!

PAUL VILLERS



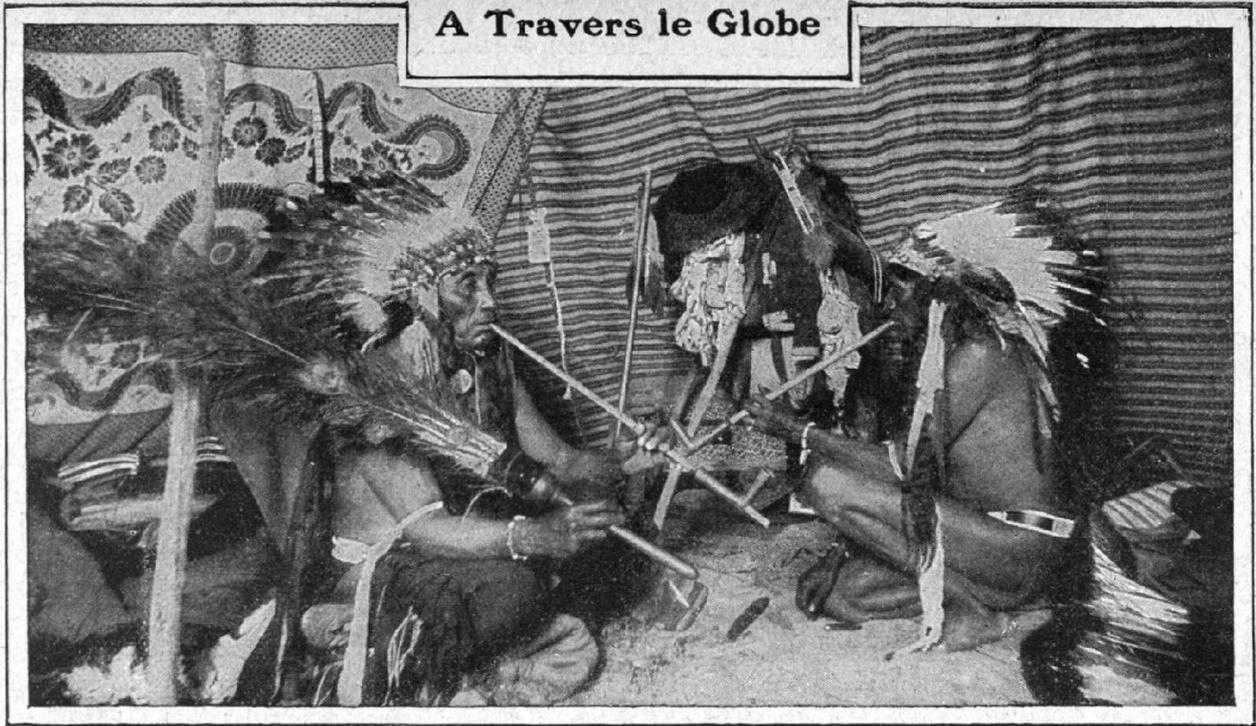
THE RANGER

Le gagnant du premier Grand Prix de Paris, en 1863.



SPEARMINT

Le gagnant du Grand Prix de l'année dernière.



UNE VISITE DE CÉRÉMONIE

Pour se rencontrer, les deux chefs ont revêtu leur grand harnais de plumes. Graves et dignes, ils fument, car il est incivil d'entamer la conversation dès l'abord. Tout à l'heure ils échangeront leurs calumets, puis ils se décideront à « causer ».

Les Derniers Peaux = Rouges

Avec la continuelle immigration, les Etats-Unis se peuplent de plus en plus et, d'un mouvement irrésistible, les blancs rétrécissent chaque jour le cercle où ils enferment les Peaux-Rouges dépossédés. La maladie et l'alcool auront bientôt exterminé ce que les guerres impitoyables avaient laissé de la race indienne. Cependant, si beaucoup d'Indiens se civilisent, quelques-uns restent fidèles à la vie sauvage ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣



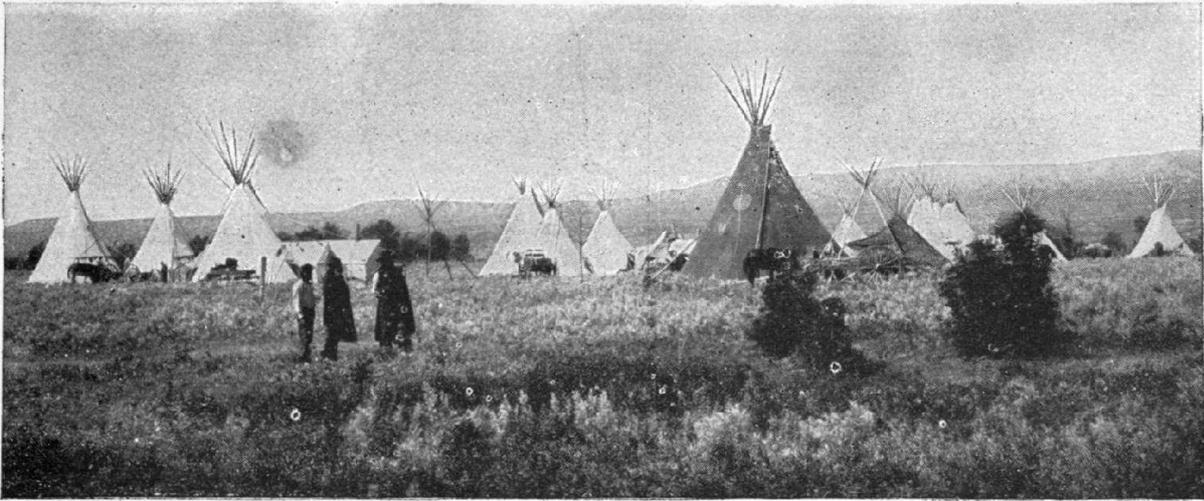
LORSQUE, avant de s'exhiber dans les foires, le colonel Cody faisait la guerre aux Indiens, il lui arriva une fois d'entendre au milieu du combat une voix lui crier : « Puisque tu te laisses dire si brave, toi, le tueur de buffles, viens donc te mesurer avec un homme ! »

Ne croirait-on pas lire un passage de l'Illiade ? Cody n'était pas un compagnon à boudier devant ce genre de parties de plaisir. Il marcha sur celui qui le défiait ainsi, un chef fameux nommé *la Main-Jaune*, et ce fut un duel épique. Disons, d'ailleurs, que le héros blanc se montra le meilleur ou tout au moins le plus heureux et, comme il n'était ni moins féroce, ni moins sau-

vage que le sauvage qu'il combattait, il scalpait proprement son ennemi vaincu et, non sans coquetterie, suspendit à sa ceinture l'élégant trophée ainsi conquis.

Mais, dans leurs rencontres avec les Indiens, bien que les blancs aient généralement eu pour eux le nombre et toujours la supériorité de l'armement, ils ne furent pas toujours aussi heureux et les rouges sont sans doute les plus rudes adversaires qu'aient jamais rencontrés les soldats de notre race.

Grands, robustes, incroyablement résistants, braves et combatifs, peu pitoyables à l'ennemi, fertiles en ruses inouïes, mais nobles et chevaleresques, ils n'ont jamais vendu leur peau rouge à moins de sa valeur en peau blanche. Et, dans cette lutte



UN CAMP INDIEN DANS LA PRAIRIE

Jadis ce coup d'œil pittoresque était fréquent dans la prairie. De nos jours, il se fait de plus en plus rare et la dernière tipie (tente) aura depuis longtemps disparu quand disparaîtra le dernier Indien.

sans merci, c'est à eux que va la sympathie, à eux, les dépossédés, sur qui les blancs envahisseurs, au mépris de toutes les paroles jurées, ne cessèrent de resserrer leur cercle de fer et de feu.

Cette race merveilleuse est en train de disparaître. Traqués, systématiquement égorgés ou empoisonnés par l'alcool, dé-

cimés par la petite vérole, ils voient leurs rangs s'éclaircir tous les jours. Des innombrables et fières tribus indiennes qui jadis dominèrent le Nouveau-Monde : Apaches, Comanches, Sioux, Cherokees, Cheyennes, Chippeways, Pieds-Noirs, Nez-Percés, Pawnies, etc., population s'élevant à plusieurs millions d'âmes, c'est à peine s'il



L'ASSEMBLÉE DES GUERRIERS

Dans le camp, les « braves » se sont rangés en un grand cercle afin d'écouter les divers orateurs qui prendront successivement la parole. L'éloquence est fort goûtée des Indiens qui s'y montrent parfois incomparables, et la raison trouve toujours le chemin de leur esprit.



UNE VIEILLE SQUAW (FEMME INDIENNE)

Ce sont les femmes qui vaquent à tous les soins du ménage, et il n'est pas rare de rencontrer de pauvres vieilles, « toutes couvertes de ramées, gémissantes et courbées, marchant à pas pesants ».

reste au total 270.000 individus. Des Sioux, ces hommes superbes, une poignée subsiste et les autres tribus ne valent guère mieux.

Hors quelques tribus relativement civilisées, qui vivent d'élevage et d'agriculture et se fondent lentement dans la race blanche, les Peaux-Rouges fidèles à la vie libre de leurs pères, la vie nomade, la vie sous la tente plantée au hasard de la chasse, sont parqués par le gouvernement américain dans de vastes régions désertes que l'on appelle *réserves*... jusqu'au jour où on les leur reprendra sans les avoir consultés.

LES INCANTATIONS DU « TAUREAU ASSIS »

Sous le nom de Territoire Indien, la plus considérable de ces réserves, située entre le Kansas, le Nouveau-Mexique, le Texas, l'Arkansas et le Missouri, a 17.000 hectares de superficie. C'est là que vivent les tribus farouches des Comanches, des Osages, des Cheyennes et des Arapajoës, les derniers Peaux-Rouges qui vivent de la vie indienne et... qu'il vaut mieux ne pas rencontrer sur son chemin, parce qu'ils n'ont guère de motifs d'aimer les blancs et qu'ils sont assez disposés à le leur montrer.

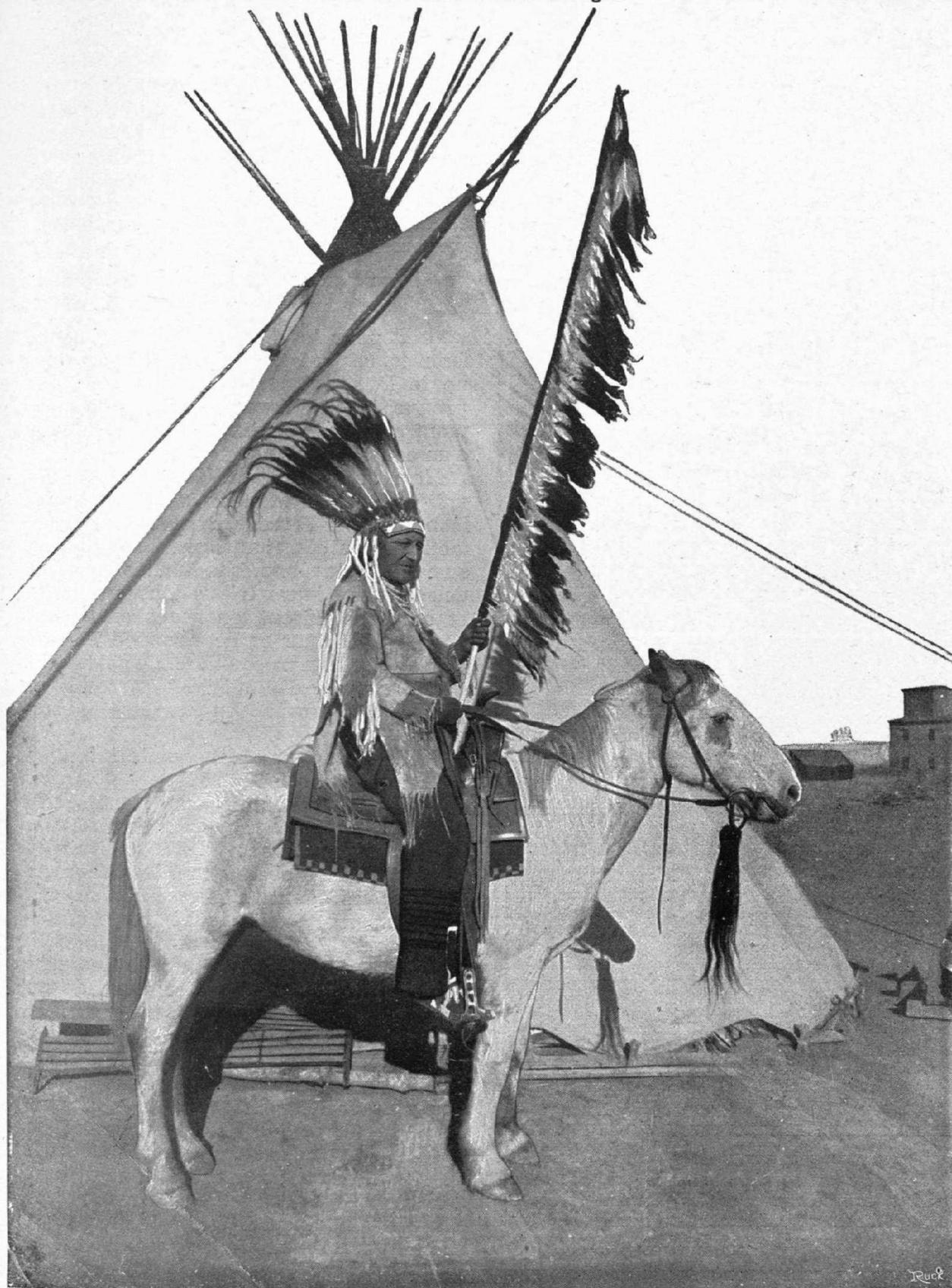
Le jour où l'on voudra leur arracher ces dernières bribes des terres de leurs aïeux, il faudra sans doute les tuer jusqu'au dernier et ce ne sera pas une entreprise des plus commodes.

Le dernier chef Sioux qui ait pris les armes contre les blancs se nommait le *Taureau-Assis*. Comme, en même temps, il était un peu sorcier, il avait pratiqué sur ses guerriers des incantations magiques prétendant à les faire invulnérables. C'était peu de temps avant la bataille où il devait trouver la défaite définitive et la mort. Un de ses jeunes braves voulut se rendre compte de la valeur de l'immunité conférée par les conjurations de son chef.

Un jour, un piquet de soldats américains s'apprêtait à bivouaquer dans la prairie, quand ils virent un Indien, tout empanaché de plumes et orné de ses peintures de guerre, sortir au petit galop d'un bouquet de bois, s'avancer vers eux jusqu'à une centaine de mètres et grimper sur un monticule d'où il se détacha nettement sur le ciel. Là, il poussa son cri de guerre, brandit sa lance et défia les Visages-Pâles.

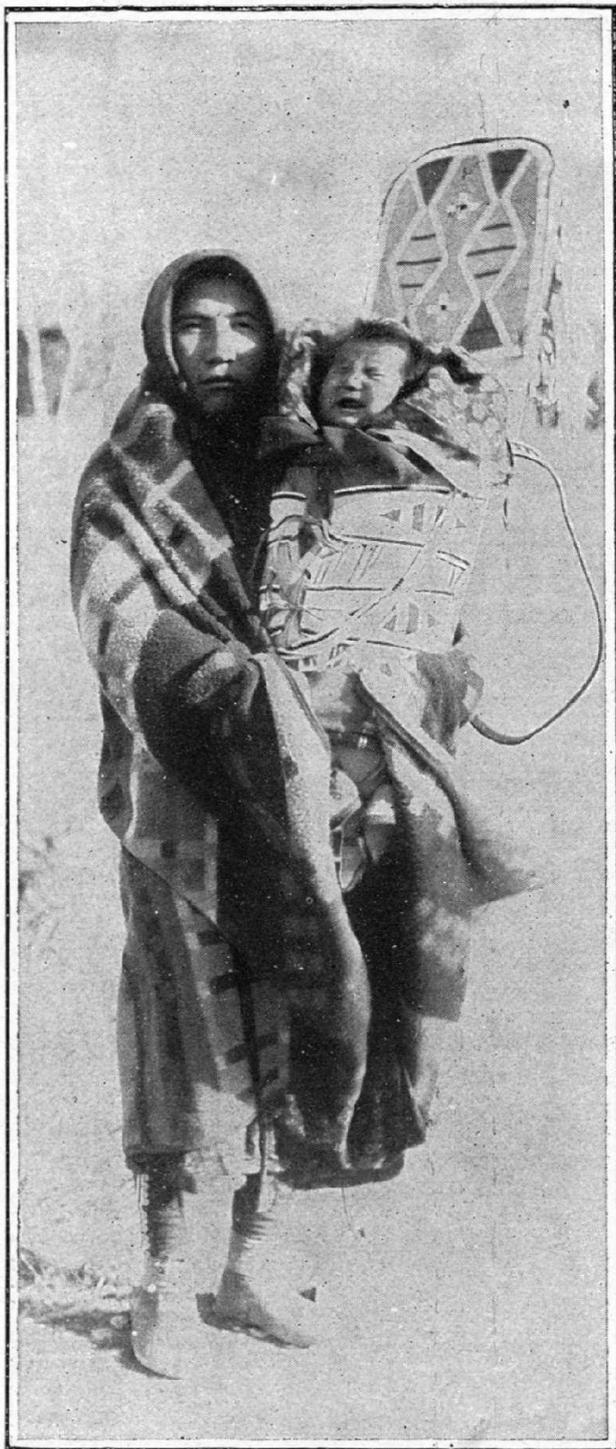
Un soldat le visa, fit feu et le manqua, puis un autre, puis un autre. Les meilleurs

Les Derniers Peaux-Rouges



UN CHEF EN GRAND COSTUME DE CHASSE

C'est en cet attirail que les Indiens chassaient les buffalos, quand il en était encore. Cette longue hampe enfermée leur servait à effrayer les bêtes bossues et à les rabattre vers un enclos où elles étaient massacrées sans pitié. Le buffalo a disparu, mais la hampe est restée, inutile ornement.



UNE JEUNE SQUAW ET SON PAPPPOO (BÉBÉ)

La mère est enveloppée dans une de ces superbes couvertures que les femmes indiennes lissent à merveille. L'enfant est emmaillotté dans une sorte de hotte.

tireurs s'y essayèrent; fusils et revolvers, d'habitude maniés avec tant d'adresse, furent piteusement vains. De la grêle de balles sifflant tout autour de ce brave camarade, immobile et farouche sur son piédestal de gazon, pas une ne l'atteignit,

et, comme d'un commun accord, les soldats impressionnés cessèrent de tirer. Au bout d'un long temps, l'Indien brandit encore sa lance, cria quelques paroles de mépris et, faisant volte-face, il regagna le couvert au petit galop, bien sûr maintenant du pouvoir occulte du *Taureau-Assis*, tandis qu'enthousiasmés de tant d'héroïsme les soldats américains l'acclamaient chaleureusement.

L'AMAZONE DU NAPOLÉON DES « NEZ-PERCÉS »

Voilà pour les hommes rouges. Leurs femmes, ces créatures d'aspect misérable, ne le leur cèdent en rien, et voici qui prouve qu'elles savent à l'occasion faire montre d'une initiative toute masculine et d'un courage antique.

Alors que le général Howard poursuivait le chef Joseph, qu'on appela « le Napoléon des Nez-Percés », un des plus rudes tacticiens qui aient jamais mené des Indiens au combat, des femmes indiennes servirent de réserves à leurs tribus dans la bataille et se conduisirent en rudes amazones. L'une d'elles, une vieille, nommée To-Ka-Map-Po, fut faite prisonnière. Le soldat qui s'était emparé d'elle l'avait garrottée et placée derrière lui en travers de son cheval.

Grâce à l'on ne sait quelle infernale adresse, elle parvint à se dégager, s'empara d'un couteau passé dans la ceinture du ravisseur et le tua d'un seul coup. Alors, au grand galop du cheval, elle rejoignit ses congénères sans abandonner le cadavre de son ennemi, dont la chevelure, scalpée conformément à toutes les règles, fut désormais le principal ornement de sa toilette. A la suite de cet exploit, elle fut toujours admise au conseil des chefs et donna encore plus d'un exemple de bravoure.

Les « féroces » Indiens, c'est bientôt dit. La vérité, c'est qu'on les a forcés comme des fauves, ils se sont défendus et non pas plus cruellement que les blancs ne les attaquaient. Que pouvaient donc faire des gens qui savaient leur vie mise à prix ? Le gouvernement mexicain donnait cent dollars pour le scalp d'un homme rouge, cinquante pour celui d'une femme et, — abomination ! — vingt-cinq pour celui d'un enfant !

On imagine sans peine que toute la race, tous les bandits, la pire écume de notre race entreprirent une chasse atroce. Il faut dire que les Etats-Unis n'adoptèrent jamais cette ignoble mesure des primes

d'extermination. Mais les chasseurs de chevelures indiennes ne se gênaient point pour venir chercher leur gibier sur le territoire de l'Union. Le Mexique n'y regardait pas de si près. On courait les Indiens comme des loups. Ces malheureux ne voulurent périr que les armes à la main, ils se défendirent par tous les moyens que leur nature pouvait leur fournir. Et n'est-ce pas miracle qu'ils ne soient pas devenus plus sauvages encore?

Au poteau du supplice, au milieu de tortures sans nom, jusqu'au dernier soupir ils chantèrent leur chant de mort d'une voix ferme et moururent, dit un auteur américain, « comme le soleil se couche, dans une gloire, comme un nuage se dissipe, dans le calme », sans une larme, sans une plainte, admirables.

LES DISTRACTIONS DANS LA PRAIRIE INDIENNE

Restés nomades, les Peaux-Rouges du territoire Indien ont, à leur manière, une existence parfaitement remplie. Leurs occupations, ou, pour mieux dire, leurs distractions, sont nombreuses et variées.

Ce qu'ils aiment par-dessus tout, c'est la chasse, au point qu'ils ne peuvent imaginer le paradis autrement que sous l'image d'une immense prairie où l'on chasse sans répit. Depuis longtemps, les arcs et les flèches ne sont plus pour eux que des jeux. Ils chassent au fusil, ou bien ils trappent, ou bien ils pêchent au harpon.

Ils se plaisent à chanter, ils chantent lors de leurs cérémonies religieuses, — ils adorent le soleil, — ils chantent au camp, ils chantent en route; ils chantent la nuit pour éloigner les mauvais esprits et leurs chants les ravissent, encore qu'ils ne soient guère mélodieux pour une oreille européenne.

L'hiver, alors qu'ils voyagent peu, ils aiment à entendre conter des histoires dont le merveilleux fait tous les frais, et, pour entretenir l'attention de ses auditeurs, le narrateur lance de temps à autre des plaisanteries qu'accueille un rire réservé et silencieux. On l'écoute en fumant des cigarettes, car la pipe ne se fume qu'en cérémonial, et, alors, on la fait passer de main en main et de bouche en bouche en témoignage de fraternité.



UNE FAMILLE INDIENNE

Ici la couleur locale commence à disparaître devant la civilisation envahissante. Le père a remplacé les plumes et les vêtements en peau de daim par la chemise de flanelle, le gilet, le foulard et le grand chapeau de feutre « cow-boy ».



UN JEUNE GUERRIER

Voilà trois jeunes personnages à peau rouge, revêtus de costumes conformes à l'orthodoxie de la mode indienne. Mais, tandis que jeunes filles et fillettes continuent, en général, à s'habiller selon la tradition,



UNE JEUNE FILLE



UNE FILLETTE AVEC SA FOUPEE ce n'est que pour d'importantes cérémonies, et dans des circonstances exceptionnelles, que les hommes s'affublent de ce costume somptueux composé par leurs ancêtres en vue de produire une forte impression sur l'ennemi.

Lors des cérémonies religieuses, tandis que les hommes-médecins (les sorciers) dansent le pas sacré des fantômes, qui symbolise la présence continuelle et tutélaire des ombres vénérées des grands aïeux, un fracas de tambours, de tambourins, de flûtes et de sifflets se déchaîne : on agite des claquettes et des sortes de castagnettes faites de pierres, de plaques de métal, de bois durs, de sabots de bêtes.

LES INDIENS ONT DES CHAMPS DE COURSES

Au camp, tandis que les hommes fument, dansent ou chantent, les femmes tressent avec adresse de jolis paniers, tissent des couvertures agréablement polychromes, font des broderies très artistiques qu'elles garnissent de perles, enfilent de ces perles pour faire des parures. Ce sont aussi les femmes qui se livrent à tous les travaux du ménage, vont chercher le bois, soignent les enfants, font la cuisine, etc.

Quand les hommes ont assez fumé, et chanté, et dansé, ils jouent à toutes sortes de jeux. Il en est qui ressemblent à nos échecs, d'autres à nos jonchets, d'autres à la crosse, à la balle au camp. Ils tirent à la cible, lancent des flèches à perte de vue et parient, parient... Les Indiens sont folle-

ment joueurs; ils joueraient leur chemise... s'ils en avaient une.

Mais jamais cette passion du jeu ne se manifeste plus violemment que lorsque les admirables cavaliers rouges se défient mutuellement et organisent des courses de chevaux qui les plongent dans une excitation confinante à la folie.

Les Indiens montent à cheval avec la même aisance que les Cosaques ou les Gauchos, mais sans selle ni étriers, sur une simple couverture. Sur une bête de leur goût, ils caracolent à travers la prairie en poussant des clameurs sauvages.

Leurs chevaux, pourtant, ne paient pas de mine; ce sont d'étriques bidets tout loisonnés de poils inextricables, mais d'une vitesse et d'une endurance extraordinaires.

On raconte qu'un jour, par désœuvrement, les officiers américains du Fort Chadbourne, dans le Texas, eurent l'idée de matcher leurs meilleures montures contre celles des Indiens Comanches campant aux environs.

Devant l'espèce de chèvre épuisée et branlante que montait le chef indien *la Main-Rouge* et qu'il mit en ligne, ces messieurs les blancs eurent grand-peine à se tenir de rire. Une première course eut lieu entre ce phénomène de maigreur et le moins bon des trois chevaux d'officiers.

De bout en bout « le caniche », comme l'avaient baptisé les officiers, fut bâtonné d'importance par son cavalier cuivré. Sous l'influence de cette râclée continue, il se maintint à la hauteur du champion des blancs. Sur le poteau, il gagna « d'un nez » et s'arrêta presque aussitôt, tête basse, avec un air de fatigue qui faisait peine à voir.

On doubla les enjeux et la *Main-Rouge* accepta de courir une heure plus tard avec sa rosse contre le second cheval des officiers. Il gagna la course dans un style absolument identique. Les officiers américains n'en revenaient pas. Alors le chef leur proposa de matcher une troisième fois son « crack » extravagant contre tout ce qu'ils pourraient lui opposer de mieux. La meilleure bête américaine était une superbe jument du Kentucky, toute fraîche; le petit indien avait déjà fourni deux rudes courses à la cravache. Non seulement on doubla les enjeux, mais les Indiens assistant à l'épreuve, enivrés par leurs premiers succès, mirent tout ce qu'ils avaient, armes, ornements, etc., sur la chance de l'invraisemblable Bucéphale et l'on donna le départ.

Mais, cette fois, on vit le chef jeter son bâton. Il se contenta de pousser un cri sauvage et le poney-mouton de filer comme le vent, abattant deux foulées pour une de la belle jument.

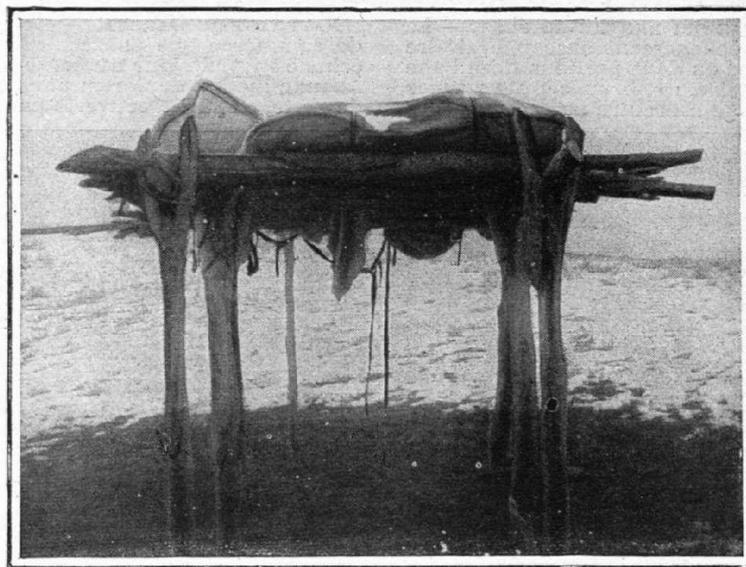
Les cinquante derniers mètres, le chef indien les fit monté à rebours; au milieu

des rires triomphants de ses guerriers, le visage tourné vers la queue de sa bête, avec d'horribles grimaces, il faisait signe à la jument distancée de venir le rejoindre!.. On sut par la suite que la bête était célèbre parmi les Indiens sous ce nom pittoresque: *la Petite Bouffée-de-Vent*, et que la rusée *Main-Rouge* n'avait feint de la bâtonner que pour mieux engager ses adversaires à jouer gros jeu.

L'ALCOOL ACHÈVE L'ŒUVRE DE DESTRUCTION

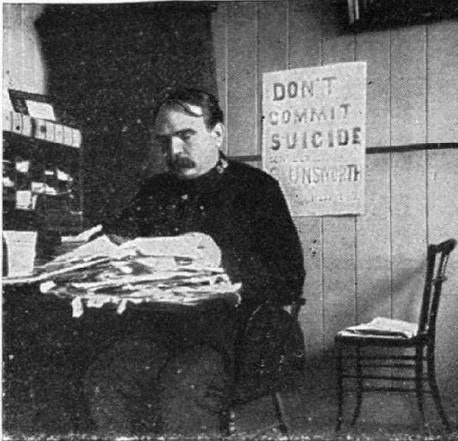
On reproche aux Peaux-Rouges d'aimer un peu trop le whisky? Mais qui donc leur en verse, sinon les blancs cupides? Ils se savent une fin de race; bientôt il n'y aura plus d'Indiens. Alors... courte et bonne! Lorsque mourut la sœur d'un chef cheyenne terrible et célèbre sous le nom de *la Queue-Tachetée*, elle lui dit avoir fait un rêve au cours duquel le Grand-Esprit l'avait chargée d'annoncer à ses frères qu'il fallait enterrer la hache et renoncer à combattre les blancs, car « ils étaient nombreux comme les sables de la mer ». Les Indiens n'admettent d'entreprises qu'autant qu'elles présentent quelques chances de succès: ils n'allèrent donc plus sur le sentier de la guerre et, pour oublier, ils burent du whisky.

Mais cet alcool-là ne conserve pas ce qu'il baigne, hélas! et ils s'en aperçoivent de reste.



LA TOMBE D'UN CHEF

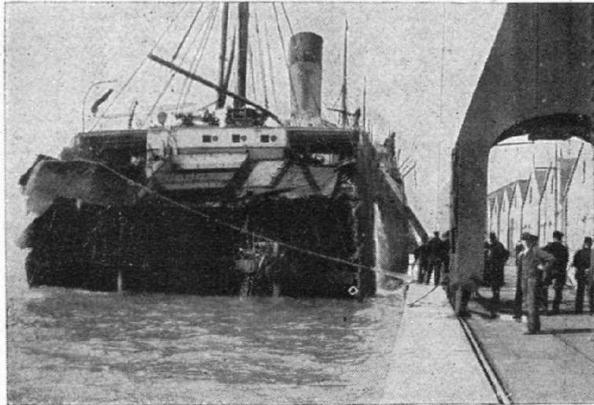
C'est ainsi que les Indiens aimèrent de tout temps à dormir leur dernier sommeil. Juché sur une sorte d'échafaudage en baliveaux, le chef y restera jusqu'à ce qu'il ne subsiste de lui que quelques ossements blanchis par le vent de la prairie.



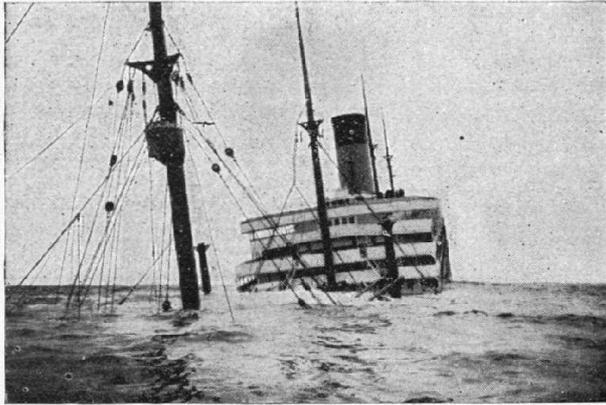
LE BUREAU DES « SUICIDES ». — Avec le concours de la presse londonienne, une œuvre se propose de combattre le suicide. Des affiches invitent les désespérés à consulter le « colonel » Unsworth, avant de s'abandonner à leur désespoir.



COURS DE LANGUES VIVANTES PAR LE PHONOGRAPHE. — Dans la pratique complète des langues c'est la prononciation qui demeure la grande difficulté. Les ingénieurs Américains ont trouvé la formule moderne pour guérir des mauvaises prononciations. C'est le phonographe qui vient au secours du professeur en récitant des fragments de classiques lus par de purs Français.



UNE MOITIÉ DE NAVIRE QUI RENTRE AU PORT. — Le « Snovic » dans son échouement au cap Finistère (Cornouailles) fut coupé en deux portions, dont l'une coula à pic et dont l'autre, remorquée, put regagner Southampton. L'équipage est rentré au complet.



NAUFRAGE DU DAKOTA. — Le plus grand paquebot de commerce que possédaient les Etats-Unis s'est échoué en plein jour au large des côtes japonaises. Aucune mort à déplorer; par contre, vingt millions de perte, en partie couverte par des assurances.

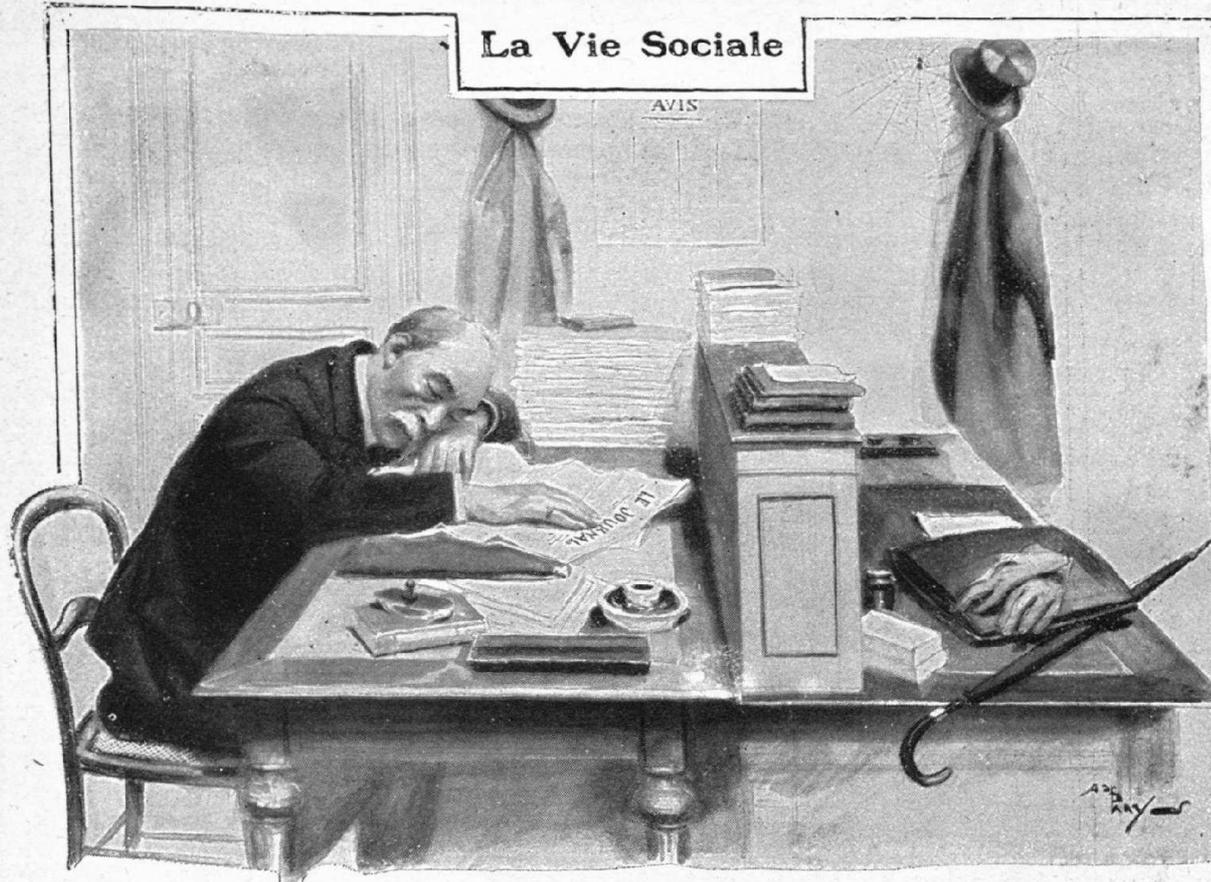


LA FAMINE EN CHINE. — Les provinces centrales de Chine sont atteintes depuis quelques mois par une des plus terribles famines qui se soient produites dans l'Empire du Milieu. Les paysans en sont réduits à

dévorner l'herbe et jusqu'à l'écorce des arbres. Le gouvernement chinois, justement ému, a créé des refuges dans toutes les grandes villes où du riz est distribué aux affamés.

TREMBLEMENT DE TERRE. — Par dépêche du 18 avril, la destruction de la ville d'Ayutla (Mexique), est confirmée. L'Etat de Guerrero a été particulièrement éprouvé par le tremblement de terre.

ERUPTIONS. — Le 7 mai, le Stromboli fit entendre de fortes détonations suivies d'une importante éruption. Quelques jours après l'Etna entre en activité. On ne signale pas d'accidents.



COMMENT BIEN SOUVENT ON ASSURE LE SERVICE

Une petite scène qui, d'après les auteurs gais, se joue souvent dans un bureau de ministère : fatigué par une « manille » disputée, ce rédacteur dort du sommeil de l'innocence, tandis que ses collègues, ayant « marqué » leurs places, comme en chemin de fer, vaquent au dehors à leurs petites affaires.

TOUS FONCTIONNAIRES !

Le nombre des fonctionnaires de toutes sortes ne cesse de s'accroître en France. Beaucoup dénoncent l'envahissement du fonctionnarisme comme un danger national. D'autres n'y voient qu'une conséquence inévitable de l'extension bienfaisante et normale des services. Je sais tout a donc jugé utile de faire sur ce sujet une enquête impartiale. Chemin faisant, notre collaborateur a découvert quelques petits mystères jusqu'ici connus seulement des initiés



ES *Ronds-de-cuir*, quelle mine inépuisable pour les vaudevillistes et pour les tourneurs de fantaisies à l'usage des petits journaux comiques ! Courteline a écrit sur eux un de ses livres à la fois les plus joyeux et les plus cinglants. Il est sur les ronds-de-cuir des histoires classiques et éternellement ressassées : telle l'histoire de celui qui ne venait au bureau que pour brosser un vieux pardessus et un vieux chapeau

toujours accrochés à son portemanteau et puis s'en allait par là-dessus, une fois recueillies les nouvelles de ses collègues et la crème de leurs potins les plus frais.

Alors, si le sous-chef s'informait :

— Mais, où est donc M. Durand ?

Avec une coupable complaisance, les camarades répondaient :

— Il ne saurait tarder, monsieur, il était là il n'y a qu'un instant. Tenez, son pardessus et son chapeau sont au portemanteau.

Et M. le sous-chef s'éloignait, satisfait.

fait, sans même se demander comment il pouvait bien se faire que M. Durand fût invariablement absent chaque fois qu'on avait besoin de lui.

J'ai entendu affirmer par des gens dignes de foi l'authenticité absolue de cette anecdote. Certains esprits plus compliqués voulaient que l'ingénieur Durand tînt, en marge de son emploi de rédacteur au ministère des Affaires différées, un excellent petit commerce de fruiterie et primeurs qui l'absorbait beaucoup, le forçant à se lever dès quatre heures du matin pour ses achats aux Halles. N'était-ce pas tout ce que pouvait ce grand laborieux que de se présenter une fois par mois à son administration, le trente, jour béni, placé sous l'invocation de la vénérée Sainte-Touche?

Je ne sais trop ce qu'il faut penser de cette petite légende, comme il s'en crée dans tous les métiers et qui contient certainement une forte part de gasconnade, mais tous ceux qui approchèrent quelque-une de nos administrations savent bien qu'elle n'est pas dénuée de tout fondement. Les circulaires lancées et les mesures prises par M. Clemenceau et par d'autres ministres, les projets de réformes à l'étude dans tous les ministères, en font foi. On a lu cette anecdote : dernièrement, le ministre des Colonies se présentait *incognito* dans les bureaux de l'Office colonial, l'une des plus redoutables embuscades de sinécristes de notre belle France.

Il se dit un commerçant avide de renseignements sur les procédés mercantiles de tel pays de protectorat et demanda M. le Directeur. Devant cette prétention inattendue, le garçon de bureau s'étonna. Voyons, M. le Directeur n'était pas là et on ne savait quand le voir ; il n'avait pas d'heure fixe. Pas de directeur, pas de sous-directeur, pas d'employés, personne ! D'ailleurs, on n'était pas là pour donner des renseignements au premier venu, etc... le tout débité d'un ton péremptoire que vous entendez d'ici.

Le ministre se montra fort mécontent et vous pensez sans doute qu'à la suite du savon administré MM. les coloniaux se montrèrent plus assidus ? C'est bien mal connaître le monde des bureaux ! Ils se dirent que, cet orage passé, ils étaient tranquilles pour longtemps et, quelques jours après, quand le chef de cabinet du ministre réédita pour son compte la petite surprise à la Chéron, il ne trouva sur leur rond-de-cuir que trois employés supérieurs en tout et pour tout. Inutile d'ailleurs de

vous émouvoir, ce n'est pas fini et il y a encore quelques beaux jours pour le sommeil. Les ministres passent, l'attention publique change d'objet et les fonctionnaires restent. Mais il est juste d'ajouter que les gros abus diminaient, et, quoique la perfection ne soit pas de ce monde, on peut entrevoir le moment proche où tous ceux qui gagnent l'argent du contribuable... le gagneront.

La question bureaucratique a été souvent agitée et, pour être juste, il faut reconnaître que, si le fonctionnarisme a subi de violentes attaques, il a toujours trouvé des défenseurs autorisés et que ne poussait aucun intérêt. On a fait observer que c'est surtout le travail qui est mal distribué et mal dirigé. Si quantité de fonctionnaires passent la majeure partie de leur temps à ne rien faire que leurs ongles, — ainsi devenus beaucoup plus polis qu'eux-mêmes, — ou que compulsent et annotent fièvreusement la collection de *Paris-Sport*, il en est qui fournissent une somme de besogne considérable et qui emportent même des travaux à exécuter le soir chez eux...

En tout cas, puisqu'on répète sans cesse que la marée montante du fonctionnarisme est en train de submerger la France, il est intéressant de rechercher le nombre de ceux qu'on appelle volontiers des *budgetivores*, et comment il s'étend, et combien il nous coûte.

COMMENT S'ACCROÎT L'ARMÉE DES FONCTIONNAIRES

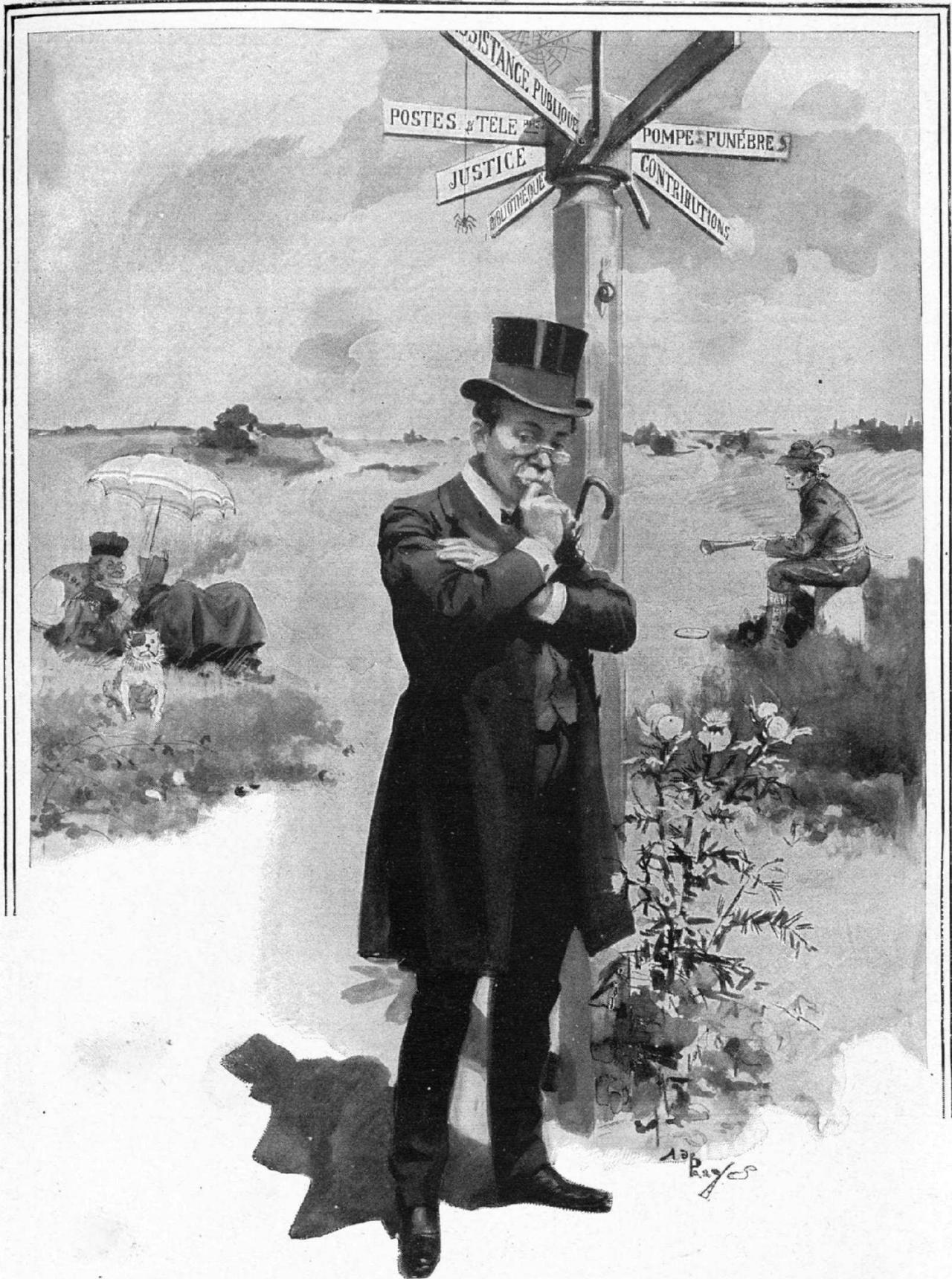
En 1846, l'armée des fonctionnaires comptait un effectif d'environ 262.000 hommes, comprenant tous les services de Paris et de la province, les fonctionnaires départementaux et communaux, mais non pas les fonctions gratuites remplies alors par 461.000 personnes.

En 1858, le premier chiffre s'était élevé à 340.000, le second à 489.000.

En 1873, les fonctions payées sont au nombre de 341.000, les gratuites sont retombées à 459.000. L'augmentation eût été plus sensible si nous n'eussions perdu l'Alsace-Lorraine.

En 1896, il y a 582.000 fonctionnaires rétribués et 462.500 sans traitement.

Enfin, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il est en France plus de 650.000 fonctionnaires payés. Le second chiffre est resté sensiblement le même qu'en 1896 ; les fonctions gratuites sont tout de même moins recherchées, n'est-ce pas ?



LE TERRIBLE CARREFOUR

Le citoyen français est comme au centre d'un carrefour dont chaque route aboutirait à quelque administration. De quelque côté qu'il se dirigera, il subira la loi du « rond de cuir ».



LA MARCHÉ A

Notre France nourrit une armée de plus de 650.000 fonctionnaires de tous ordres, depuis le concierge des monuments publics et le cantonnier, jusqu'au général de corps d'armée et au Gouverneur de l'Algérie. Chacun de ces soldats marche les yeux fixés sur cette étoile lointaine et bénie :

Ainsi, en cinquante ans, le nombre des fonctionnaires a presque triplé. On estime qu'il y a un fonctionnaire pour vingt-six contribuables.

Mais venons-en à la *douloureuse*, puisque

c'est l'énormité croissante de la carte à payer qui a fini par ouvrir les yeux aux moins clairvoyants : les 262.000 employés divers de 1846 nous coûtaient 340 millions ; nos 650.000 fonctionnaires nous revien-



LA RETRAITE

la retraite ! La retraite résout pour les intéressés la question sociale et leur rend léger le fardeau parfois pesant, quoi qu'on dise, de leur labeur quotidien. Il est d'ailleurs des retraites bien modestes, bien que leur total général soit formidable : plus de 200 millions !

ment à la somme coquette de 970 millions. Et il ne faut pas oublier que, lorsqu'ils n'auront plus la force de venir jusqu'à leurs bureaux, il nous faudra encore leur payer cette bienheureuse retraite, cause

première de leur entrée dans l'administration.

Pour se rendre compte de ce que cela représente et du train dont cela marche, il suffira de considérer qu'en 1896 ce qu'on ap-

pelle la dette viagère, dette composée de toutes les pensions servies par l'Etat, aussi bien celles qui regardent nos fonctionnaires que toutes les autres, s'élevait à 201 millions. En 1907, elle est de 282 millions : l'augmentation en douze ans est de plus de 40 0/0.

Et ce n'est pas toujours de leur retraite que se contentent les susdits invalides. Moi qui vous parle, j'ai connu un grand chef de service à la Préfecture de la Seine qu'une sorte de paralysie cloua au lit pendant les trois dernières années de sa vie. Et c'est de ce lit qu'il continua de diriger son service. Il écrivait, téléphonait, mandait ses employés à comparaître sur sa descente de lit pour recueillir ses instructions assez vaguement motivées, on le conçoit, et, chaque trente du mois, un garçon de bureau lui apportait ses appointements. Il appelait cela rester *en activité*.

Edifiés par cet exemple venu d'en haut, ses subordonnés en prenaient à leur aise. L'un d'eux, s'étant décidé à visiter son bureau le jour de la mi-carême, parce qu'il y avait là une fenêtre admirablement placée pour voir la cavalcade, trouva dans son propre fauteuil un garçon profondément endormi, que son arrivée réveilla en sursaut et dont le premier cri fut :

— Ah! c'est pas possible, M. X...! Quel miracle! Quel hasard nous vaut le plaisir? On a bien raison de dire que tout arrive.

— J'ai une excuse, Benjamin. Aujourd'hui c'est congé. Mais vous-même, que faites-vous là, si la cavalcade vous indiffère au point de sommeiller pendant qu'elle défile?

— Ah! que voulez-vous, M. X..., chez nous, les enfants font un tel tapage! tandis qu'ici, c'est bien tranquille. Personne ne vous dérange. *Il n'y a qu'ici que je me repose.*

PEU DE GROS TRAITEMENTS, BEAUCOUP DE SINÉCURES

Mais revenons aux choses sérieuses. Ce n'est pas en rognant sur les gros traitements assez peu nombreux, ce qui désorganiserait les services sans produire d'économie appréciable, qu'on remédierait au mal. Ce n'est pas non plus en s'attaquant aux petits, ce qui constituerait une formidable injustice. Il faudrait d'abord supprimer un certain nombre d'emplois inutiles. Cela permettrait à la fois de relever les traitements des services nécessaires et de grossir le personnel des services surchargés.

Les gros traitements sont réellement

l'exception. Le tiers des employés touchent des salaires inférieurs à 1.000 francs; la moitié, de 1.000 à 2.000. Tandis que le total des traitements augmentait de 200 0/0, le traitement moyen augmentait seulement de 15 0/0. Cependant, les salaires ouvriers doublaient avec la cherté de la vie. On s'accorde généralement en France à admirer l'administration des Anglais et leur politique financière. Eh bien! si nous comparons nos prétendus gros traitements aux leurs, voici ce que nous trouvons :

FRANCE

Président de la République	1.200.000
— du Sénat	100.000
— de la Chambre des Députés	100.000
Ministres	60.000
Sous-secrétaires d'Etat	25.000
Préfet de police	50.000
Ambassadeurs	40.000
(avec frais de représentation de 20.000 fr. à Berne jusqu'à 170.000 à Saint-Petersbourg).	
Ministre plénipotentiaire, 24.000 et (avec frais variables).	30.000
Premier président de la Cour de Cassation	30.000
Procureur à la Cour de Cassation	25.000
Conseiller à la Cour de Cassation	18.000
Premier président de Cour d'appel 12.000 à	18.000
Conseiller de Cour d'appel, 9.000 à	12.000
Conseillers d'ambassade et consuls généraux	18.000

ANGLETERRE

Roi	10.000.000
Président de la Chambre des Lords	250.000
— — des Communes	125.000
Ministres	125.000
Sous-secrétaires d'état	50.000
Commissaire de la police métropolitaine	55.000
Ambassadeurs (sans frais de représentation) de 36.250 à	225.000
Ministre plénipotentiaire, de 30.000 à	100.000
Lord chief-justice	200.000
Attorney général	175.000
Juge de la Chambre des Lords	150.000
Président de la Cour suprême	150.000
Juge de la City-Court, 50.000 à	100.000
Consuls généraux, 20.000 à	90.000

Nos gouverneurs de colonies touchent des traitements variant entre 60.000 francs (Indo-Chine) et 20.000 (Nouvelle-Calédonie), tandis qu'en Angleterre, les limites extrêmes sont 500.000 (vice-roi des Indes) et 175.000 (Nouvelle-Galles du Sud). Les différences sont considérables. Cependant,

la Dette britannique est, depuis de longues années, en constante décroissance, tandis que la nôtre augmente tous les ans.

Si nous ajoutons que les questeurs du Parlement ont 18.000 francs, les députés et sénateurs 15.000, les préfets 22.000 en moyenne, les directeurs 17.000, les trésoriers généraux 47.500, les recteurs de l'Université 16.000, le grand-chancelier de la Légion d'honneur 40.000, nous découvrirons qu'au total, il n'est pas 1.460 fonctionnaires touchant 15.000 francs ou plus.

Seulement, chez nous, on voit, de nos jours, au ministère du Commerce, des bureaux composés ainsi : un chef, un sous-chef, un rédacteur, un expéditionnaire, alors qu'à la Caisse d'Epargne un chef de bureau dirige à lui seul 126 employés. Dans l'ensemble des administrations centrales, la proportion est de 1 chef et 1 sous-chef pour 9 employés. Elle est certainement beaucoup trop forte. Au ministère de l'Intérieur, 64 employés supérieurs commandent à 228 subalternes. La proportion du nombre d'employés de nos ministères à celui du ministère anglais correspondant est généralement celle de 7 à 4. Et pourtant, cela marche tout de même en Angleterre !

Quantité de fonctionnaires coloniaux font toute leur carrière aux terrasses des cafés des boulevards. M. le Dr Julia rappelait l'autre jour que les îles Saint-Pierre et Miquelon ont dernièrement entretenu à la fois jusqu'à trois gouverneurs, dont les traitements additionnés absorbaient la moitié des ressources budgétaires. Certain administrateur des Colonies n'a jamais mis

le pied sur le territoire soumis à sa juridiction, lequel lui rapporte annuellement 7 à 8.000 francs.

C'est d'ailleurs aux bureaux du ministère des Colonies que revient l'honneur d'avoir innové les fameuses courses d'escargots, sport ravissant et d'un intérêt unique dont les émotions poignantes viennent apporter quelque tempérament aux sévères travaux administratifs. On ne peut pas non plus dormir tout le temps, cela deviendrait monotone à la longue.

Mais quelle folle imagination consentira

jamais à admettre ce qui va suivre et qui n'est pourtant, je le jure ! que l'expression de l'effarante vérité : presque tous les employés travaillant dans les bureaux du Conseil municipal de Paris sont chefs de bureau. Comme l'armée de cette république nègre, qui ne contient que des généraux, ce bataillon sacré ne comprend que des chefs sans employés. En remerciement des renseignements donnés, des travaux préparés, les conseillers municipaux s'emploient à faire avancer sur place ces auxiliaires obligeants. Chefs, ils continuent d'expédier la besogne modeste à laquelle ils s'appliquaient expé-



COMMENT S'INSTRUISENT LES MINISTRES

S'étant présenté à l'Office désert des Colonies, comme un commerçant en quête de renseignements, M. le Ministre des Colonies se heurta à un garçon de bureau, qui, dit-on, le reçut assez mal.

ditionnaires. Pour peu qu'on soit bien avec deux ou trois édiles, on y parcourt tous les degrés de la hiérarchie en trait spécial, à toute vapeur. Le plus infime gratte-papier devient chef en cinq ou six ans. Mais le phénomène de cette équipe bénie, c'est un heureux gaillard qui, il y a six ans, n'était que *garçon de bureau*.

Seulement, il avait une mémoire d'ange. Chargé d'aller chercher dans la bibliothèque les livres dont avaient besoin MM. les conseillers et de les leur remettre, il ne se trompait jamais et les servait avec une rapidité exemplaire. Aujourd'hui, il continue d'aller chercher des livres et de les rapporter, mais il porte une redingote de chef de bureau, au lieu d'une livrée de garçon, et ses émoluments ont augmenté en conséquence.

Les ministres, qui se succèdent trop rapidement à la tête de nos diverses grandes administrations, sont en grande partie responsables de cet incroyable envahissement du fonctionnarisme parasite.

On sait à quel assaut de sollicitations sont en butte les membres du Parlement. Mais, quand ils deviennent ministres, c'est à en perdre la tête et, pour avoir quelques instants de paix, ils créent des emplois où s'installent des gens venus on ne sait d'où, qui restent en place alors que le ministre protecteur est parti depuis longtemps — chaque nouveau ministre amenant les siens — et obstruent au mépris de toute justice l'avancement des fonctionnaires de carrière qui se plaignent avec raison.

Les *desiderata* généraux se résument donc en ceci : plus d'emplois nouveaux qui ne soient nécessaires, meilleur salaire et usage

plus judicieux de ceux qui existent actuellement. Ce programme réalisé, on ne verra plus sans doute des spectacles comme celui que je pus contempler dans telle administration que je ne veux pas nommer.

A la recherche d'un renseignement, j'avais ouvert toutes les portes d'un couloir sans trouver un seul employé dans son bureau, ni même un seul garçon derrière sa table. En désespoir de cause, j'ouvris une dernière petite porte et me trouvai au milieu du plus étrange meeting. Dans une sorte de cabinet de débarras, tout le monde était réuni. Ces messieurs avaient attaché une série de longs bouts de ficelle aux barreaux d'une échelle, puis, ayant *fait leurs jeux*, ils allumaient simultanément tous les bouts de ficelle, et celui qui avait parié sur le premier consumé de bout en bout râflait les enjeux avec une évidente satisfaction, au milieu des cris variés de ses camarades singulièrement excités. Ils appelaient cela *les petits chevaux*.

Mais sur ce chapitre-là il est, il faut le reconnaître, plus facile de dire des choses drôles que des choses justes, et on ne saurait conclure sérieusement cette petite étude sans assurer que, même dans les ministères, la presque totalité des travailleurs travaille.

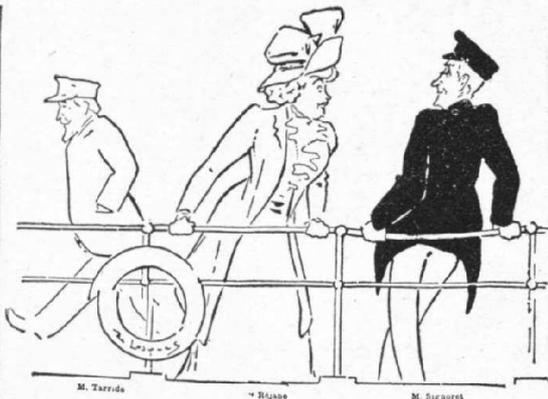


LE SPORT AU MINISTÈRE

D'après un humoriste, la course d'escargots serait l'occupation favorite des rédacteurs de tel ministère. C'est, dans son amusante invraisemblance, une critique de l'intermittence de travail à laquelle l'exagération de leur nombre condamne certains petits employés.



ANDRÉ DE LORDE, créateur d'un genre, le drame rapide et violent : *Au téléphone* (avec Foley), *le Système du Docteur Goudron*, *l'Obsession*, etc. (Cl. Je sais tout).



UNE SCÈNE DE LA « CLEF », comédie en 3 actes de M. Sacha Guitry, jouée au théâtre Réjane. Pièce osée. Presse assez sympathique. Très belle interprétation avec M^{me} Réjane, Signoret, Tarride.

(Dessin de De Losques du *Figaro*).

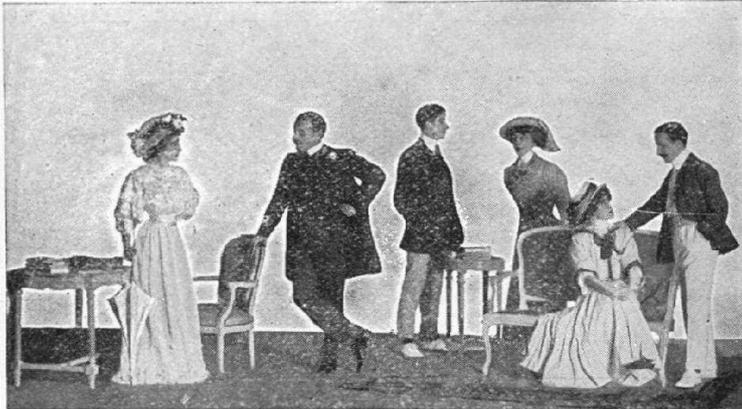


M^{lle} MARNAC, la toute charmante commère de *Marigny-Revue* avec laquelle le théâtre Marigny a ouvert ses portes d'été (10 mai).

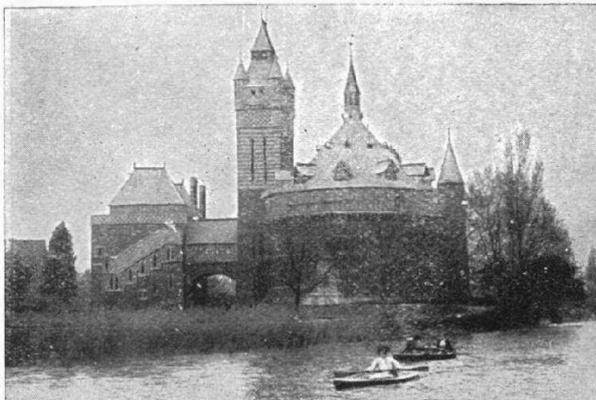
(Cl. H. Manuel)



LES HASARDS DU COIN DU FEU, de Crébillon fils, arrangés en 3 petits tableaux, par Fernand Nozière, et joués d'une façon tout à fait piquante par M^{me} Leconte et M. Capellani, que l'on voit ici, et par M^{lle} Burkell. (Théâtre *Femina*).

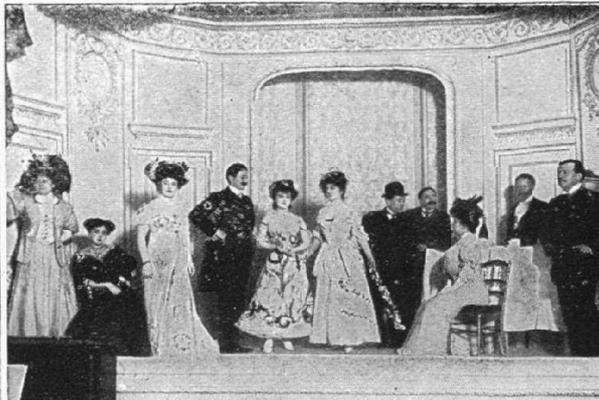


LE JOUET, pièce en 3 actes, de M. Jean-José Frappa et M^{me} R. Maquet, a été joué les 27 et 28 avril par les Escholiers sur la scène du théâtre *Femina*. Presse très sympathique pour cet intéressant début de notre collaborateur J.-J. Frappa. Interprètes : MM. Calmette, Damorès, P. Courteille, M^{lle} Gladys, Maxhence, très émouvante, Marguerite Ugalde, Dorzil, Macnyll.



LE THÉÂTRE SHAKESPEARE A STRATFORD où l'on a célébré l'anniversaire du grand poète à la fin d'avril; les plus fameuses troupes de Londres ont représenté les meilleures pièces de Shakespeare dans le théâtre élevé à sa mémoire par la municipalité de la petite ville.

MARION DELORME A LA COMÉDIE-FRANÇAISE (22 avril). — Tous les sociétaires étaient à leur poste pour cette reprise importante de *Marion Delorme*, Mounet-Sully et M^{me} Bartet en tête, M. Le Bargy, M. Albert Lambert fils.



TOUS LES PERSONNAGES DE LA « MAISON N'EST PAS AU COIN DU THÉ ». — L'amusante revue de Gabriel Timmory, qui fut donnée le 24 avril pour l'ouverture de la Comédie-Royale, avec la divette Arlette Dorgère, M^{me} Valentine Petit en commère, Galipaux, Tauffenberger.

L'OTAGE, AMES ENNEMIES. — *L'Otage*, de M. Gabriel Trarieux (Odéon, 13 mai), et *Ames ennemies*, de M. P.-H. Loyson (Th. Antoine, 14 mai), traitent le même sujet, la famille divisée par des croyances différentes. Toutes deux furent très discutées.



MME GABRIEL MOUREY, l'auteur de la très dramatique comédie les *Deux Madame Delauze*, jouée avec succès au théâtre Réjane, et que nous publions dans *Je sais tout*.
(Cl. H. Manuel.)



UNE SCÈNE des *Fresnay*, la piquante petite comédie de M. Fernand Vanderem, jouée avec succès à la Comédie-Française, par M^{lles} Muller et Géniat, et par MM. de Féraudy et Paul Numa. Le même soir (13 mai), reprise de *Monsieur Alphonse*, de Dumas fils, avec Duflos, Grand, P. Numa, M^{me} Kolb, Cécile Sorel, Berthe Bovy.
(Cl. Paul Berger.)



MME JEANNE MORTIER, virtuose-pianiste, a donné le 13 mai, salle Pleyel, un récital des plus remarquables où elle a interprété supérieurement Schumann, Liszt, de Bussy.
(Cl. H. Manuel.)



G. Montignac M^{lle} Duluc Jacques Monnier
LE CŒUR ET LE RESTE, une jolie et piquante comédie, de MM. Jacques Monnier et Georges Montignac, qui remporte un succès à l'Athénée, avec pour principaux interprètes: M^{lle} Duluc et M. Le Gallo.
(Cl. H. Manuel.)

M^{lle} BURKEL, du Vaudeville, buste en plâtre patiné par son camarade Paul Capellani, de l'Odéon, un des gracieux envois du Salon des Artistes Français.



M. FÉLIX FOURDRIN, auteur de la *Légende du Point d'Argentan*, livret de M. Henri Cain et Arthur Bernède. Cette œuvre en 1 acte (Opéra-Comique, le 8 mai) a été très bien jouée par M^{mes} Claire Friche et Vallandri.

M^{lle} GENEVIÈVE VIX, créatrice du rôle de *Circé*, opéra en 3 actes de M. Edmond Haraucourt, pour le poème, et de MM. Hillemacher. Cet opéra est également interprété par M^{lles} Maggie, Teyte et MM. Dufranne, Vieuille et Delvoey.

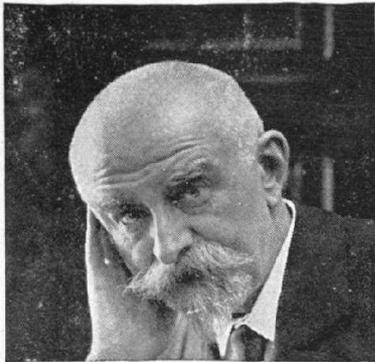
M^{me} GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK, interprète principale d'*Ariane et Barbe-Bleue*, conte de Maurice Maeterlinck, musique de Paul Dukas, une des œuvres les plus élevées et les plus considérables de la musique dramatique française.
(Cl. Eyméra.)

M. RICHARD STRAUSS, le musicien allemand auteur de *Salomé* dont les représentations ont eu lieu au Châtelet (6 mai) avec un éclat exceptionnel. Il dirigeait lui-même son œuvre, chantée par une troupe allemande.
(Cl. Elliott.)

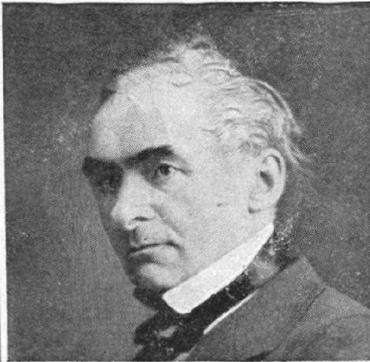
LA MARJOLAINE, (Porte-Saint-Martin, 18 avril), une jolie comédie de Jacques Richepin, avec pour interprète principale M^{me} Cora Laparcerie-Richepin.
LA FRANÇAISE, (Odéon, 17 avril), une belle pièce d'Eugène Brieux, très bien interprétée par M^{lles} Rolly et Lély et le même soir, *les Goujons*, un acte amusant de M. Benière.



ANDRÉ THEURIOT, poète et romancier, l'auteur de la *Maison des Deux Barbeaux* et du *Chemin des bois*, de l'Acad. française, né en 1833, mort à Loug-la-Reine.



JORIS KARL HUYSMANS, l'auteur de *A rebours*, de *Là-bas*, de *En route*, de *la Cathédrale*, de *Sainte-Lydwige de Schiedam* et des *Foules de Lourdes*, né à Paris en 1848, est mort à Paris le 12 mai. Sa conversion au catholicisme pratiquant a été célèbre. Il faisait partie de l'Académie Goncourt, dont il était président. (Cl. Taponier et Boissonnas.)



PROSPER MÉRIMÉE, le célèbre auteur de *Colomba*, de *Carmen*, de *la Vénus d'Ille*, de *la Chronique de Charles IX*, né en 1803, mort à Cannes en 1870. Le *Journal des Débats* a pris l'initiative de faire poser sur la maison où il est mort une plaque commémorative, le 14 avril. On a inauguré en même temps une réplique de son buste par Hiselin.



ALFRED DE MUSSET, dont l'œuvre tombe en mai dans le domaine public. Des éditions nouvelles paraissent, présentées par E. Faguet, par M^{me} de Noailles.



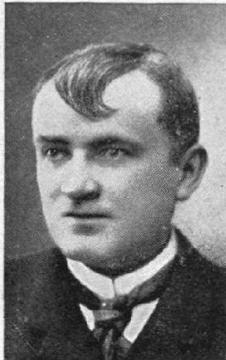
COLETTE YVER, l'auteur de *Cervelines*, donne *Princesses de science*, un sévère et émouvant roman sur les femmes savantes d'aujourd'hui.



GEORGES DOCQUOIS publie le *Plaisir des nuits et des jours*, où revit l'esprit hardi des conteurs du dix-huitième siècle.



COMTESSE M. DE NOAILLES, l'auteur des *Eblouissements*, le plus beau recueil de poèmes qui ait été publié depuis longtemps. C'est le chef-d'œuvre du poète. (Cl. Otto.)



RÉMY SAINT-MAURICE, l'auteur des *Derniers jours de St-Pierre*, fait paraître un grave et torturant roman, *Les Ressuscitées*



M^{me} JEAN BERTHÉROY, l'auteur de *Sybaris*, où triomphe la sagesse antique après des dramatiques péripéties. (Cl. H. Manuel.)



LÉON DAUDET, auteur de *la Lutte*, histoire d'une guérison. Puissant roman sur la tuberculose.



GUSTAVE GEFFROY avec *Hermine Gilquin* raconte la double et sombre vie d'une humble femme. (Cl. Je sais tout.)



HENRY ROUJON réunit dans *Parmi les hommes* ses meilleures études sur nos contemporains. (Cl. H. Manuel.)



PAUL REBOUX, dans le *Phare* donne le frisson par la succession des épisodes dramatiques. (Cl. Je sais tout.)



J.-J. RENAUD, auteur de *Le chercheur de merveilles*, roman fantastique moderne, à la façon de Poë.

RAYON DES POÈTES. — Le III^{me} tome de l'*Anthologie des poètes contemporains* (1866-1906) qui complète ce précieux recueil. *Pierre de lune*, par René Fraudet; *L'or des automnes*, par Raymond Christofleur; *les Lucioles*, par la duchesse de Rohan.

RAYON DES ROMANS. — *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*, par Maurice Leblanc (voir page 717); *Amour*, par Henry Roujon; l'auteur de *la Faute*, et deux jolis livres pour les filles: *Jumelles*, par Maryan; *Le joujou de la Sophie*, par A. Dourliac.



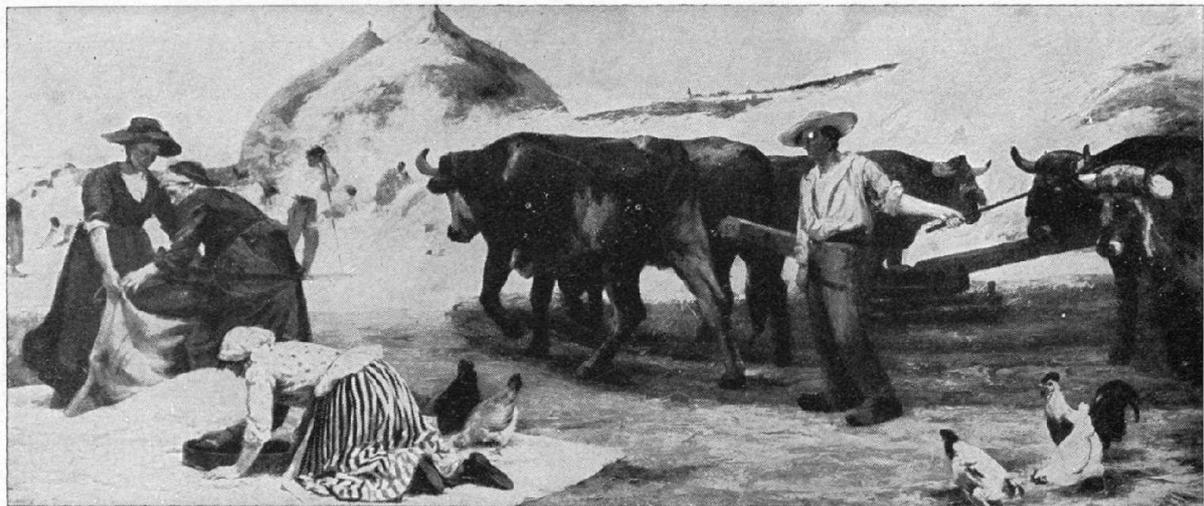
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS (Voir page 675).



LA FOIRE DE LA MADELEINE D'ARGENTON-SUR-CREUSE, par Fernand Maillaud qui, du 15 au 27 avril, fait, galerie Georges Petit, une importante exposition de vivantes et originales paysanneries.



L'HEURE TENDRE, par Albert Matignon qui aime les évocations des poétiques moments où le XVIII^e siècle se laissait bercer. L'an passé, A. Matignon donnait *Comme autrefois* dans le même esprit.



LE BLÉ, par Paul Dupuy, élève de Bonnat et Albert Maignan. — Grande toile chaude et vigoureuse.

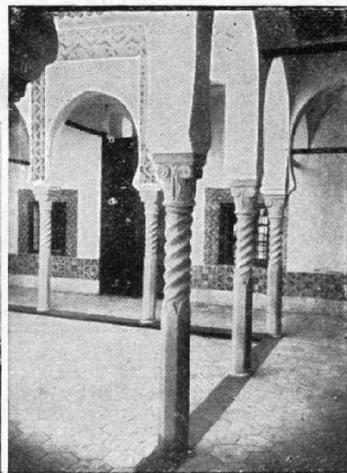
SCULPTURE. — Nous donnerons dans notre prochain volume quelques reproductions des œuvres exposées par les sculpteurs. On remarque particulièrement : le *Monument à Bossuet*, par Ernest Dubois; les *Fontaines*, de Vallgren, Gresland, Blondat; l'*Eve*, de Sicard; la *Fileuse*, de Nivet. Nous donnons, page 628, le joli buste de M^{lle} Burkel, par Capellani.



Le patio.



Ce qu'on voit des fenêtres de la villa.



La "villa Médicis" d'Alger.

UNE VILLA MÉDICIS A ALGER. — On inaugurera prochainement la "villa Médicis" que le gouverneur de l'Algérie et le Comité du vieil Alger viennent de faire édifier à Mustapha dans un site admirable, où les artistes pourront à loisir étudier l'art et la vie arabes et jouir de la lumière d'Afrique.

RECORD DES 85 DEPARTEMENTS

8.000 kilomètres environ

"JE SAIS TOUT" PAR-
LES GRANDES VILLES DE
UNE SÉRIE DE GRANDS
50.000 FRANCS

FACILE

L'AUTOMOBILE de *Je*
notre Hôtel, 90,
Elysées, le 25 mai.
brillante réunissait,
l'Hôtel des Publica-

une assistance considérable, composée des notabilités du monde de la presse, du sport et de la grande industrie, ainsi que des nombreux amis de *Je sais tout*, venus pour assister au départ d'essai de notre auto.

Le lendemain, le vrai départ s'est effectué à deux heures de l'après-midi. L'auto de *Je sais tout*, montée par notre collaborateur, M. Soulacroix, et par le vicomte de Chivray, administrateur de l'Auto-Tourisme, a démarré au signal du chronométreur officiel.

Massée aux abords de l'Hôtel des Publications Pierre Lafitte, dans le magnifique cadre des Champs-Élysées et le long de l'avenue, une foule sympathique a applaudi au départ de la voiture, qui, peinte au nom et aux « armes » de *Je sais tout*, excitait la curiosité bienveillante de tous.

Au moment où nous mettons sous presse, l'automobile de *Je sais tout* a déjà accompli une partie de l'itinéraire qu'elle s'était proposé, et, de toutes parts, les nouvelles les plus favorables nous parviennent du succès des manifestations organisées lors de son passage.

PREMIER
CONCOURS

**Quel itinéraire doit suivre l'auto de Je
sais tout ? (RÉSULTATS)**

De tous les points de la France, ainsi qu'il convenait pour un concours national, nous sont venues — en quelle quantité! — les réponses à notre première question.

Malgré la complexité du tracé, il s'est trouvé plusieurs lecteurs assez perspicaces pour dresser un parcours rigoureusement conforme au nôtre. Voici, dans l'ordre alphabétique, les noms de ces heureux lauréats, auxquels nous adressons nos félicitations :

M^{me} FONBANCK, 55, rue Lepic, Paris. — M. A. GUILLOIN, 17, rue Villot, à La Courneuve (Seine). — M. L. PASQUIER, 14, avenue Larroumès, à L'Hay (Seine). — M. A. PIEDFORT, 25, rue des Grandes-Carrières, Paris.

Ces envois étant d'égal mérite, leurs auteurs, pris en bloc, ont droit à l'ensemble des quatre premiers prix, à savoir un bijou de 500 francs et trois bijoux de 50 francs; au total, 650 francs de bijoux.

Nous avons proposé à ces quatre gagnants de choisir entre les deux façons suivantes, aussi équitables l'une que l'autre, de se répartir cette valeur, qu'ils possèdent jusqu'ici en commun :

Où chacun d'eux recevra un bijou représentant le quart de la somme en question ;

Où un nouveau concours les départagera et, dans ce cas, le bijou de 500 francs sera attribué au vainqueur, chacun des trois autres recevant pour sa part un bijou de 50 francs.

A l'heure où nous mettons sous presse, nous n'avions pas encore les réponses de ces quatre concurrents.



COURT EN AUTO TOUTES
FRANCE. IL A ORGANISÉ
CONCOURS DOTÉS DE
DE PRIX

INSTRUCTIF

sais tout est partie de
avenue des Champs-
La veille, une fête
dans les salons de
tions Pierre Lafitte,

Il nous restait, dans ces conditions, sept prix à attribuer aux auteurs des meilleures solutions approximatives. En tenant compte de tous les éléments de la question, nous avons établi la liste suivante :

M. P. CLÉRISSY, 9, rue Blacas, Nice. — M^{lle} DENISE DURAND, 51, rue Cornière, Agen. — M^{me} HERVÉ, 60, rue Saint-Georges, Paris. — M. JULES LEBLOND, à Brinay, par Châtillon (Nièvre). — M. GEORGES MENON, à Saint-Jean de Liversay (Charente-Inférieure). — M. LOUIS ROLLAND, Taverne alsacienne, Avignon. — M^{lle} JULIETTE DE SAINT-JEAN, 35, rue Tancrede, Coutances.

Nous tenons à la disposition de chacun de ces gagnants un bon pour un objet d'une valeur de 50 francs à prendre chez un grand bijoutier parisien.

Indépendamment des onze solutions primées, nous avons reçu un grand nombre d'envois assez satisfaisants; dans un prochain numéro, nous mentionnerons les noms de leurs auteurs.

Ajoutons que, conformément au règlement du concours, nous avons dû tenir pour nulles les réponses qui nous ont été envoyées après le 5 mai.

**DEUXIÈME
CONCOURS**

Quelle sera l'heure d'arrivée de l'automobile dans chaque chef-lieu ?

Des premiers départements traversés par l'auto de *Je sais tout* affluaient, au moment où nous écrivions ces lignes, les réponses à notre deuxième question. A de rares exceptions près, les concurrents se sont conformés aux conditions de date imposées dans le but d'assurer la sincérité du concours. Tous les envois ont été, à cet égard, l'objet du contrôle le plus minutieux.

Rappelons que, pour chaque département, le gagnant recevra, comme prix, un panier de Champagne de Lizeuil (Carte d'or).

CONCOURS D'HONNEUR

Quel jour, et à quelle heure exacte, heure, minute, seconde, cinquième de seconde, l'automobile de Je sais tout, qui est partie de notre Hôtel, 90, avenue des Champs-Élysées, le 25 mai à 2 heures, sera-t-elle de retour à son point de départ ?

Rappelons que les réponses au Concours d'Honneur, dont la clôture aura lieu le 20 juin (tout envoi qui nous arrivera passé minuit sera considéré comme nul), devront être accompagnées de deux bons : le bon qui se trouvait dans les feuilles de garde du numéro de mai, p. xxix, et celui qui figure dans le présent numéro, p. xxxix.

On sait que, d'après nos prévisions, l'auto de *Je sais tout* arrivera à notre hôtel le 22 juin, entre 4 et 8 heures du soir. Mais nous répétons que cette indication, donnée à titre purement approximatif, ne nous engage pas plus, d'ailleurs, que les concurrents, qui restent libres, en effet, de désigner, en dehors de ces limites, l'heure et le jour qui répondront le mieux à leur appréciation personnelle.

Nous sollicitons de nos amis de Paris, qui nous ont fait l'honneur d'assister, nombreux, au départ de notre voiture, une nouvelle marque de sympathie en les invitant à assister à l'arrivée victorieuse de l'auto de *Je sais tout*.

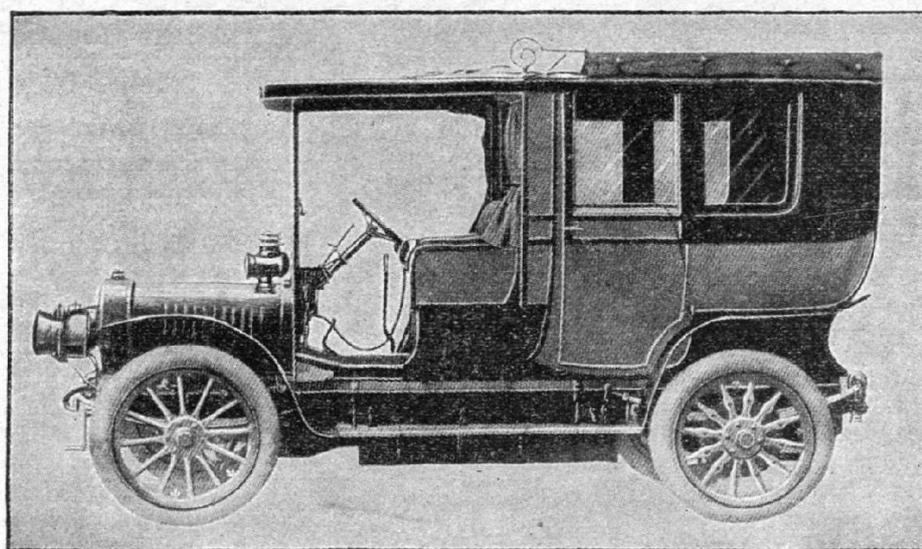
(LISTE COMPLÈTE DES 621 PRIX)

Premier prix : Une superbe automobile normale de grand tourisme, d'une valeur de **vingt-cinq mille francs**; châssis 24 HP de la Société des Automobiles Eugène Brillié (fournisseur des Autobus de la C^{ie} Générale des Omnibus), construit par MM. Schneider et C^{ie} (du Creusot) dans leurs ateliers du Havre; carrosserie limousine de luxe de la maison Belvalette; jantes amovibles et pneus Michelin.

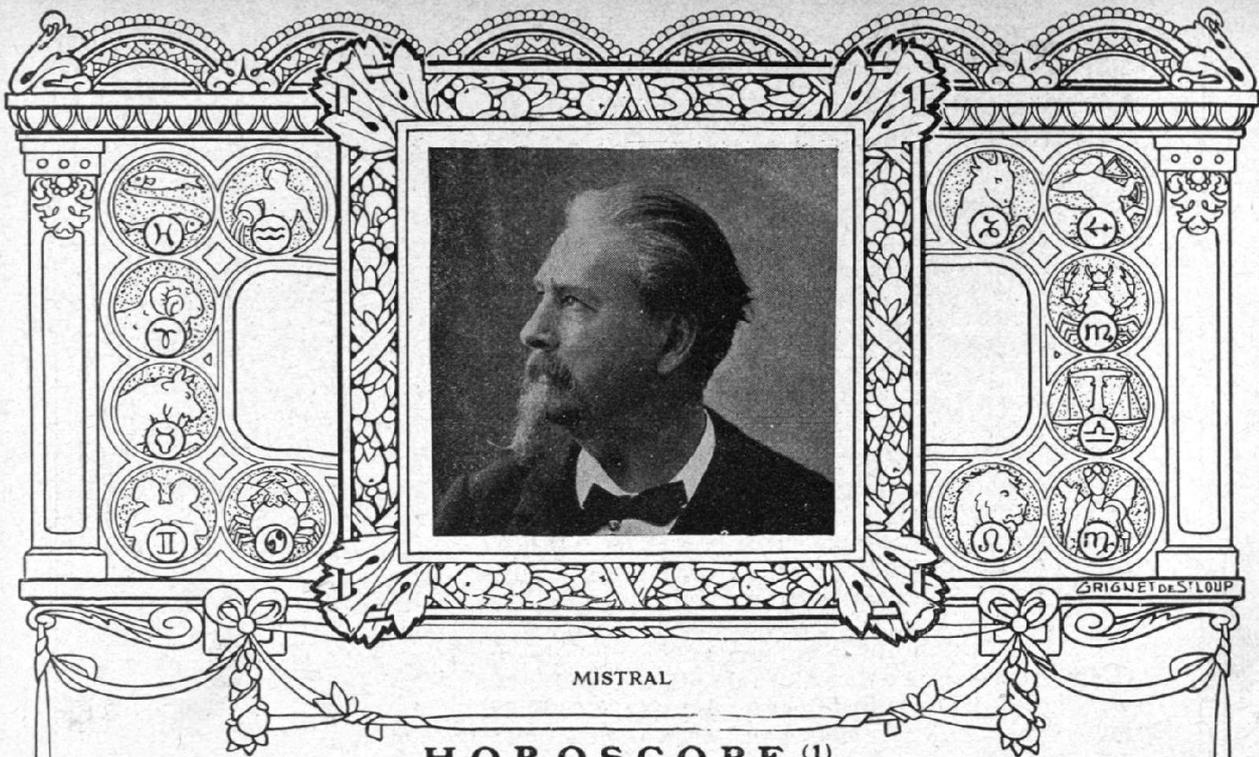
	Francs
2 ^e prix. — Un pianola de la maison The Æolian C ^{ie} Ltd, 32, avenue de l'Opéra, valeur.	1.780
3 ^e prix. — Un billardet de la maison Brunswick, 2, rue de Séze.	395
4 ^e prix. — Un miroir à 3 faces sur pieds, mobile, de la maison Postel et Ollivier, 151, faubourg Saint-Antoine.	300

5° et 6° prix. — Deux bureaux américains à rideau, de la Compagnie Cosmos, 3, rue de Grammont.	560
7° prix. — Un superbe chapeau de la maison Renée Vert, 56, faubourg Montmartre, d'une valeur de.	250
8° prix. — Un miroir à 3 faces Postel et Ollivier, pour être fixé au mur.	200
9°, 10°, 11° et 12° prix. — Quatre machines à écrire « La postale » de la maison Eam, 152, rue Montmartre, avec coffre chêne, à 190 francs l'une	760
13°, 14°, 15° et 16° prix. — Quatre billardets sans pieds de la maison Brunswick, à 160 francs l'un.	640
17°, 18° et 19° prix. — Trois appareils photographiques (chambres en acajou verni avec objectif rectiligne et pied) de la maison Jonte, 124, rue Lafayette, à 150 francs l'un.	450
20° au 27° prix. — Huit machines parlantes n° 1 du prix de 75 fr. l'une, avec 6 disques de 6 fr. l'un, de la maison Ossovetsky frères et C°, 32, rue de l'Echiquier, ci.	888
28° prix. — Un billardet Brunswick de 105 fr., ci.	105
29° au 34° prix. — Six chapeaux de la maison Renée Vert, à 100 fr. l'un, ci.	600
35° prix. — Une machine à calculer Omega, de la maison Eam, ci.	85
36° au 45° prix. — Dix voitures d'enfants pliantes à roues caoutchoutées du prix de 70 fr. l'une, de la The New American, 35, bd Bonne-Nouvelle, ci.	700
46° prix. — Un duplicateur automatique complet pour 25 épreuves, ci.	57
47° et 48° prix. — Deux douzaines de photographies Manuel, photographe de <i>Femina</i> , 90, avenue des Champs-Élysées, à 60 fr. l'une, ci.	120
49° au 51° prix. — Trois chapeaux Renée Vert, à 50 fr. l'un, ci.	150
52° au 101° prix. — Cinquante photographies Manuel, à 12 fr. l'une, ci.	600
102° au 211° prix. — Cent dix collections de <i>Je sais tout</i> , à 24 fr. l'une, ci.	2.640
212° au 321° prix. — Cent dix collections de la <i>Vie au Grand Air</i> , à 24 fr. l'une, ci.	2.640
322° au 421° prix. — Cent collections de <i>Femina</i> , à 12 fr. l'une, ci.	1.200
422° au 521° prix. — Cent collections de <i>Musica</i> , à 12 fr. l'une, ci.	1.200
522° au 571° prix. — Cinquante collections de <i>Jeunesse</i> , à 12 fr. l'une, ci.	600
572° au 621° prix. — Cinquante collections de la <i>Joie des Enfants</i> , à 12 fr. l'une, ci.	600
	42 520

Soit ensemble, avec les prix de nos autres concours et les attributions faites par nous aux organisations de fêtes locales, une somme de prix s'élevant à
50.000 francs.



*L'Automobile Eugène Brillé offerte par Je sais tout
 comme premier prix de son Concours d'Honneur (Valeur 25.000 francs)*



HOROSCOPE (1)

Ce que disent la main et les astres

Né le 8 septembre 1830, à 3 heures de l'après-midi, sous l'influence planétaire de Vénus, dans le mois de la Vierge. Celui-ci est marqué pour aimer dans la femme l'amour pur, l'innocence et la vérité du beau. Je trouve astrologiquement « une enceinte garnie de palissades ». Est-ce donc un misanthrope ? Non, et la main explique tout : l'orgueil a fait son œuvre. Celui-là est un timide, mais par fierté. C'est un artiste, et un habile, mais chez lui l'habileté et l'art sont en lutte constante. L'inspiration, l'imagination portent cette nature à des conceptions téméraires ; puis, le sens pratique, sa connaissance du cœur humain reprennent le dessus, et l'esprit s'efforce de tirer le meilleur parti possible de ses chimères. Il craint cependant l'effort matériel. Il y a, dans ce tempérament, une incroyable appréhension de la fatigue, du péril. Delà, une tendance au calme et à



l'isolement. Il s'enferme dans son rêve, puis reprend contact avec la vie et en tire le plus qu'il peut de bien et d'agrément. Cependant vertueux et même prédicant. Si ce n'était ce que me révèle la photographie de la main, j'aurais été tentée de dire : voici une main de prêtre ou plutôt de parleur ou de mage ; bref, un spiritualiste porté au mystère du sacerdoce et à l'apostolat.

A. DE THÈBES.



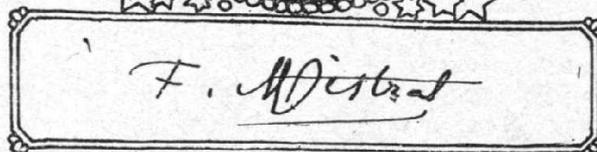
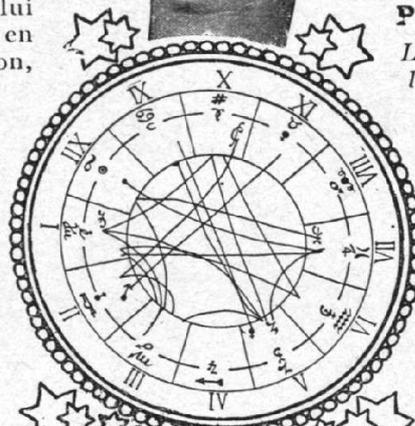
Portrait graphologique

L'immortel auteur de « Mireille » est bien caractérisé par son écriture gracieuse et menue, aux lettres arrondies et artistiques, qui dénotent une imagination portée vers les belles choses et une grande délicatesse de sentiments. L'M de Mistral est timide, craintive et personnelle.

Le paraphe angulaire et tenace souligne le nom et donne une certaine satisfaction de soi-même.

Ensemble supérieur, aussi délicat que profond

A. DE ROCHETAL.



(1) Voir N^{os} 22 à 24 et 27. LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE MISTRAL.



LA MAISON DÉSOLÉE.

Cette petite ville est sinistre et douce et, de toutes ses maisons, celle où je me suis installée n'est pas la moins désolée. (Page 635, col. 2.) (Composition de G. Rochegrosse).

FEU MOI-MÊME

Nouvelle inédite

par J U L E S P E R R I N

(Illustrations inédites de G. ROCHEGROSSE)

Voici une courte histoire impressionnante qui nous conduit pas à pas vers une tragique conclusion. L'auteur, M. Jules Perrin, débuta jadis par un roman de ce genre angoissant, *Le Besoin du Crime*. Ses derniers livres sont moins terribles, tels les *Bonshommes en papiers*, satire des plus amusantes : avec *Feu Moi-Même*, il revient, pour nous, à sa première manière *****

Maule, samedi 12 mars.



J'ai suis entré dans cette petite ville comme dans un tombeau. Quel hasard m'y a conduit, au cours de cette flânerie douloureuse où je marche depuis plus d'un mois, loin de Paris, dont le séjour m'est désormais impossible, pour des raisons qu'il est inutile de dire.

A quoi bon expliquer ces origines de ma souffrance? Ceux qui souffrent n'auront pas besoin d'explications pour me comprendre; ceux qui ne souffrent jamais n'en n'auront

jamais assez : la douleur se constate; elle ne se justifie pas plus qu'elle ne se console.

Aussi bien j'ai résolu d'hospitaliser la mienne. Cette petite ville est sinistre et douce et, de toutes ses maisons, celle où je me suis installé n'est pas la moins désolée.

D'ailleurs je n'y entrai point sans mal et lorsque la porte s'entr'ouvrit devant moi, le mouvement de recul, l'air de surprise et d'ennui de la gardienne de ce logis me prouvèrent à l'évidence que je dérangeais cette femme maigre dont les cheveux, d'un

noir affreusement lustré, nattés en une foule de petites tresses, remontaient derrière les oreilles en un chignon qui devait avoir la rigidité d'un talpack : le contraste d'une peau jaune et de deux yeux verts ajoutait encore à l'éclat de cette chevelure.

— Que voulez-vous? demanda sans bonne grâce cette dame coiffée à la mode du Haut-Oubanghi.

Sur ma réponse, elle recula de trois pas, l'air sincèrement épouvanté.

— Visiter... louer... Monsieur n'y pense pas!

Sans répondre, je lui montrai du doigt l'écriteau pendu à la grille et dont l'inscription à demi effacée certifiait que la maison était à louer toute meublée. Je passai devant elle, j'entrai, je fis le tour d'un jardin disposé en demi-lune au milieu duquel une fontaine de pierre achevait de s'effriter sous les morsures envahissantes des mousses et des herbes. Je fis ouvrir une porte-fenêtre pour pénétrer dans un vaste salon d'une disposition décorative contemporaine de la Charte et de la Pairie.

I L Y A EU UN DRAME DANS CETTE MAISON

Guidé par la dame aux cheveux tressés, je parcourus toutes les pièces meublées dans les styles qui ont tordu des cols de cygne et perforé des ogives trilobées dans l'acajou des fauteuils et des chaises. Les vieilles demeures où souffrirent nos devanciers, on y respire une odeur de moisissure et de tristesse qui rassure presque et console notre égoïste préoccupation d'être seuls à endurer nos tourments : celle-ci me plut et j'en donnai l'assurance à la singulière créature qui me servait de guide.

Nous étions revenus dans le salon du rez-de-chaussée et je m'étais appuyé distraitemment contre un piano vénérable, en palissandre rosé, que j'ouvris pour contempler les touches jaunes creusées par des doigts d'ancêtres; ainsi, je ne vis point la mimique d'hésitation et d'inquiétude qui dut agiter pendant quelques instants le visage barbare de celle qui m'accompagnait. J'entendis brusquement le son de sa voix aigre et décidée.

— Il y a eu un drame dans cette maison, dit-elle, et jusqu'à présent personne n'a voulu la louer. Si Monsieur était du pays...

Il fallut subir ses explications et je la laissai dire. J'appris ainsi l'histoire de ceux qui m'ont précédé ici, un jeune couple un peu mystérieux, réfugié dans la solitude d'un amour heureux et partagé jusqu'au jour où

on avait trouvé les jeunes gens asphyxiés dans une chambre du premier étage. La femme, paraît-il, avait survécu, n'échappant à la mort que pour tomber dans la folie et sa famille l'avait fait enfermer.

Je réfléchissais, saisi maintenant de tendresse à la pensée de ceux que l'amour avait tués dans cette mélancolique demeure. Loin de m'en détourner, l'aventure m'attachait à ce cadre de tristesse; dans ces réflexions, je vins à poser le doigt sur une des touches du piano contre lequel j'étais appuyé : nul son ne sortit de la note et, seul, résonna sourdement le bruit du marteau dans ce cadavre de bois. Je baissai le couvercle respectueusement comme j'eusse refermé une tombe.

— Veuillez me faire savoir avec qui je dois m'entendre pour la location, dis-je en sortant rapidement du salon. Je vais faire apporter ici quelques bagages et vous m'obligerez, madame, en me procurant une domestique pour me servir.

La surprise sans doute stupéfia cette créature qui me donna passivement les renseignements demandés; puis, avec des saluts, elle me reconduisit jusqu'à la grille.

Dès le soir, je m'installai dans le salon du rez-de-chaussée après mon dîner. Bien que le premier abord m'en eût déplu, la femme aux cheveux trop noirs m'a décidé à la conserver pour mon service; j'ai appris ainsi qu'elle se nomme M^{me} Lemeilleur.

8 avril

Hier soir, au moment où je venais de passer dans la salle à manger pour dîner, la cloche de la grille sonna. Tout bruit d'appel est odieux de par son caractère irrémédiable : celui-ci, impérieux, affirmait la certitude d'une entrée de maître et il m'exaspéra; une violente colère me poussa vers la porte du vestibule d'où je vis M^{me} Lemeilleur se hâter vers la grille et l'ouvrir. Une forme rapide l'écarta vivement, passa devant elle et vint se dresser en face de moi au moment où je m'avançais dans le corridor d'entrée.

Svelte et vive, c'était une femme, charmante, semblait-il, sous sa voilette : ses vêtements noirs fleuraient cette odeur que les étoffes accrochent dans l'atmosphère fraîche des rues et qui parfume l'air alourdi des appartements. Elle se jeta sur une chaise et se mit à déboutonner ses gants en levant vers moi deux yeux qui souriaient avec une expression de bonheur et de malice.

— Vous m'avez attendue? demanda-t-elle. J'ai eu du mal à me débarrasser d'eux.

Elle me parlait, mais sans me regarder, sans me voir, eût-on pu croire à l'expression

lointaine de ces grands yeux noirs incessamment tournés vers tous les coins de la pièce; ses gants ôtés, elle prit du bout des doigts sa voilette en tulle qu'elle releva autour de son chapeau, vint à moi qui la contemplais sans rien dire et, toujours sans me regarder, présenta son front à mes lèvres, en murmurant d'une voix caressante :

— Au moins, dites-moi bonjour, ou bien je croirai que vous êtes fâché.

Je sentis sur ma bouche le contact de cette peau délicate; aussitôt, se tournant vers la porte où M^{me} Lemeilleur se tenait depuis un instant, me faisant des signes, se frappant la tête et levant vers le ciel des yeux de compassion, la nouvelle venue lui dit d'un ton de commandement :

— Dépêchez-vous de servir.

L'INCONNUE SE RÉVÈLE.

En même temps, elle s'assit en face de l'unique couvert. Cette femme (est-il besoin de le dire?) je ne la connaissais point, mais j'avais deviné sa personnalité douloureuse, si profondément attendrissante; et j'aurais peut-être tergiversé sur la manière de conduire une aventure toute d'imprévu si l'attitude de ma domestique n'avait à l'instant même provoqué ma décision dans un sens tout différent de celui qu'elle tentait de me suggérer.

— Monsieur, semblait me dire par sa mimique cette âme sans complication, cette dame est folle; c'est celle qui s'est asphyxiée, il y a quatre ans, avec le jeune homme dans la chambre du premier...

Si hideuse me parut cette sauvagesse ancillaire avec ses airs d'interroger : « Faut-il aller chercher le médecin... le commissaire de police...? » que ma compassion s'en exagéra. Abaisant mes regards vers la pauvre créature assise à ma place, mes yeux rencontrèrent les siens qui sourirent et se détournèrent aussitôt pour reprendre leur incessante et machinale errance; mais elle semblait si calme, si heureuse de se retrouver en des lieux jadis témoins de son bonheur!... Tous les bourreaux qu'elle avait fuis étaient représentés en ce moment en la personne vigilante de M^{me} Lemeilleur, dressée au seuil de la porte, avec ses yeux féroces et sa chevelure de nécromancienne; car elle avait dû s'enfuir, marcher, courir longtemps, la malheureuse, on le devinait à la poussière qui souillait ses vêtements, à de petites déchirures dans le bas de la jupe, à des taches persistantes de plâtre aux coudes de sa jaquette... Je ne vis que cela, cela et l'attitude de calme satisfaction qui,

chez cette infortunée succédait pour l'instant à toute une suite supposable de gestes en désordre et de courses incohérentes; mon parti fut pris : avant tout, la pitié l'emporta sur toute autre considération.

Je regardai fixement M^{me} Lemeilleur et, d'un ton qui découragea toute velléité de résistance, je lui commandai de compléter le couvert et d'obéir à l'ordre qu'elle venait de recevoir.

Le dîner se poursuivit au milieu de la plus grande tranquillité, une tranquillité familière que vint accentuer le geste de ma compagne se levant enfin et venant prendre mon bras pour passer dans le salon où, sur mes ordres, les lampes avaient été allumées par M^{me} Lemeilleur.

Lorsque la servante eut, par contenance, jeté du bois dans la cheminée, celle qui commandait avec tant d'autorité lui dit sans la regarder :

— Vous apporterez la bouilloire et le thé, je vous prie.

Alors, sur un coup d'œil de moi :

— Bien, Madame, répliqua la femme de charge. Et elle sortit.

Je m'étais adossé à la cheminée, n'osant point parler, craignant de brusquer par la sonorité trop déconcertante d'une voix inconnue le rêve qui se poursuivait ici. J'entendis qu'on ouvrait la table de piano, je vis s'allumer les bougies et, sous des doigts agiles et tendrement légers, pendant qu'un murmure de voix s'enlaçait à la mélodie, s'épanouit la petite pièce à laquelle Schumann n'a point donné d'autre titre que trois étoiles. D'autres motifs succédèrent, incomplets, vite interrompus, quelquefois avec la répétition affaiblie de quelques notes, comme en un brusque changement de pensée; il arriva que le doigt de la musicienne vint à s'appuyer sur la touche dont la corde était brisée; il y eut alors un silence assez prolongé dont je ne manquais point de souffrir quelque peu, lorsque M^{me} Lemeilleur entra, portant tous les accessoires du thé.

L'étrangère (dois-je ainsi la nommer, celle qui, plus justement, eût pu se plaindre de mon intrusion dans ce milieu cher à ses souvenirs?) celle enfin que je ne connaissais point quitta le piano, éteignit les bougies et se mit à préparer une tasse de thé qu'elle m'apporta, souriante toujours et fidèle à son extase. Puis, elle me tendit son front sur lequel, pour la seconde fois, se posèrent mes lèvres émues, et elle sortit d'une démarche balancée d'impératrice en me jetant, de la porte :

— A tout à l'heure... Ne lisez point trop tard, n'est-ce pas?

Quelques instants après, la servante vint

avec stupeur m'annoncer que cette dame était montée au premier étage et que, là, elle s'était installée chez moi. Ce me fut ici l'occasion d'exprimer, une fois pour toutes, mes intentions à M^{me} Lemeilleur qui reçut l'ordre de se conformer aux volontés d'une personne qui, désormais, commanderait dans cette maison; j'ajoutai que je m'installerais dans une chambre un peu isolée.

A l'air résigné dont elle accueillit ces instructions, je pense que cette femme ne doit point connaître une personnalité qu'elle n'avait fait que soupçonner: mon extrême tranquillité déroutera sans doute sa suspicion.

9 avril.

Ce matin, je me promenais dans le jardin par les allées un peu humides sous les arbres encore sans feuilles lorsque je la vis venir au-devant de moi, souriante toujours, fraîche et reposée. Toujours ce même mouvement tendre de son front qui se place à la hauteur de mes lèvres, puis elle me prit le bras, se mit à marcher à mon côté sans rien dire. Je la regardais en continuant ma promenade.

Jolie? Mon Dieu, peut-être que non, mais d'une telle douceur, un front si pur entre les bandeaux ondes de sa coiffure de mode un peu ancienne; même dans ses cheveux quelques précoces fils d'argent et de petites rides au coin des yeux noirs si caressants témoignent de ses souffrances, comme la sveltesse de son corps un peu amaigri.

15 avril.

Visiblement, elle se calme et se rassure.

Ses yeux, si distraits, si mobiles et brillants de quelque fièvre d'abord, s'apaisent, se fixent comme pour mieux voir et plus clairement autour d'elle. A présent elle me regarde par moments avec insistance, semble réfléchir et me regarde encore, jusqu'à me faire craindre pour elle la fin brusque de l'illusion qui endort ses souffrances; je m'imagine alors qu'elle va me repousser tout à coup, s'écrier: « Qui êtes-vous? Pourquoi essayez-vous de me tromper? »

Alors il faudrait bien en finir avec cette épreuve de pitié, rendre l'infortunée à ceux qui la cherchent sans doute, qui finiront peut-être par la trouver et l'arracher à cette paix où je m'efforce de bercer ses illusions.

20 avril.

D'abord il m'a semblé que je jouais avec un enfant, que je me prêtais à ces substitutions où se plaît l'ingénuité si fertilement ingénieuse du premier âge, avide de reproduire dans ses jeux des images tirées sans ordre de ses rêves ou de son expérience restreinte.

Combien de fois, petit enfant, tapi sous une table en compagnie du chat, d'une vieille théière et d'un livre de messe, n'ai-je point ainsi pensé donner l'illusion d'être Robinson Crusoe en train de méditer sur sa bible au fond de sa caverne de rochers?

Puisqu'il s'agit de complaire à cette pauvre âme égarée, je dois m'efforcer d'accueillir sans maladresse les témoignages de sa tendresse réobjectivée et il faut bien que je consente à user entièrement la notion de ma propre personnalité pour entrer sans restriction dans la peau de l'être chimérique dont je souhaite jouer le personnage.

Bizarre sensation! Abdiquer son identité! J'ai dû, aujourd'hui même, rencontrer dans les phrases prudentes que j'adresse à ma compagne l'intonation exacte de la voix de l'autre, car elle a levé vers moi des yeux que je ne lui connaissais pas, des yeux joyeux et d'une expression présente. En même temps, d'un mouvement tout spontané, elle a jeté ses deux bras autour de mon cou et, la tête appuyée sur ma poitrine, a murmuré d'une voix heureuse, qui n'était qu'un souffle, mais de bonheur infini:

-- Comme je t'aime! Comme je t'aime!

Celui qui s'apercevrait tout à coup dans une glace sous une forme différente de son image habituelle ne s'affecterait point d'un trouble égal au mien lorsque je dus accueillir ces déclarations passionnées qui s'adressaient en moi-même à un être disparu. Puisque j'ai pris la résolution pitoyable de ne point contrarier les chimériques apparences où elle se complait et se console, je me dois à présent de prolonger ma complaisance jusqu'à l'extrême limite de l'illusion: je ferai donc ce qu'elle veut.

J E RENONCE A MOI-MÊME.

J'ai persévéré courageusement dans cette transposition de tout mon être apparent: mes mains, passées en caresse douce, paternelle, sur les cheveux de ma compagne, ma façon de lui offrir le bras dans nos promenades éternellement semblables, par le jardin, les serremments de doigts et les baisers reconnaissants déposés sur ses poignets lorsqu'elle vaquait à quelque besogne domestique un peu délicate, comme d'offrir du thé ou de me tendre le plateau de laque où s'amoncelaient des cigarettes, tout dans ces derniers jours a été, de ma part, modifié progressivement, avec des souplesses reptiliennes jusqu'au point précis où la parfaite tranquillité de l'accueil fait à mes gestes m'avertissait que c'était bien, que cette manière était bonne, définitive.



LE RÊVE DANS LE JARDIN

... Elle me prit le bras, se mit à marcher à mon côté, sans rien dire. Je la regardais en continuant ma promenade.

(Page 638, col. 1.)

(Composition de G. Rohegrosse)

... tout
... à mon être physique, mon individualité se modifie, mon activité passée, lentement, se déplace, s'oblitére dans ma mémoire et, dernière épreuve, suprême spoliation d'une personnalité chancelante, j'ai dû acquérir des souvenirs étrangers.

LE RÉEL DANS LE RÊVE ET AU-DELA.

A chaque minute, dans cette maison où les souvenirs du passé se lèvent à chacun de ses

cile : l'afraï
elles
à peu pres
phrases, les
incidents identiq
de ressusciter mes
donner à cette créature
bonheur véritable et prés
Seulement à mêler ainsi
souvenirs, il me semble que j'en



LA PEUR

... M^{me} Lemeilleur vient de s'enfuir en courant. Elle a jeté son tablier sur une chaise...

(Page 642, col. 2.)

(Composition de G. Rochegrosse.)

pas, celle qui me conquiert à son aberration, sollicite quelqu'une de ces réminiscences dont se nourrissent les tendresses; et, comme je me suis aventuré à son oreille par des sons progressivement étudiés et des mots choisis, je m'approche insensiblement de son âme avec une ingénuité caressante et des gestes spirituels pleins de souplesse. Hélas! (faut-il l'avouer?) la tâche ne m'a point été si diffi-

plus distinguer ce qui m'appartient dans le mélange de ces douloureux passés.

Mai

Dans quel abîme de passion reposante et franche je me sens glisser! Les témoignages de cette naïve tendresse auront-ils raison de ce qui me reste de résistance et de volonté?

La substitution que j'ai consentie, peu à

peu, se fait si complète qu'il y a des minutes où je suis tenté d'accepter sans arrière-pensée l'hommage d'un amour qui s'illusionne.

Hélas! En somme, qui est trompé ici et qu'aimons-nous jamais en dehors des apparences? Je regarde cette forme gracieuse aller et venir dans le jardin et c'est à peine si je peux retrouver dans cette femme rajeunie et embellie l'être de fatigue et d'inquiétude qui est venu, comme un oiseau d'orage, s'abattre ici, le mois dernier.

Magie du bonheur! Pour que cette transformation devint possible, il a suffi d'un peu de complaisante pitié, simplement de ne point dire: non, à ce rêve qui s'obstine.

Au regard qui se fixa sur elle, ses yeux répondirent avec une expression d'adoration si attentive que j'arrêtai la promenade pour lui prendre les mains. J'osai poser à cette âme distraite une question d'où je fis dépendre, superstitieusement, l'avenir de ma vie.

— Qu'aimez-vous donc en moi? demandai-je en la fixant énergiquement.

Elle se troubla, voulut se dégager de mon étreinte. J'eus peur qu'elle ne réponde point, s'évadât en quelque réflexion d'apparence incohérente; mais elle finit par dire, d'une voix calme et en reprenant la promenade interrompue :

— Par-dessus tout, votre bonté qui est plus forte encore que votre amour.

Juin

Eh bien, oui! je l'aime et je succombe à cet étrange amour où l'illusion, après tout, ne fait que conserver la puissance dont elle domine tous nos sentiments.

Avoir hasardé sa vie au courant des événements et de quelques passions réputées violentes, avoir profondément souffert des mille blessures que font au cœur humain les chocs réitérés des jalousies et des regrets, et constater que le seul amour sincère auquel on se sera laissé prendre est une manière de passion réverbérée, goûtée à la faveur d'un rêve, mais avec la joie emportée d'un être qui comprend s'être trompé et se sait désormais incapable de saisir une autre tendresse!

Apprivoiser les chimères d'autrui, est-ce cela tout le secret du bonheur? Telle semble, en tout cas, la formule du mien.

Juin

Engourdis dans la paix de cet avatar exceptionnel, nous sortons rarement de notre retraite; et pourtant, certains soirs spécialement beaux nous suggèrent le désir d'un

horizon plus vaste et la curiosité d'un coup d'œil sur la vie qui s'agite autour de nous.

Alors, bien que la nuit fût close, bien qu'une voile épais couvrit le visage de celle qui s'appuyait à mon bras, la malignité publique s'est exercée à pénétrer le mystère de notre existence. Des bruits à coup sûr malveillants se sont répandus dans les cercles réunis sous les lampes devant les jeux de cartes et les dominos des salons de la ville, et cela m'a valu la visite de mon propriétaire un peu inquiet pour la respectabilité de sa maison.

Il est venu cet après-midi vers quatre heures. C'est un homme d'une trentaine d'années, blond, hilare, barbu, chauve, qui garde de ses pratiques de notaire dans une petite ville, une certaine familiarité dans la poignée de main avec de l'ardeur dans la parole et dans le teint.

— Monsieur, a-t-il protesté dès l'abord, je serais désolé de vous déranger...

Et en même temps il entra; son regard émerillonné faisait le tour du jardin, du salon où je l'introduisis, comme s'il avait cherché quelqu'un. Mais dès l'arrivée de ce visiteur, la pauvre femme qui, assise au piano, laissait errer ses doigts sur les touches en musiques légères et sans suite, avait disparu, courant se terrer dans quelque coin que j'ignorais et cela n'était pas sans me préoccuper.

Mon accueil s'en ressentit et le notaire s'est retiré au bout de cinq minutes, un peu penaud et balbutiant, en présence de mon silence distrait. Qu'était-il venu faire? Soupçonnait-il la vérité? M^{me} Lemeilleur n'avait-elle pu résister à la tentation de faire partager ses premières suppositions à quelque voisine expansive?

Interrogée en hâte, elle fondit en larmes en m'assurant de sa discrétion et en protestant de son horreur de toute conversation.

Cependant je parcourais le jardin, la maison du haut en bas; à l'idée que peut-être elle s'était enfuie, mon cœur se serra d'une tristesse infinie et, lorsque je la découvris enfin, je sentis bien au mouvement d'adoration qui ferma mes bras autour d'elle que la possession de ce rêve bornerait à tout jamais mon activité et que je mourrais de sa perte.

— *Ils* sont là, murmurait-elle; *ils* me cherchent... *ils* veulent nous séparer.

En vain, je parlais, je la rassurais, jurant que personne ne reviendrait: et puis j'affirmais que je ne la quitterais pas et que plutôt je mourrais en la protégeant...

A ce mot :

— Mourir, dit-elle...

Sa voix, soudain calmée, résonna dans la

vaste pièce avec un bruit de cristal : en même temps ses yeux, auparavant noirs et troublés, s'alanguirent délicieusement, ses lèvres crispées et frémissantes se détendirent.

Elle est demeurée ainsi toute la soirée, perdue en des songes et silencieuse.

Juin

La scène d'hier peut se renouveler : il ne dépend pas de moi d'empêcher les racontars ni les soupçons. Et si, par un miracle inexplicable, ceux dont *elle* a trompé la surveillance n'ont point encore réussi à découvrir l'endroit où elle se cache, n'est-il pas vraisemblable qu'ils finiront par y parvenir ? Et alors...

Alors, il faudra donc la laisser partir, la rendre au martyr inconsolé dont j'ai réussi à lui faire perdre en partie le souvenir.

Ces pensées me préoccupent et la tourmentent aussi, je le comprends à son air absorbé, au pli de souffrance qui creuse le coin de sa bouche ; depuis deux jours elle parle moins : elle rêve. A quoi ?

Juin

J'ai le secret de son silence et de ces rêves où elle s'absorbe depuis plusieurs jours.

Quand elle s'est confiée à moi, j'ai eu d'abord la tentation de fuir devant le dernier vertige où elle m'attire ; puis, j'ai réfléchi : puisque, une fois, j'ai consenti, à quoi bon résister à présent ! Ne faut-il pas que ce cycle entier soit parcouru, que s'accomplisse intégralement la destinée qui n'était point la mienne et qui pourtant l'est devenue ?

Mourir... Continuer l'Amour par la Mort, et cet isolement dans l'humanité par cette solitude double dans un pays que, seul, peut animer le troupeau muet des souvenirs.

Qui parle ainsi ? Elle-même et, tout au fond de moi, une voix inconnue, la voix d'un autre qui parle dans le passé d'un autre, ce passé que j'ai fini par m'assimiler par charité d'abord, avec joie ensuite. Quelle tentation ! Elle sonne à mes oreilles comme une musique connue et dont on dit : « où donc ai-je entendu ces airs-là ? » C'est ainsi qu'a dû être consenti le suicide libérateur d'où cette pauvre âme troublée s'est évadée dans le rêve ; est-ce donc ainsi que je serai conduit (charité de mon âme, dernier sacrifice de ma personne et de ma volonté) vers le port définitif de MA MORT ?

Juin

Elle y songe toujours, elle en parle toujours de la même voix ardente, basse et monotone, ses deux bras jetés autour de mon cou pour me supplier et m'attirer. Je passe de longues heures à l'écouter et je dois avoir dans les yeux une expression de folie qui inquiète car M^{me} Lemeilleur ne m'adresse plus la parole que dans une attitude pleine d'épouvante : un de ces jours elle s'enfuira, n'osera plus revenir ou reviendra avec des gendarmes, un commissaire de police.

Il faut pourtant en finir, prendre une décision : l'incertitude devient impossible.

Jeu

Ce soir elle m'a demandé d'une voix attristée :

— S'ils venaient me reprendre, tu pourrais donc consentir à vivre encore, toi ?

Ses yeux étaient brillants de larmes. Je l'ai prise contre moi d'un geste si emporté, sans rien dire, qu'elle m'a compris. Non, oh ! non, je ne la laisserai pas partir après l'avoir consolée, cette pauvre Ophélie qui n'avait point pu mourir parmi les fleurs et l'eau.

Au mouvement passionné qui la serre contre ma poitrine, elle se calme et me remercie d'un regard ; tout bas, elle reprend, logique :

— Alors ?...

Vendredi

Je ne sais quelle réponse incohérente j'ai pu lui faire ; mais M^m Lemeilleur vient de s'enfuir en courant. Elle a jeté son tablier sur une chaise du vestibule et couru vers la grille qu'elle a refermée derrière elle avec violence. A-t-elle lu dans mes yeux la préoccupation qui me dévore ? Sûrement, elle va se répandre en ville, semant l'alarme, attirant ici toute la curiosité des voisins, de ce notaire, des environs. Qu'en arrivera-t-il ?

Vendredi soir, 8 heures.

J'ai consenti.

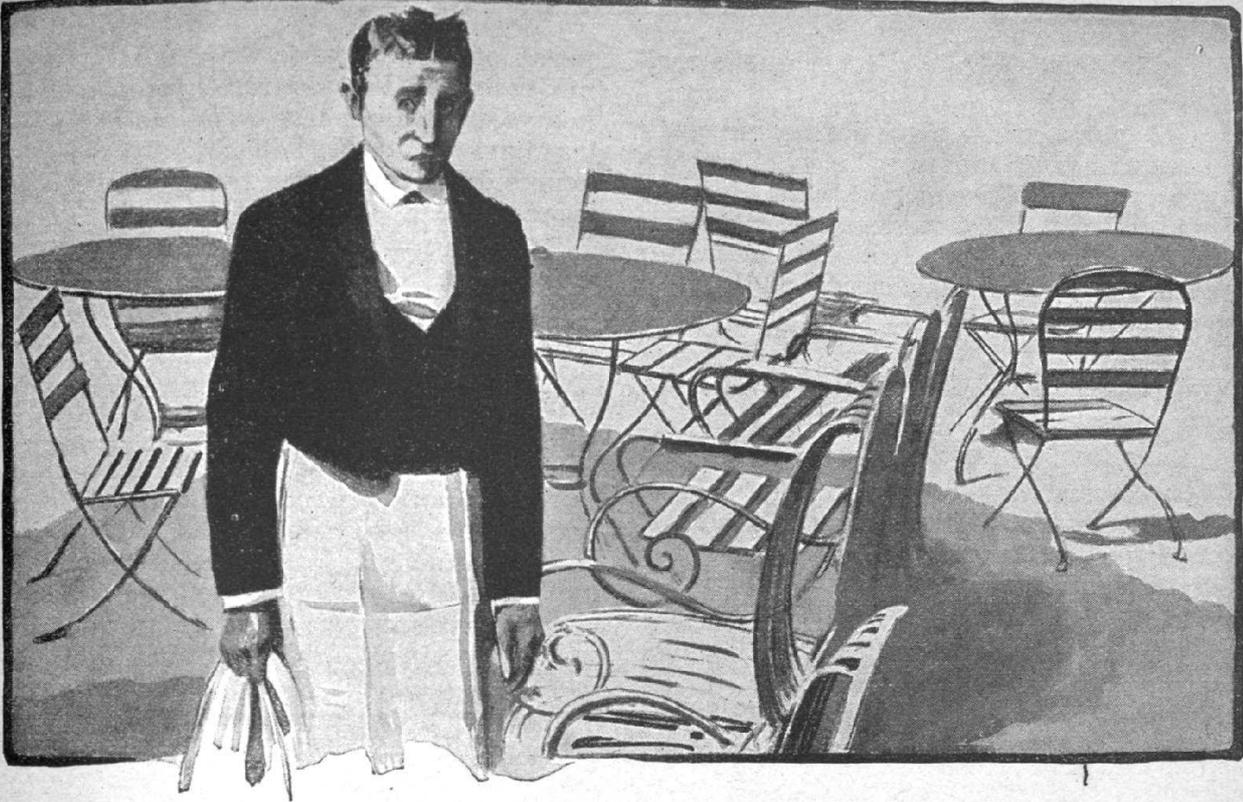
L'avatar est complet et ce n'est plus moi qui parle, qui agit : c'est l'autre. Elle, aussi, m'aide de sa funèbre expérience : nous avons tout préparé pour ce soir.

Cette nuit, nous dormirons...

Demain...

JULES PERRIN.





PÉNIBLE PERSPECTIVE

THÉODORE. — Oh! je vois que de cette affaire-là, ce n'est pas un mois qu'il me garde, c'est quatre ou cinq mois!... (Page 644, col. 1.)

LA PEAU DE L'OURS ⁽¹⁾

PAR M. TRISTAN BERNARD

Cette Pièce *inédite* a été représentée pour la première fois, le 2 février 1907, au Théâtre de l'Athénée

DISTRIBUTION

NIVOLET, 35 à 40 ans	MM. Marius BARLAY.
BORNARD, 55 ans.	RIEUX.
THÉODORE, 24 ans	Félix ANDER.
JEANNETTE, 19 ans	M ^{mes} VERMELL.
M ^{me} BORNARD, 45 ans.	MARSAC.
LA CAISSIÈRE	GRAVIL.

La scène représente la terrasse d'un casino, dans une ville d'eau. La caissière, au lever du rideau, passe, avec ses livres sous le bras pour aller s'installer à un comptoir qui est dans le café intérieur. Une dizaine de tables sont disposées sur la terrasse. Théodore, le garçon, arrange des chaises. C'est le matin.

SCÈNE I

LA CAISSIÈRE, THÉODORE.

LA CAISSIÈRE (*à Théodore*). — Théodore!... (*Il s'arrête un instant, et s'approche d'elle*). J'ai une commission à vous faire de la part du patron.

THÉODORE. — Qu'est-ce que c'est?...

LA CAISSIÈRE. — Vous avez demandé à quitter dans deux jours?

THÉODORE. — Oui, Madame... A la fin du mois...

LA CAISSIÈRE. — Seulement le patron ne veut pas vous laisser vous en aller.

(1) Entered according to act congress, in the year 1907, by Tristan Bernard, in the office of the Librarian of congress at Washington all rights reserved.

THÉODORE. — Ah !... C'est ce que je craignais...

LA CAISSIÈRE. — Il a écrit pour avoir quelqu'un pour vous remplacer... il ne veut pas prendre le premier venu... Le garçon qui était ici, l'année dernière, n'est pas encore libre. Il va être forcé de rester encore un mois dans le casino où il est.

THÉODORE. — Bon !... C'est ce que je craignais...

LA CAISSIÈRE. — Alors, comme vous devez à l'heure actuelle au patron...

THÉODORE. — Deux cent soixante francs..

LA CAISSIÈRE. — C'est juste... Le patron ne veut pas vous laisser vous en aller... Il vous gardera jusqu'à ce que vous vous soyez acquitté...

THÉODORE. — Mais, Madame, il ne vient pas grand monde ici l'hiver, puisque la saison se termine avant un mois, et que l'hiver il n'y a guère que les familles qui restent dans la montagne, et qui descendent rarement au café...

LA CAISSIÈRE. — Il nous faut toujours quelqu'un, puisque l'établissement reste ouvert... Alors, comme de juste, le patron préfère que ce soit vous que de donner des gages à un autre, puisque vous, vous êtes déjà payé...

THÉODORE. — Oh ! je vois que de cette affaire-là, ce n'est pas un mois qu'il me garde, c'est quatre ou cinq mois... (*Semontant*). Mais c'est impossible ! Madame. Mais il faut que je m'en aille à Paris !...

LA CAISSIÈRE. — Mon ami, c'est tout à fait regrettable, mais, n'est-ce pas, c'est vous qui vous êtes mis dans cette situation... Nous n'y pouvons rien.

La caissière rentre à l'intérieur. — Théodore va s'asseoir tristement à une table. — Entre Nivolet.

SCÈNE II

THÉODORE, NIVOLET

NIVOLET. — Théodore !

THÉODORE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

NIVOLET. — Donnez-moi donc un café froid... ça me fera du bien.

THÉODORE. — Vous avez encore passé la nuit au baccara ?

NIVOLET. — Oui, oui... J'ai joué hier soir au théâtre de la ville, *Trente ans ou la Vie d'un joueur*. Il m'est arrivé les choses les plus effroyables, ça ne m'a pas servi de leçon. Je suis allé au baccara, et j'ai

perdu encore les quatre-vingts francs qui me restaient. Je suis resté jusqu'à cinq heures du matin, parce qu'au moins, je ne les ai pas perdus tout de suite, j'ai eu cinq heures d'émotions pour mes quatre-vingts francs...

THÉODORE. — Et vous voilà très embêté maintenant ?...

NIVOLET. — Moi ?... Pas du tout... Je suis très tranquille. Ma nourriture est payée, je suis encore engagé pour un mois ici... Je n'ai plus le sou. Comme ça, j'irai me coucher à minuit tous les soirs, après avoir joué la comédie. Comme je joue tous les soirs, soit au théâtre de la ville, soit au casino, je ne m'embête pas... L'après-midi, je répète... Je ne suis tranquille que quand je n'ai plus le sou... Seulement, n'est-ce pas, tout de même, on se lasse un peu de cette tranquillité, et dans quatre ou cinq jours, ça commencera à m'ennuyer un peu de n'avoir pas d'argent... Alors, à ce moment-là, je toucherai ma quinzaine...

THÉODORE. — Alors, vous irez jouer cet argent, et vous le perdrez...

NIVOLET. — J'ai fait le serment de ne plus jouer...

THÉODORE. — Et ça vous sert à quelque chose, ce serment ?

NIVOLET. — Hé ! hé ! ça me retarde tout de même, d'une heure ou deux... Au lieu d'aller jouer tout de suite, à minuit, en sortant du théâtre, je m'en vais rôder comme un homme sûr de lui-même, dans la salle du baccara, et je reste une heure avant de jeter ma pièce de cent sous... C'est toujours une heure de gagnée !...

THÉODORE (*hochant la tête*). — Vous avez dû en voir de toutes les couleurs ?...

NIVOLET. — Depuis que je joue dans les casinos ?... Et ça ne date pas d'hier... Oui, j'ai acquis ma petite expérience... Il y a des choses dont je suis sûr... Je suis sûr que je ne peux pas gagner au jeu...

THÉODORE. — Mais vous jouez tout de même !...

NIVOLET. — Et je joue tout de même !... Voilà à quoi sert l'expérience... j'ai acquis, du moins, cette expérience que l'expérience ne sert à rien !... C'est quelque chose...

THÉODORE (*tristement*). — Chacun a ses ennuis... Moi, j'ai des ennuis !... Enfin !...

Entre Jeannette, une femme de chambre. Elle porte une petite robe noire assez bien ajustée, et un petit chapeau de voyage.

SCÈNE III

NIVOLET, THÉODORE, JEANNETTE

THÉODORE (*est tombé accablé sur sa chaise en apercevant Jeannette. A Nivolet*). — Vous voyez cette personne ? (*D'un ton désespéré.*) Elle est en costume de voyage...

NIVOLET. — Eh bien, qu'est-ce que ça fait?...

THÉODORE. — Oh ! c'est gravé ! Vous ne pouvez pas savoir comme c'est grave !... (*Il se lève, et va à Jeannette.*) Eh bien, Jeannette ?

JEANNETTE. — Eh bien, Théodore ? Quoi de nouveau ?

THÉODORE. — Eh bien, il ne veut pas me laisser partir, voilà !... Et puis, tu vas t'en aller !... C'est aujourd'hui que tu t'en vas ?

JEANNETTE. — Oui.

THÉODORE. — Tu t'en vas à Paris directement ?

JEANNETTE. — Non. Mes maîtres s'arrêtent un jour en passant à Troyes... On ne sera à Paris que dans deux jours...

THÉODORE. — Et tu vas te trouver à Paris sans moi !. . Oh ! Jeannette ! Je ne sais pas ce que tu vas faire !...

JEANNETTE. — Tu n'as pas confiance en moi ?...

THÉODORE. — Ah ! Tu n'as pas répondu ce que j'aurais voulu.

JEANNETTE. — Quoi ?

THÉODORE. — Toi, quand tu fais la jalouse, je te réponds : « Il n'y a qu'une femme pour moi », tu aurais dû dire : « Pour moi il n'y a qu'un homme »...

JEANNETTE. — Mais je l'ai pensé, Théodore.

THÉODORE. — Non, tu ne le pensais pas. (*Alarmé.*) Tu l'aurais dit si tu l'avais pensé... (*Navré.*) Oh ! Jeannette !

JEANNETTE. — ... Mais enfin, il n'y a pas moyen de sortir de là ?

THÉODORE. — Non. Je dois deux cent soixante francs au patron... Je ne peux pas m'en aller sans les lui donner. C'est la guigne, n'est-ce pas ?...

JEANNETTE. — Oui, justement, toi qui avais trouvé une place à Paris...

THÉODORE. — Oui, au *Bœuf en daube*, au restaurant tout à côté de chez tes patrons...

JEANNETTE. — Tu n'aurais pas pu leur demander une avance pour rembourser le patron d'ici ?...

THÉODORE. — Penses-tu que je vais

demander une avance au *Bœuf* ! J'ai déjà eu assez de mal à m'entendre avec eux... Quand je suis été les voir, il y avait des douzaines de garçons qui auraient voulu cette place... Ils n'attendent pas après moi là-bas, tu sais !... Tu penses que je pouvais leur demander une avance !... Sans compter qu'ils me connaissaient tout juste, et que pour faire une avance, il faut un peu avoir été en relations avec les personnes.

JEANNETTE. — Mais tu ne peux pas promettre à ton patron de lui envoyer tant par mois pour te libérer ?

THÉODORE. — Il fait le raisonnement suivant, cet homme... qui est bien compréhensible, il se dit : Si je prends un autre garçon, je vais être obligé de le payer avec mon argent... j'en ai déjà donné, comme avance, à Théodore... On ne peut pas lui demander des choses au-dessus de ses forces à ce patron... Ah ! il n'y aurait qu'un remède, mais je ne sais pas si je réussirai... Si je pouvais vendre ma peau d'ours !...

JEANNETTE. — Ta peau d'ours ?...

THÉODORE. — Oui. J'ai une magnifique peau d'un ours gris qu'on a tué dans la montagne... C'est un de mes oncles qui m'a laissé cela en quittant le pays... C'est une fourrure qui vaut bien huit cents francs... et c'est payé pas cher, tu sais... Mais je ne peux pas arriver à m'en défaire !

JEANNETTE. — Tu as déjà essayé ?

THÉODORE. — Mais oui, j'ai déjà demandé à plusieurs baigneurs d'ici...

JEANNETTE. — A combien ?

THÉODORE. — Oh !... à deux ou trois...

JEANNETTE. — Il ne faut pas se désespérer... Tu en vois beaucoup plus que ça de baigneurs. Tu en vois cinquante ou soixante dans la journée... Moi, je la proposerais à tout le monde.

THÉODORE. — Oui, mais si le patron me voyait faire l'article pour une couverture comme ça, il ne serait pas content.

JEANNETTE. — Il ne te mettra toujours pas à la porte !

THÉODORE. — Oh ! non, évidemment. Mais il exigera que je lui rende tout de suite son argent... Il me ferait poursuivre... il me ferait des tas de misères...

JEANNETTE. — Mais enfin, le patron ne vient pas le matin, n'est-ce pas ? puisqu'il va à la pêche, tu me l'as déjà dit. La caissière, qui fait ses comptes, est à l'intérieur, dans la salle... Eh bien, moi, comme tu

vois pas mal de monde le matin... tu vois toujours, au moins, quinze ou vingt personnes... eh bien, à toutes les personnes qui viendraient, je leur ferais l'article... Tiens, il y a un monsieur qui est en train de consommer, là-bas, pourquoi est-ce que tu ne lui proposes pas ta peau d'ours, à ce monsieur?...

THÉODORE. — Oh! celui-là, c'est monsieur Nivolet, l'acteur du Casino... Quand même il voudrait ma peau d'ours, il serait assez embarrassé de me la payer...

JEANNETTE. — Mais il a des connaissances, ce monsieur... Il pourrait peut-être s'en occuper, te la placer dans ses connaissances?...

THÉODORE. — Je vais peut-être lui demander ça.

JEANNETTE. — Mais oui, demande-lui ça, va!... Tu l'as ici, ta peau d'ours?

THÉODORE. — Elle est ici, à côté. Il n'y a qu'à aller la chercher là-bas, puisque ma petite chambre est dans l'établissement.

JEANNETTE. — ... Il faut que je m'en aille...

THÉODORE. — Tu vas pas revenir?

JEANNETTE. — Nous partons dans deux heures d'ici... Je m'en vais maintenant avec monsieur conduire les bagages à la gare, et les faire enregistrer. Je pourrai toujours repasser par ici en venant chercher madame.

THÉODORE (*désespéré*). — Ah! Jeannette!

JEANNETTE (*lui montrant Nivolet*). — Parle-lui, va!

(*Elle sort.*) Entrent Bornard et sa femme.

THÉODORE. — Je vais toujours chercher ma peau.

SCÈNE IV

MONSIEUR ET MADAME BORNARD, THÉODORE

MADAME BORNARD (*à Bornard*). — Écoute, je trouve que tu as tort de venir comme ça tous les matins prendre un vermouth-grenadine, au lieu d'aller boire ton verre à l'établissement.

BORNARD. — C'est excellent!

MADAME BORNARD. — Mais le docteur ne t'a pas dit ça du tout...

BORNARD. — C'est parce qu'il tient à ce qu'on aille donner ses deux sous à l'établissement! Moi, j'aime mieux mon vermouth-grenadine. D'ailleurs, j'ai pris cinquante cachets de verres à l'établissement. Je les

ai payés. Par conséquent, que je boive ou que je ne boive pas mon verre, je l'ai payé, le médecin est content; qu'il me laisse aller tranquillement prendre mon vermouth-grenadine. Et toi, qu'est-ce que tu prends?

MADAME BORNARD. — Tu sais que je n'aime pas beaucoup boire le matin. Mais je prendrai tout de même bien une boisson avec une paille.

BORNARD. — Quelle boisson?

MADAME BORNARD. — Avec une paille.

BORNARD. — Bon... Garçon! (*Théodore a disparu un instant et est revenu avec un très gros paquet qu'il a déposé sur une chaise.*) Garçon, donnez-moi donc un vermouth-grenadine, et vous donnerez à madame... (*A M^{me} Bornard.*) Qu'est-ce que tu veux prendre?

MADAME BORNARD. — Une consommation avec une paille.

THÉODORE. — Un whisky soda?...

MADAME BORNARD. — Mais qu'est-ce qu'il y a dedans?

THÉODORE. — Il y a du soda... comme qui dirait de l'eau de seltz...

MADAME BORNARD. — Je n'aime pas l'eau gazeuse.

THÉODORE. — Un sirop avec de l'eau ordinaire glacée?

MADAME BORNARD. — Oh! l'eau ordinaire! l'eau du pays! je n'en veux pas, elle me rend malade!

THÉODORE. — Un café froid?

MADAME BORNARD. — Ça se prend avec une paille?

THÉODORE. — Oui, Madame. Avec de la glace pilée.

MADAME BORNARD. — Je ne veux pas de café. Ça m'énerve... Donnez-moi une consommation avec une paille, n'importe laquelle... ou bien, non... ne me donnez rien. (*A Bornard.*) Tu me donneras un petit peu de ton vermouth-grenadine.

BORNARD. — Je peux en demander un pour toi.

MADAME BORNARD. — Non, non. J'en boirai un peu du tien.

BORNARD. — Tu vas m'en boire la moitié, et tu m'empêcheras d'en commander un autre.

MADAME BORNARD. — Sois tranquille. Je n'en boirai pas du tout.

Théodore s'éloigne. Il va reprendre son paquet, le déballe, et s'approche de Nivolet.



PRÊTE A PARTIR

THÉODORE. — *Tu vas pas revenir?*
JEANNETTE. — *Nous parlons dans deux heures d'ici... Je m'en vais maintenant conduire les bagages à la gare...* (Page 646, col. 1.)

SCÈNE V

LES MÊMES, NIVOLET

THÉODORE (*à Nivolet*). — Monsieur Nivolet! Vous ne connaissiez personne dans votre entourage qui m'achèterait une peau d'ours?

NIVOLET. — Une peau d'ours?

THÉODORE. — Une magnifique peau d'ours... Ça me rendrait un grand service, Monsieur Nivolet. Je suis très malheureux, parce que ma bonne amie s'en va à Paris... Alors je ne peux pas la rejoindre, parce que le patron d'ici... je lui dois de l'argent... Alors, j'aime beaucoup ma bonne amie, n'est-ce pas?... et elle m'aime beaucoup, qu'elle dit... Mais là-bas, vous savez, à Paris... y a tellement d'hommes! tellement d'hommes! et elle est tellement gentille, que je ne sais pas ce qui va arriver si je ne suis pas auprès d'elle... Alors, de penser à ça, Monsieur Nivolet, voyez-vous, je vous dis ça comme ça... mais enfin de penser à ça, ça me rend malheureux! malheureux!... je me casserais la tête contre un mur!...

NIVOLET. — Faut pas faire ça... D'abord c'est pas commode, vous savez... On ne tape pas assez fort pour se donner la mort, et on se fait une bosse sur la tête... Combien est-ce que vous devez à votre patron?

THÉODORE. — Je lui dois deux cent-soixante francs, mais je n'ai pas le sou... Je n'ai qu'une peau d'ours...

NIVOLET. — Mais qu'est-ce que c'est que cette peau d'ours?...

THÉODORE. — Je vais vous la montrer. C'est une peau d'ours qui vaut huit cents francs... Si j'en trouvais seulement la moitié, vous savez, je la donnerais tout de suite, tout de suite.

NIVOLET. — Montrez-moi ça... Et si on voulait vous en donner trois cents francs?

THÉODORE. — Oh! si on me donnait trois cents francs, je la donnerais tout de suite... (*Défaisant sa peau d'ours.*) Vous voyez, Monsieur, quand je dis qu'elle vaut huit cents francs, je ne mens pas... Elle est bien un peu dégarnie de poil par endroit, mais sans ça... ça vaudrait deux à trois mille francs, une peau d'ours comme ça...

NIVOLET. — Oui, elle vaut bien vingt-cinq louis, telle qu'elle est.

THÉODORE. — J'ai envie d'aller la proposer à ces personnes là-bas.

NIVOLET. — Si vous voulez. Mais, vous

savez, quand on a besoin de se défaire de quelque chose, on n'en trouve pas facilement d'acquéreur.

Théodore s'approche de Bornard.

BORNARD. — Eh bien, et mon vermouth-grenadine?...

THÉODORE. — Ah! c'est vrai!... (*Il va dans la salle et revient aussitôt en apportant deux bouteilles avec une carafe d'eau.*) Voici le vermouth... voici la grenadine... (*A Bornard.*) Monsieur... je voulais demander quelque chose à Monsieur... si quelquefois... il ne serait pas acheteur... d'une belle peau d'ours...

MADAME BORNARD. — D'une peau d'ours?...

THÉODORE. — Oui, Madame. Je vais vous la montrer...

Il va chercher son paquet et déballe la peau d'ours.

BORNARD (*la regardant*). — Elle est belle!

MADAME BORNARD. — Elle est très belle!

THÉODORE. — C'est une peau d'ours qui vaut au moins dans les huit cents francs...

BORNARD. — Je ne dis pas non, elle est très belle.

THÉODORE. — Monsieur ne serait pas des fois acheteur de ça?

BORNARD. — Oh! non, certainement...

MADAME BORNARD. — Huit cents francs! tout de même... J'admets qu'elle les vaille... mais donner huit cents francs pour une peau d'ours!...

BORNARD. — A cinq cents francs, on pourrait causer...

THÉODORE (*décidé*). — Eh bien, Monsieur, je crois que je pourrais vous la donner pour quatre cents francs...

BORNARD. — Quatre cents francs, c'est encore un peu trop cher.

THÉODORE. — Mais Monsieur disait qu'à cinq cents francs, on pourrait causer...

BORNARD. — Oui, je disais qu'on pourrait causer... Je ne disais pas qu'on l'achèterait... D'autant plus qu'elle n'est pas en parfait état, votre peau d'ours.

MADAME BORNARD. — En effet, il y a des places entières où le poil est beaucoup moins fourni...

THÉODORE. — Oui, je sais bien qu'il y a des places où que le poil est un peu moins fourni, mais sans ça, ça vaudrait deux mille cinq cents francs, une peau d'ours comme ça...

BORNARD. — Je ne dis pas non... mais telle qu'elle est, elle ne vaut pas deux



UNE TENTATIVE INFRUCTUEUSE

THÉODORE. — *C'est une peau d'ours qui vaut au moins dans les huit cents francs...*
BORNARD. — *Je ne dis pas non, elle est très belle.* (Page 648, col. 2.)

mille cinq cents francs... elle ne vaut rien... du moment qu'une peau est abîmée comme ça, elle ne vaut rien du tout...

MADAME BORNARD. — Ça ne vaut plus rien...

THÉODORE. — Enfin... si on vous laissait ça moins de quatre cents francs?...

BORNARD. — Oh! c'est bien trop cher!

THÉODORE (*tout bas*). — Trois cents francs! deux cent soixante francs...

BORNARD. — Non! non... décidément non... (*A M^{me} Bornard.*) Qu'en penses-tu?

MADAME BORNARD. — Qu'est-ce que tu veux faire de cette peau d'ours?...

BORNARD. — Eh bien... ce ne serait pas mal, tu mettrais ça dans mon cabinet, comme tapis.

MADAME BORNARD. — Oui, mais c'est beaucoup trop cher.

BORNARD (*à Théodore*). — Quel est votre dernier prix?

THÉODORE. — Oh! Monsieur, je vous ai dit que je ne pourrais pas la laisser à moins de deux cent soixante francs.

BORNARD. — A deux cents francs, vous la laisseriez?...

THÉODORE. — Peut-être... Je vous demande pardon, je fais des calculs... (*A part.*) Peut-être qu'en remettant à mon patron deux cents francs, il me laisserait m'en aller. Eh bien, écoutez, Monsieur... Pour deux cents francs vous pouvez la prendre...

BORNARD. — Ah! pardon!... Je vous ai demandé si vous la laisseriez à deux cents francs, mais je n'ai pas dit que je la prendrais à ce prix-là...

MADAME BORNARD. — Mettre deux cents francs pour un tapis comme ça, pour ton cabinet... Celui que tu as est aussi bien.

BORNARD (*à M^{me} Bornard*). — Enfin, à cent cinquante francs, ce ne serait pas cher?

THÉODORE. — Oh! cent cinquante francs, Monsieur, vous savez, je ne sais pas si je pourrai...

BORNARD. — Cent cinquante francs, voyons!... (*A M^{me} Bornard.*) — Il nous la laisserait à cent cinquante francs...

MADAME BORNARD. — Eh bien, moi, je

n'en veux même pas pour cent francs. (*A Bornard, à demi-voix.*) Oh! une baisse comme ça, ce n'est pas naturel... S'il la baisse, c'est qu'elle ne vaut pas grand chose!... Laisse-la-lui, va! sa peau d'ours!

THÉODORE. — Monsieur ne la prend pas pour cent cinquante francs?... ni même pour cent trente francs?... (*A part.*) Je donnerais au patron la moitié de ce que je lui dois, il me laisserait peut-être partir... (*Haut timidement.*) Cent trente francs...

BORNARD. — A aucun prix... Tenez, payez-vous...

(*Théodore prend la monnaie et s'en va tristement vers Nivolet.*)

NIVOLET (*à Théodore*). — Eh bien?... Ça ne marche pas? Je vais m'occuper de votre affaire... Mais d'abord cachez-moi cette peau d'ours que vous n'auriez jamais dû montrer et disparaîsez de la circulation!... Je connais un peu ces Bornard qui sont des habitués du théâtre et le monsieur m'a déjà offert l'apéritif... Il était content de causer avec un acteur, et il me regardait comme une bête curieuse... Allez-vous-en! (*Il s'approche des Bornard.*) Bonjour, Madame! Bonjour, Monsieur Bornard!... Comment ça va depuis qu'on ne s'est vu!

MADAME BORNARD. — Vous avez dû le voir il n'y a pas longtemps, car il est resté au baccara cette nuit.

BORNARD. — Deux heures... Jusqu'à deux heures.

NIVOLET. — Je puis, Madame, vous dire qu'il a été bien sage; je suis sûr qu'il n'a pas risqué cent sous.

MADAME BORNARD. — Mais si je savais qu'il joue, je ne le laisserais pas aller au baccara... Je sais qu'il n'y va que pour s'amuser et se distraire.

NIVOLET. — Il n'est pas joueur.

BORNARD. — Cela ne me ferait pas un grand plaisir de gagner.

NIVOLET. — Parce que vous avez les moyens...

BORNARD. — Et cela m'ennuierait, ma foi, beaucoup de perdre.

NIVOLET. — Parce que vous avez les moyens...

BORNARD. — Et puis, à vous parler franchement, ce n'est pas bien intéressant de risquer cent sous pour gagner cent sous...



AFFAIRE CONCLUE

BORNARD (lui mettant les billets dans sa poche). — Voilà! Vous les avez encaissés, vous ne pouvez pas dire le contraire maintenant. (Page 654, col. 2)

Je préfère encore les petits chevaux, où l'on a sept ou huit fois la mise, ou la roulette.

MADAME BORNARD. — Oh! oui, la roulette, c'est très amusant!... Je ne suis pas joueuse, mais je sens que je jouerais toute la journée à la roulette.

NIVOLET. — Vous avez de la chance, Madame Bornard, de n'être pas joueuse... Moi, je suis resté jusqu'à cinq heures au baccara.

MADAME BORNARD. — Et vous voilà déjà debout?

NIVOLET. — Oh! Je ne me suis pas couché... J'ai rendez-vous avec un ami pour une petite affaire... Je dois le rencontrer tout à l'heure ici, et je vais lui faire gagner sept à huit mille francs... Ça m'amuse presque autant que si je les gagnais moi-même.

BORNARD. — Comment ça, monsieur Nivole? Vous allez lui faire gagner sept ou huit mille francs...

NIVOLET. — C'est une histoire étonnante... Je vais lui faire gagner ça avec une peau d'ours.

MADAME BORNARD. — Tiens! justement le garçon d'ici, tout à l'heure, voulait nous en vendre une!

NIVOLET. — Ah! oui!... oui!... je la connais... il a voulu me la placer aussi!... Elle n'est pas mal... c'est une peau d'ours qui vaut quelques centaines de francs.

BORNARD. — Il nous la laissait très bon marché.

NIVOLET. — Et à moi aussi... Mais ça n'a pas d'intérêt.

MADAME BORNARD. — Non! ça n'a pas d'intérêt.

NIVOLET. — Je ne comprends pas qu'on fasse des affaires comme ça; c'est une peau d'ours qui vaut, en tout, quelques centaines de francs... En admettant qu'on la vende, on fera un petit bénéfice dessus... Evidemment. Ce n'est pas la peine de se déranger pour ça. La peau d'ours dont on m'a parlé, à moi, c'est quelque chose de plus intéressant.

BORNARD. — Qu'est-ce que c'est?

NIVOLET. — Regardez là-haut...

MADAME BORNARD. — Où ça?...

NIVOLET. — Dans la montagne... Vous voyez cette petite maison, dans le bois de sapins?...

BORNARD. — Oui... oui... je vois.

NIVOLET. — Eh bien, à quelques centaines de mètres, plus haut encore, il y a une autre petite maison... que vous n'apercevez pas... C'est un endroit inaccessible pour ainsi dire; les touristes n'y montent jamais... Il y a dans cette maison un chasseur d'ours qui est un homme extraordinaire... Savez-vous combien il a tué d'ours cette année?

BORNARD. — Eh bien!... je ne sais pas, moi...

NIVOLET. — Dites!...

BORNARD. — Eh bien... quinze.

NIVOLET. — Trente... trente-deux... Et il va en tuer d'ici un jour ou deux un magnifique... Une bête sans pareille, paraît-il. On n'a jamais vu ça...

BORNARD. — Très gros?

NIVOLET. — Non... pas très gros... d'une grosseur normale; mais sa peau est certainement la plus belle fourrure que ce chasseur ait vue... Il me le disait tout à l'heure... C'est une fourrure qui vaut...

elle n'a pas de prix... Il y a vingt-cinq ans, on a tué un ours comme ça dans la montagne, et sa peau s'est vendue un prix invraisemblable... enfin... dix ou douze mille francs!... Eh bien, d'après mon chasseur, cet ours, — qui est peut-être le fils de l'autre, je ne sais pas!... — est encore plus merveilleux!... Le chasseur l'a vu, hier, à cinq mètres...

BORNARD. — Et il ne l'a pas tué?

NIVOLET. — Il n'a pas voulu le tuer, parce qu'il n'a pas voulu se servir du fusil qu'il a actuellement... Il prétend que le projectile risquerait d'entamer la peau. Alors il a fait venir de Paris un autre fusil... un fusil américain... un modèle tout à fait nouveau... avec des projectiles très minces... C'est avec ce fusil qu'il tuera l'ours... Seulement, il se trouve en présence..., — et c'est ce qui fait qu'il a eu recours à moi, — d'une difficulté stupide... Figurez-vous que ce fusil est en gare, n'est-ce pas... ou va arriver, et qu'il n'a pas d'argent pour le retirer... Vous comprenez, ce chasseur d'ours... il ne vend pas ses captures très cher, il lui suffit d'avoir ce qu'il lui faut pour vivre... Il se trouve donc momentanément sans argent. Alors, il m'a demandé de lui avancer les quatre cent cinquante francs qui lui sont nécessaires pour retirer son arme, moyennant quoi il me donnera la fourrure... J'étais presque sur le point de refuser, parce qu'il me semblait que je l'étranglais, cet homme... Mais il a insisté... il m'a dit que quatre cent cinquante francs pour lui, ça le paierait largement, et qu'il ne demandait pas autre chose... Il aura la satisfaction d'avoir un beau fusil, et ça lui suffit... Moi, il se trouve que je n'ai pas beaucoup d'argent devant moi, vous savez, surtout que j'ai joué au baccara... alors, au lieu de faire l'affaire moi-même, je vais la donner à mon ami...

Il va prendre son verre de café.

BORNARD (*allant à lui*). — Oui, mais si le chasseur manque son ours?... Tout peut arriver!... Votre ami en sera pour ses quatre cent cinquante francs qu'il aura déboursés...

NIVOLET. — Non. Car il aura toujours le fusil, et le fusil vaut trois fois cette somme... Il faut dire que la maison qui l'a envoyé à mon chasseur lui fait une remise considérable... il lui sert de réclame... il lui envoie une attestation... C'est ce qui fait que ce fusil, qu'il paye quatre cent cin-

quante francs, vaut en réalité facilement douze cents francs!...

BORNARD. — Vous pensez qu'il va tuer tout de suite?...

NIVOLET. — Il va se dépêcher... Il y a beaucoup d'Anglais ici, vous savez, qui vont dans la forêt... Ils connaissent des chasseurs à qui ils ont sûrement donné le tuyau... Nous allons les voir rappliquer d'ici deux jours... Et quand des chasseurs anglais tels que... tels que Buckingham... vous connaissez?...

BORNARD. — Oui... je connais ce nom-là...

NIVOLET. — ... Ou Gloucester... vous connaissez, Madame?...

MADAME BORNARD. — J'ai déjà entendu ce nom-là... Je ne savais pas que c'était un chasseur... mais j'ai déjà entendu ce nom-là...

NIVOLET. — Eh bien, si Buckingham ou Gloucester ont appris la présence de cet ours... — hé, comme ces gens-là sont en relation avec les plus fortes maisons de fourrures d'Angleterre, vous pouvez vous attendre à les voir ici après-demain — le temps de venir...

BORNARD. — Oh! ce serait embêtant si c'étaient des chasseurs anglais qui tuent cet ours...

MADAME BORNARD. — Ça serait vexant...

NIVOLET. — Soyez tranquille, ils ne l'auront pas. Le fusil va être dégagé aujourd'hui même, et il est probable que mon chasseur aura son ours cette nuit... Il le dépouillera là-haut, parce qu'il veut tout faire lui-même... il fera sécher la peau, et d'ici trois ou quatre jours, mon ami aura la peau de l'ours qu'il mettra tranquillement par terre dans son salon ou dans sa chambre à coucher, en attendant les amateurs.

BORNARD. — Et vous croyez qu'il en tirera quelques mille francs?

NIVOLET. — Il ne le fera pas tout de suite... pas si bête!... D'ici trois mois, ça peut quadrupler de valeur... C'est une petite fortune que cette affaire-là!

BORNARD. — Est-ce que vous en avez déjà parlé à votre ami?...

NIVOLET. — Oui, oui... Je ne lui ai pas

dit ce que c'était... mais je lui ai dit que j'allais lui faire gagner une bonne petite somme.

MADAME BORNARD. — Vous n'avez pas dit ce que c'était?...

NIVOLET. — Non, Madame. Pourquoi ça?

BORNARD. — Eh bien, je ne sais pas, moi!... Parce que si vous rencontriez une autre personne qui veuille faire l'affaire... vous ne seriez pas forcé de le dire à votre ami...

NIVOLET. — Oh! c'est un peu difficile!... C'est un peu difficile!...

MADAME BORNARD. — Eh bien, vous pourriez lui dire que vous êtes arrivé trop tard... que l'ours a été acheté par une autre personne...

NIVOLET. — Oh! voyez-vous, Madame, je n'aime pas dire des blagues... quand je dis des blagues, je rougis, je me coupe...

BORNARD (*un peu amer*). — Vous êtes très gentil pour votre ami!

NIVOLET. — Je vous crois!... Il ne va pas s'embêter! Il est venu ici pour se reposer, en se disant : Ma saison va me coûter mille ou quinze cents francs, et il se trouve qu'elle va lui rapporter sept ou huit mille francs... peut-être davantage.

BORNARD. — Mais votre ami, ou la personne qui ferait l'affaire, ferait un bout de billet alors, avec ce chasseur?...

NIVOLET. — Non, non! On n'aurait pas affaire avec le chasseur, mon ami me remettra l'argent directement à moi, qui l'enverrai au tueur d'ours... Et dans quatre ou cinq jours, je recevrai ou le fusil ou la fourrure... (*Soucieux.*) Mais j'ai peur que mon ami ait mal compris notre rendez-vous et qu'il ne soit allé dans l'autre casino. Je vais voir s'il n'est pas par là.

*Nivole*t va au fond et regarde à la cantonade.

MADAME BORNARD (*à Bornard*). — Tu t'y prends mal...

BORNARD. — Si je lui proposais quelque chose en plus?

MADAME BORNARD. — Paye-la-lui cinq cents francs.

BORNARD. — Oh! ce n'est pas suffisant!... Ce n'est pas en lui offrant cinquante francs

de plus que je le ferai changer d'avis... Il faut au moins six cents francs. (*A Nivolet*) Monsieur Nivolet, Monsieur Nivolet! J'aurais quelque chose à vous dire... Votre ami ne vous donnera que quatre cent cinquante francs... Et tout de même, il n'est pas juste que vous fassiez cette affaire-là et que vous n'ayiez rien pour vous...

NIVOLET. — Oh! non! Monsieur!... Jamais! Je ne fais pas du tout une affaire personnelle...

MADAME BORNARD. — Enfin, si je vous donnais... cinq cent cinquante francs, par exemple... Cent francs de plus?...

BORNARD. — Même six cents... Cent cinquante francs de plus?...

NIVOLET. — Mais je vous dis que ce n'est pas mon métier... Je ne veux pas, dans cette affaire, de courtage... Je fais cela pour faire plaisir à mon ami, voilà tout, et pour obliger ce chasseur.

BORNARD. — Eh bien, laissez-moi vous dire que vous l'obligez mal, ce chasseur, parce qu'en admettant que vous ne vouliez rien accepter pour vous, vous n'avez pas le droit, quand on vous offre six cents francs pour ce pauvre diable, de refuser notre argent et de ne vouloir faire l'affaire qu'à quatre cent cinquante francs pour un de vos amis.

MADAME BORNARD. — Cela me semble bizarre... Je m'en ferais un scrupule, à votre place.

NIVOLET. — Oh! vous savez, ce chasseur n'est pas du tout un garçon intéressé... Cinquante francs de plus ou de moins!... Ça lui sera utile, je veux bien, mais au fond, ça lui est bien égal! Mais, tout de même cet argument me touche... Je vais dire à mon ami que ce chasseur peut obtenir six cents francs, et je suis obligé de lui demander à lui, s'il veut faire six cents francs...

BORNARD (*vivement et contrarié*). — Et il les fera, votre ami, si vous lui dites ça... Ce n'est pas ça qu'il faut lui dire... Il ne faudrait pas lui parler de votre affaire.

NIVOLET. — Je suis obligé de lui en parler...

BORNARD. — Mais enfin, il y a là un petit cas de conscience pour vous : moi je vous offre six cents francs maintenant, mais je ne vous les offrirai plus tout à l'heure... Si

votre ami ne veut pas vous les donner, il n'est pas dit que je serai encore disposé à vous donner cette somme...

NIVOLET. — Monsieur Bornard, vous m'entortillez... vous m'entortillez!... Vous me faites passer par des petits chemins!... Ce que vous voulez, en somme, c'est que je n'en parle pas à mon ami, et que j'accepte votre offre de sept cents francs.

MADAME BORNARD. — Oh! non! pas sept cents francs! Six cents francs!

NIVOLET (*d'un air étonné*). — Six cents francs? Oh bien, non! Pour cent cinquante francs, ce n'est pas la peine que je fasse cette petite crasse à mon ami... Je suis sûr d'avoir cette somme de lui... Il ne me donnera peut-être pas sept cents francs, parce qu'il n'est pas aussi riche que vous, et qu'il n'aura peut-être pas cette somme ici, mais six cents francs, je sais qu'il les a... Il les a touchés hier!... (*Après réflexion*) Non, non! oh non ce n'est pas possible, même à sept cents francs, je ne peux pas lui faire ça...

BORNARD (*sortant sept billets de son portefeuille*). — Tenez! les voici, les sept cents francs! Ils sont là et vous ne savez pas si votre ami les aura... Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... Ils sont là, à votre disposition. (*Les mettant devant lui*.) Si j'étais vous, je ne les laisserais pas échapper!

NIVOLET. — Non, non, non, non, non! je ne peux pas! Je ne peux pas!... Ça m'ennuie de vous refuser... mais je ne peux pas!

BORNARD (*lui mettant les billets dans sa poche*). — Voilà! Vous les avez encaissés, vous ne pouvez pas dire le contraire maintenant.

NIVOLET. — Oh! vous êtes ennuyeux, Monsieur Bornard! Voilà ce que c'est que les hommes d'affaires! Vous jouez avec moi comme le chat avec la souris... Enfin, c'est vous qui aurez la peau d'ours... Mais qu'est-ce que je vais pouvoir dire à mon ami?...

MADAME BORNARD. — Dites-lui n'importe quoi, voyons!... Oh! quel scrupule exagéré!...

NIVOLET. — En tout cas, il vaut mieux qu'il ne vous voie pas ici avec moi, parce qu'il pourrait se douter de quelque chose...

MADAME BORNARD. — Nous nous en allons. Et aussitôt que vous aurez des nouvelles..

NIVOLET. — Dans quatre ou cinq jours, vous aurez la peau d'ours complètement en état.

BORNARD. — Je vous remercie, Monsieur Nivolet.

NIVOLET. — Ah! moi, je ne vous remercie pas, parce que vous me mettez dans des embarras, dans des ennuis...

MADAME BORNARD (*à Bornard*). — Va-t'en vite!

BORNARD. — Au revoir, Monsieur Nivolet!

Il sort avec M^{me} Bornard. Entre Jeannette.

SCÈNE VII

NIVOLET, THÉODORE, JEANNETTE

NIVOLET. — Tiens! Voilà la petite amie de Théodore... (*Appelant.*) Théodore! (*Arrive Théodore.*) Vous allez pouvoir vous en aller à Paris avec votre amie. (*Il tire les billets de sa*

poche.) Voilà sept cents francs... Votre peau d'ours est vendue.

THÉODORE. — Comment?... sept cents francs?

NIVOLET. — Oui, vous me la donnerez tout à l'heure et j'irai la porter dans quatre ou cinq jours à ces gens... D'ailleurs ce n'est pas elle qu'ils ont achetée, c'est une autre.

THÉODORE. — Mais ils vont la reconnaître!

NIVOLET. — Mais non, ils ne la reconnaîtront pas. On en sera quitte pour arracher quelques poils par endroits!...

THÉODORE. — Pourtant, Monsieur, on dit qu' « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant... »

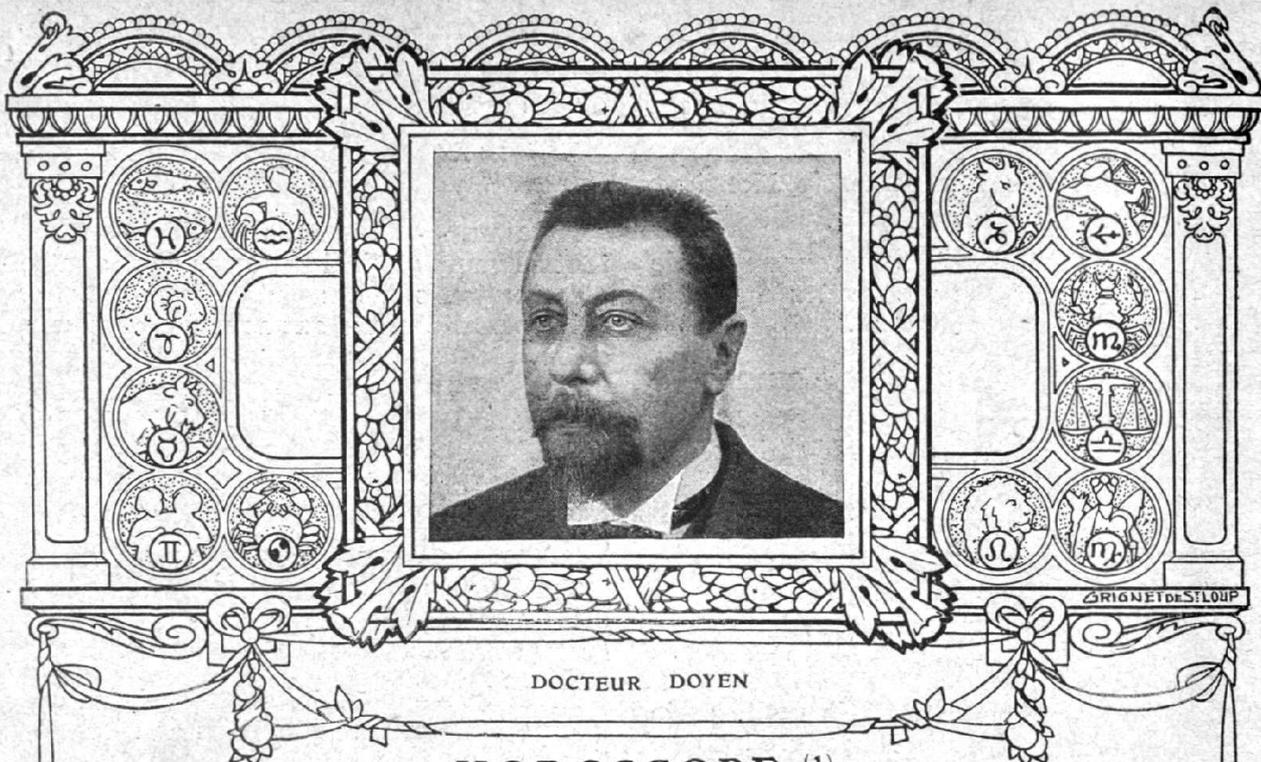
NIVOLET. — ... Mais, mon ami, on ne trouve d'acheteurs que dans ces conditions-là...

RIDEAU



DEUX HEUREUX

Grâce à la peau de l'ours et à l'ingéniosité de Nivolet, Théodore et Jeannette purent retourner ensemble à Paris.



HOROSCOPE ⁽¹⁾

Ce que disent la main et les astres

Né le 16 décembre 1859, à 7 heures du matin, sous le signe du Sagittaire, du Sagittaire habile à tirer à l'arc, à mesurer le but. Donc, celui-ci est adroit par les mains et le coup d'œil. Quelle est son influence astrale? La date révèle Mercure. Donc, de l'entregent, de l'indépendance et de la hardiesse. Mercure apporte aussi le goût des arts, de la représentation, du décor, de l'harmonie.

Voyons la main... Oh! oh! main forte, main d'action, main d'un être qui sent, qui vibre par le toucher. Donc, tempérament ardent et audacieux.

Il doit s'agir là d'une individualité occupée soit des misères individuelles, soit des misères sociales. Peut-être est-ce un homme politique, venu de la science à la politique, ou disposé à y venir. En tout cas, il y a dans cette main la caractéristique de l'ascension, du désir d'être en vue, de conseiller, de transformer, de commander. C'est une main autoritaire, prompte à agir. Elle doit appartenir à un être remarquable par



ses décisions, son sens de la vie, la compréhension de son temps. J'y distingue une certaine nervosité morale, une tendance à l'exaspération qui ne saurait évidemment pas troubler la belle harmonie de cette force d'ensemble que révèlent ces lignes. J'y lis aussi de l'inquiétude et du doute. Mais qui n'en éprouve point?

A. DE THÈBES.



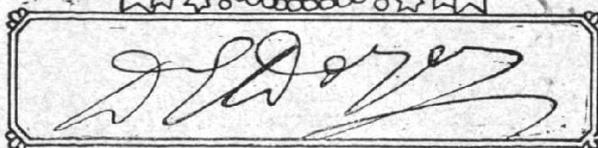
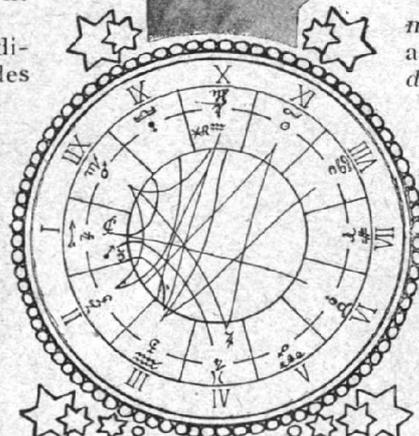
Portrait graphologique

Cette signature, excessivement rapide et mouvementée, aux lettres toutes liées, dénote un cerveau d'une activité prodigieuse, mais ne perdant jamais le fil de ses idées.

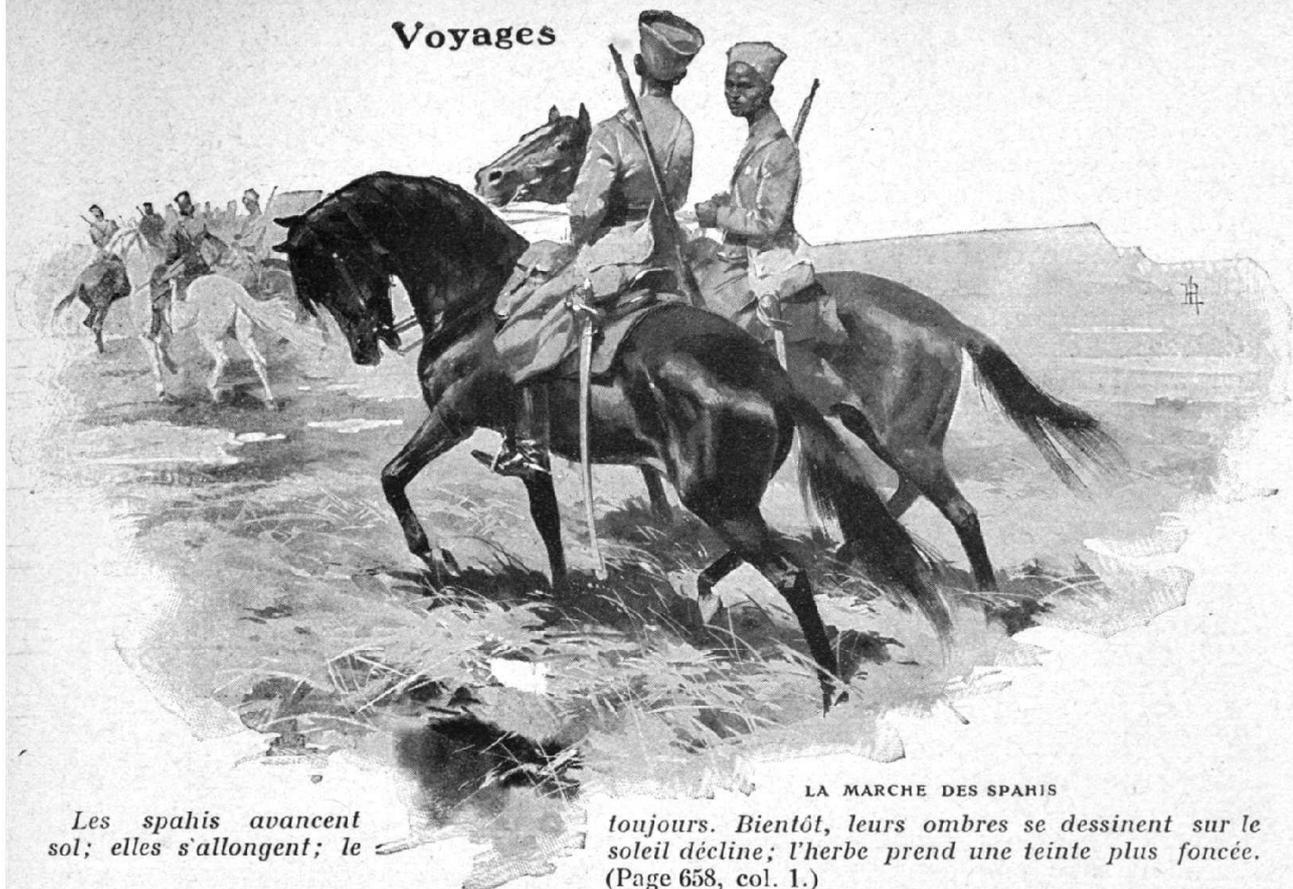
Paraphe en laço des femmes et des gens habiles.

Traits arrondis et appuyés, jetés avec vivacité et négligence : manières aimables, affectuosité passionnée, mais beaucoup de vivacité et d'indépendance de caractère, et un certain dédain des convenances.

Ensemble supérieur et vigoureux.



(1) Voir Nos 22 à 24 et 27



LA MARCHÉ DES SPAHIS

Les spahis avancent sol; elles s'allongent; le

toujours. Bientôt, leurs ombres se dessinent sur le soleil décline; l'herbe prend une teinte plus foncée. (Page 658, col. 1.)

LA MORT D'UN HÉROS

par le Lieutenant-Colonel Baratier

Il n'est pas roman plus émouvant que ce récit vrai de l'admirable acte d'héroïsme, digne des temps antiques, qu'avec simplicité et piété, le lieutenant-colonel Baratier, le compagnon du colonel Marchand, a écrit pour les lecteurs de *Je sais tout* ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

A la mémoire de mon ami Henri de Cheigné, tué au combat de Serery, le 19 juin 1897.



U fort Bonnier, le clairon sonne le réveil; à l'autre bout de la ville, du fort Hugueny, comme un écho, la trompette répond.

L'Orient cendré s'argente; les minarets des trois mosquées, Djen-Djeri-Ber, Sankoré et Sidi-Yaya sortent de l'ombre; les maisons cubiques, écrasées, aplaties dans l'obscurité se redressent; un filet de lumière borde le contour des terrasses; une lueur indécise glisse le long des murs, pénètre dans les rues, fait briller les clous et les ferrures, ornements des portes... Tom-

bouctou s'éveille. Et pendant que les marabouts, devant le soleil levant, rappellent au peuple prosterné la grandeur d'Allah, sur le fort Bonnier monte le drapeau de la France.

A ce moment, une compagnie de tirailleurs et deux pelotons de spahis sortent de la ville, défilent au pied du pavillon tricolore et le saluent: « Morituri te salutant! »

Combien reviendront de ceux qui partent ainsi à la recherche du rezzou de Touaregs signalé dans l'Est au bord du Niger? Les Touaregs! guerriers légendaires, invisibles et toujours présents, survenant au galop de leurs chevaux ou de leurs méharis, tels une trombe de sable soulevée par le vent, ouragan qui passe,

renverse tout et s'évanouit à l'horizon en fumée. Les Touaregs! hommes voilés du désert, dont le litham (1) ajoute un mystère à celui de leur retraite.

A leur poursuite le détachement s'élançe. Il oblique vers le Sud pour rejoindre le fleuve et chercher sa route à travers la prairie marécageuse due aux inondations annuelles; il s'écarte du désert laissant à plusieurs kilomètres, dans le Nord, cette mer aux lames de sable, ces dunes tourmentées propices aux embuscades. Vareuses bleues des tirailleurs, vestes rouges des spahis, s'éloignent dans la plaine; sur l'herbe la marche des hommes, le mouvement des chevaux, jettent, au hasard des reflets du soleil, l'éclair d'un sabre ou d'une baïonnette.

Les spahis prennent le galop; le lieutenant de Chevigné qui les commande a l'ordre de devancer l'infanterie d'une étape. Derrière eux, Tombouctou va disparaître; ses contours dentelés se noient dans un rayonnement d'or, le drapeau français n'est plus qu'un point, la silhouette de la ville s'amincit, s'étire, se fond dans la ligne de l'horizon; partout la prairie s'étend comme une nappe verte coupée d'îlots sablonneux, trouée de larges marais; et dans la fixité radieuse du ciel cette étendue flambée de clartés, mais immobile et sans ombres, paraît une solitude morne, presque sombre.

Aux côtés du lieutenant de Chevigné marche le lieutenant de Latour, le chef du 2^e peloton. Sur toute la colonne, le soleil de midi répand une impression d'écrasement; les chevaux ont la tête basse; les cavaliers ferment les yeux aveuglés par une brume ardente; dans l'universelle torpeur qui saisit la nature, les voix semblent étouffées, le tintement des étriers ou des sabres assourdi; c'est à peine si le cri d'un aigle pêcheur, au-dessus du Niger, parvient à déchirer l'air de sa note aiguë, prolongée, lamentable, comme le hurlement d'un homme qu'on égorge.

Les spahis avancent toujours. Bientôt leurs ombres se dessinent sur le sol; elles s'allongent; le soleil décline; l'herbe prend une teinte plus foncée; le couchant s'irradie de lueurs orangées, il est temps de songer au bivouac.

Au flanc d'une petite dune de sable couronnée de palmiers nains aux éventails aigus, les faisceaux sont formés; les chevaux attachés à la corde secouent la mu-

(1) Le litham est le voile foncé, presque noir, qui recouvre tout le bas du visage des Touaregs ne laissant voir que l'arête du nez et les yeux.

sette remplie de mil; indigènes et Européens mangent leur ration d'endaubage: il n'est pas permis d'allumer de feux dont la fumée décèlerait la présence de la troupe à l'ennemi.

La prairie s'assombrit de plus en plus, le ciel se décolore, un léger brouillard monte du fleuve, la nuit tombe.

Roulés dans leurs burnous, la main posée sur leurs carabines, les spahis dorment.

A l'extrémité de la dune un homme veille, debout, l'arme au pied, tourné vers le Nord-Est; il scrute la plaine du regard. Le lieutenant de Chevigné s'approche de la sentinelle:

— Attention, Samba! Ecoute surtout. Les Touaregs glissent comme les serpents.

Sans tourner la tête, le spahi répond par le claquement de langue habituel aux noirs: il a compris.

L'officier reste un instant auprès de lui; ses yeux cherchent à percer les ténèbres; mais seules les mares grossies par les premières pluies de la saison reflètent la lueur des étoiles qui brillent au milieu des roseaux.

Comment se garder dans cette plaine? Dans le désert on trouve des acacias rachitiques ou des mimosas rabougris pour former la zeriba, le retranchement impénétrable fait de branches emmêlées, hérissé d'épines et d'aiguillons. Ici, nulle autre protection que celle de l'obscurité!

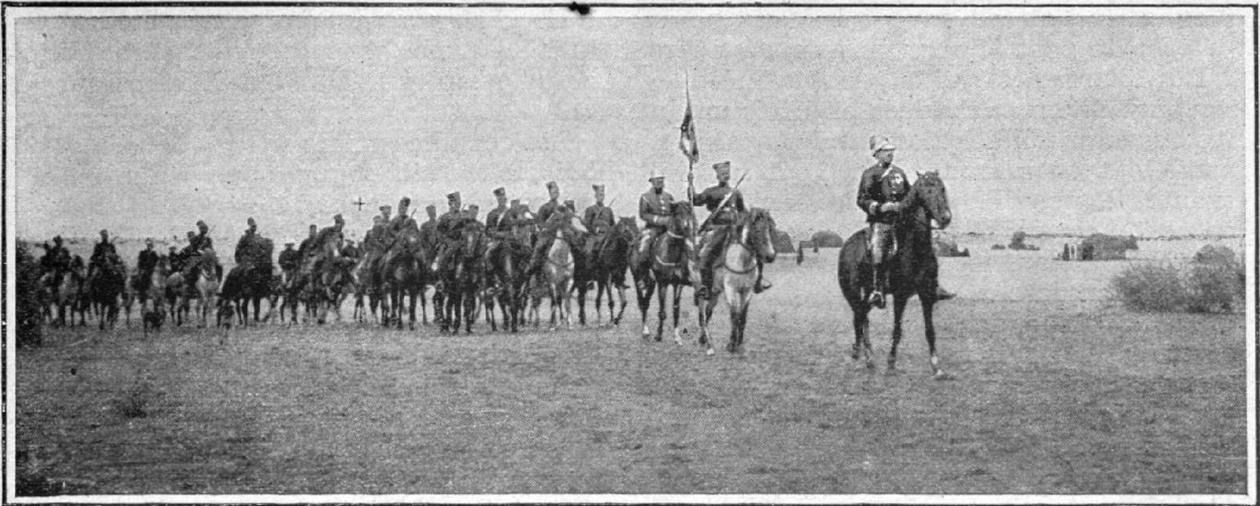
UNE ALERTE DANS LE DÉSERT

Revenu près de ses hommes allongés sur le sable devant la ligne des chevaux, le lieutenant les contemple et songe à sa responsabilité: pourra-t-il avec quarante spahis, dans un pays pareil, découvrir l'ennemi sans être surpris lui-même? Sa mission est aventureuse! C'est un ordre imprudent qui l'a lancé en enfant perdu à une journée de marche des tirailleurs! Il n'a pas à le discuter: A Dieu va!

Au moment de s'étendre à côté du lieutenant de Latour endormi, il entend un roulement lointain. Il se penche prêt à éveiller son ami et à donner l'alarme; mais subitement il se ravise: le bruit qui l'inquiète se produit au Sud; le danger n'est pas dans cette direction.

Le maréchal des logis Matar-Gaye s'est soulevé; il écoute et se recouche en riant:

— Ça, mon lieutenant, c'est des sauvages qui se marient.



APRÈS LE DÉPART DE TOMBOUCTOU

Aux côtés du lieutenant de Chevigné (la croix indique la place qu'il occupe) marche le lieutenant de Latour, le chef du 2^e peloton. Sur toute la colonne, le soleil de midi répand une impression d'écrasement. (Page 658, col. 1.)

En effet, le son du tam-tam vient du village de Kagha, sur l'autre rive du fleuve. Le grondement du tambour continue, un peu sourd d'abord, par saccades, par à-coup; bientôt plus vif, plus pressant, plus éclatant, couvrant sans doute les plaintes de l'épousée; puis la cadence s'accroît, le rythme se précipite, ce n'est plus qu'un roulement, un chant de triomphe... et le silence tombe brusquement. Le tam-tam lassé s'est endormi.

L'officier rêve: sur sa route de mort il salue la vie. La vie! qui dans ce village poursuit son cours et le suspendra peut-être demain pour lui, pour ses compagnons. L'énigme de ce lendemain l'opprime; le si-

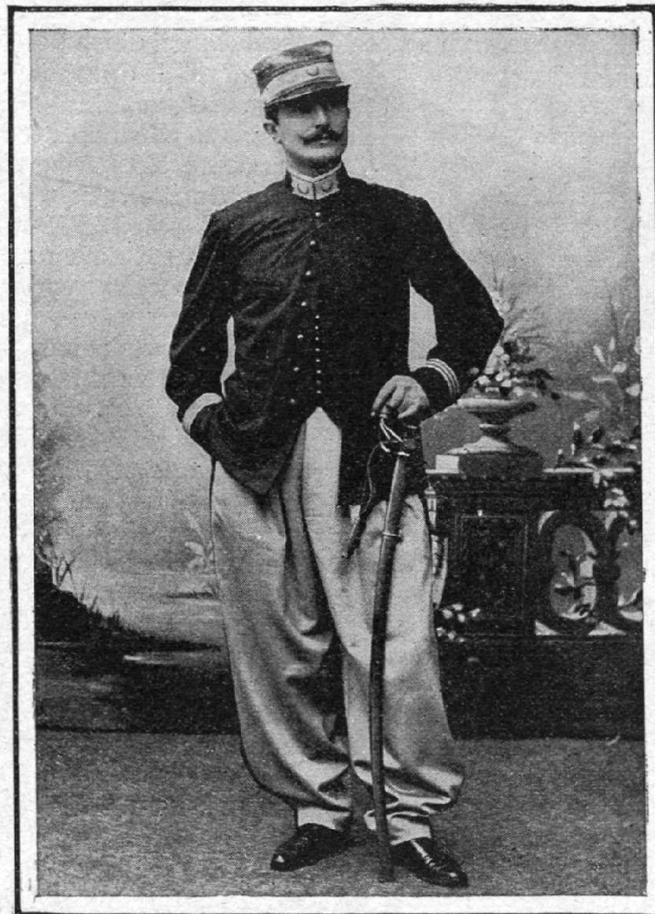
lence lui paraît angoissant, l'obscurité opaque. Il songe à la France, à ceux qu'il

a quittés... les reverra-t-il jamais?

La France! A ce mot surgit la vision de ce qu'il est venu chercher si loin: un but à son énergie, un peu de gloire pour son pays!

Et ses yeux s'illuminent, la nuit qui l'enveloppait s'éclaircit. Il voit le ciel étinceler, les étoiles palpiter, le Niger couler plus clair entre ses berges noyées d'ombre: le silence se transforme, il le sent léger, subtil; il lui semble que des ondes passent dans l'immobilité de la nature, que l'âme de toutes choses se dégage; son âme elle-même devient plus libre.

Il sourit, s'étend à son tour, et des lueurs, des flammes, des orbes rayonnantes res-



LE LIEUTENANT DE CHEVIGNÉ

Cette photographie est la dernière qui ait été faite du héros de ce récit.

plendissent en son rêve : le jour qui va se lever ne peut être qu'un jour de gloire.

Le bivouac s'éveille, des traînées de vapeur flottent au ras de la prairie humide; les chevaux sellés, gaiement, les spahis se remettent en marche. Peu à peu le soleil monte, les brouillards s'effilochent, se dissolvent, l'air s'échauffe et s'élève au-dessus du sol, tremblant, frémissant, comme autour d'une chaudière.

Sur le flanc de la colonne, les vestes rouges d'une patrouille apparaissent puis s'enfoncent dans les roseaux d'un marais, mais les chéchias restent visibles et fleurissent la pointe des herbes.

Il est midi. En passant en face du village de Serery, le lieutenant essaie d'obtenir des renseignements sur le rezzou qu'il poursuit; toutes ses interrogations demeurent sans réponse; les indigènes, d'accord avec les Touaregs ou terrorisés par eux, ne veulent pas parler; et les pelotons reprennent leur route, zigzaguant à travers les mares. Parfois ils les longent de trop près; les chevaux s'y enfoncent et sortent en bondissant de la fondrière.

— Mauvais terrain de charge, pense le chef du détachement.

A S S A I L L I S P A R L E S T O U A R E G S

A ce moment, au Nord, le brigadier Maresal, commandant la patrouille de flanc, s'arrête au sommet d'un tertre, et fait signe.

D'un temps de galop, le lieutenant de Chevigné le rejoint, accompagné du lieutenant de Latour. Tous deux gravissent le monticule de sable parsemé de palmiers nains, couvert de touffes de drinn qu'une brise imperceptible agite comme des chevelures. Au pied de la dune s'étend une zone marécageuse prolongée dans l'Ouest par une suite de mares; au delà du terrain d'inondation, le désert apparaît; au Nord, à moins d'un kilomètre, un buisson d'acacias ferme l'horizon.

Le brigadier indique la ligne obscure du buisson :

— Mon lieutenant, le long des arbustes, des ombres glissent.

L'officier regarde. Une colonne, défilé de chenilles noires, s'écoule, abritée par les bois; on la voit à peine.

— De Latour, dit-il, sans quitter des yeux le mouvement des Touaregs, les deux pelotons en bataille au pied de la dune. Au galop!

Le bruit d'un torrent qui roule un cliquetis d'armes, un commandement : Halte! des chevaux qui s'ébrouent. Les spahis sont là.

Les chenilles noires se sont détachées du bois; le terrain s'anime; une masse épaisse approche en rampant.

— Combat à pied, ordonne de Chevigné. A 800 mètres commencez le feu!

Les coups de feu éclatent, espacés d'abord, puis de plus en plus pressés. Les chenilles avancent toujours; grouillement, remous surmonté d'un hérissément de lances enveloppées de lumière. A présent on distingue le voile noir qui cache le visage des Touaregs. A l'Est et à l'Ouest, des cavaliers surgissent, ils ont dépassé la ligne d'ombre du buisson d'acacias, leurs silhouettes se découpent sur le fond du désert qui se dégrade en teinte grisâtre; ils s'étendent au galop de chaque côté de leur infanterie, tels deux bras prêts à se refermer sur les spahis.

Encore quelques minutes et l'on devra reculer.

— Feu rapide!

Déjà la horde sombre recouvre les dunes, submerge la prairie, roule comme une vague, les zagaies dressées, semblables à une crête d'écume. Le flot monte, monte sans cesse, s'échappe du bois, sort de terre, tombe du ciel, et sur la plaine éclairée par le grand soleil s'étale ainsi que l'ombre gigantesque d'un nuage.

— En retraite, ordonne de Chevigné. A cheval!

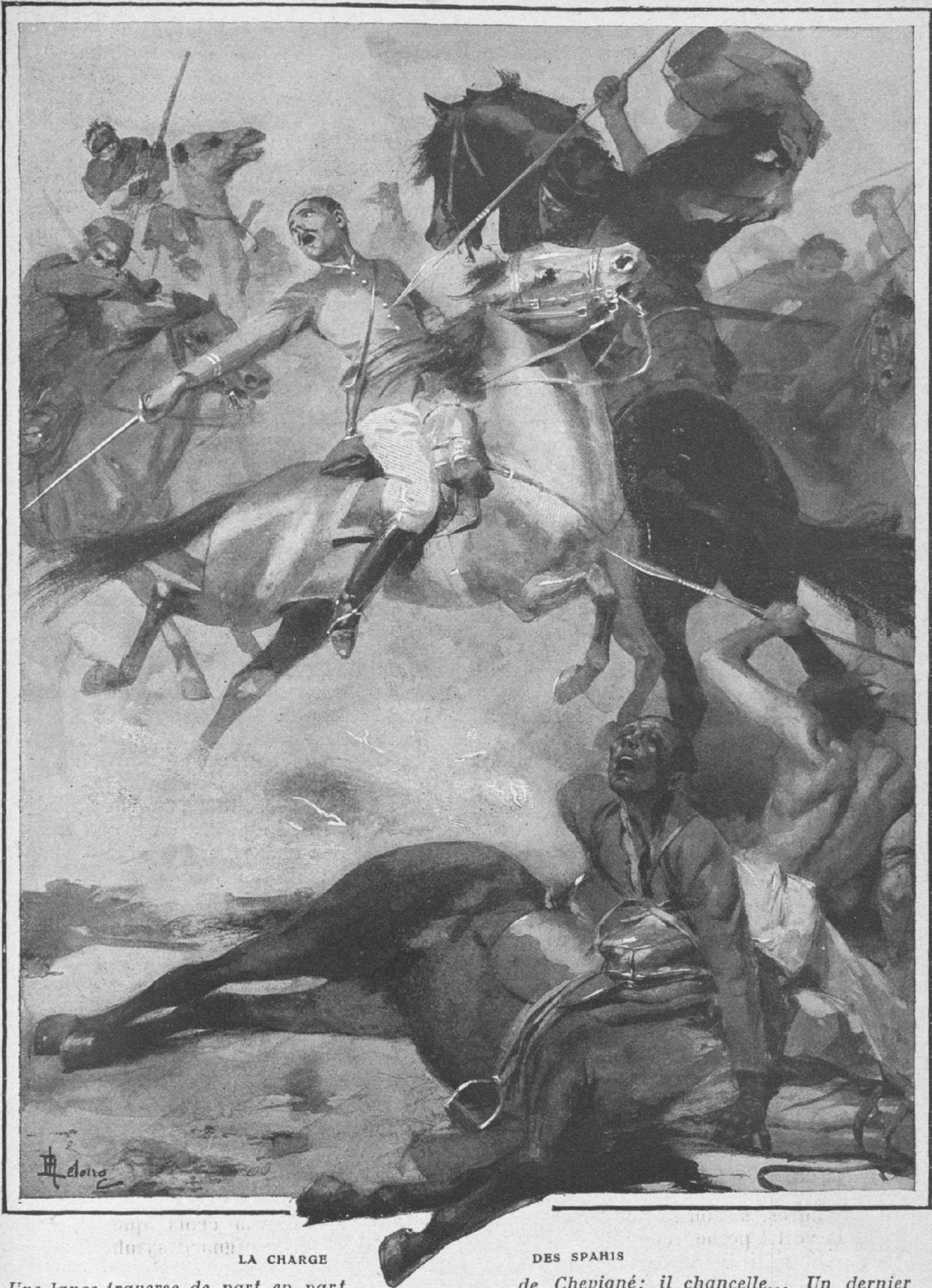
Il faut revenir vers le Sud, du côté du fleuve; le terrain sera meilleur s'il est nécessaire de charger.

Un hurlement de triomphe salue ce mouvement; des milliers de bras agitent les lances au-dessus des têtes; en même temps, sort d'un pli de terrain qui le masquait, le dernier groupe des fantassins Touaregs monté sur des chameaux, et cette réserve se précipite à la suite de sa cavalerie sur les spahis en retraite.

Les deux pelotons ont pris position face à l'Est, la droite couverte par le fleuve, la gauche par des marécages.

Les cavaliers ennemis arrivent au galop, brandissant leurs armes, le couteau fixé au bras gauche, la croix formée par le manche contre le poignet; la croix que chaque Targui porte à son poignard, symbole peut-être de l'ancienne religion de ses pères, avec laquelle il frappe aujourd'hui l'infidèle, le chrétien!

Les carabines sont impuissantes à arrê-



LA CHARGE

DES SPAHIS

Une lance traverse de part en part
effort!... Les genoux étreignent la selle...

de Chevigné; il chancelle... Un dernier

(Page 662, col. 2.)

ter cet élan ; il ne reste qu'à prendre la fuite.

Au moment où de Chevigné va commander demi-tour, le maréchal des logis Salles lui signale un essaim de cavaliers qui tournent leur gauche. La retraite est coupée ! Ils sont cernés ! Des deux côtés ils seront un contre dix !

CERNÉS ! UNE DÉFENSE HÉROÏQUE

Le lieutenant n'hésite pas : mourir pour mourir, ils ne mourront pas en ayant l'air de fuir ! Du reste, pourraient-ils combattre ceux qui les tournent et sont encore loin, en ayant à dos ceux dont l'attaque vient de l'Est ? Ces derniers sont trop près. A eux d'abord ! Ensuite... ensuite la mort ! Et la voix ferme :

— De Latour, chargez avec votre peloton !

Puis, se tournant vers le maréchal des logis de Libran :

— Prenez huit hommes, vous ne chargerez qu'après moi, à la dernière extrémité.

Déjà de Latour a crié : Chargez !

Les spahis bondissent les éperons au ventre de leurs chevaux ; à leurs cris de guerre, répondent des rugissements. Les poitrails se choquent, l'élan fou des cavaliers rouges brise la muraille des cavaliers noirs, puis le rang se tord, se disloque ; les sabres se lèvent, s'abaissent, heurtent les lances ; des éclairs jaillissent ; les chevaux se cabrent sous les coups des mors : hennissements, bruit de fer, haleines oppressées, spasmes d'agonie ; tourbillon dans lequel les vareuses écarlates noyées apparaissent semblables à des taches de sang ; une à une les taches rouges s'effacent ; elles ne sont plus que des flots perdus dans la marée qui les engloutit.

Mais une deuxième fois retentit le cri terrible : Chargez !

Avec son peloton, de Chevigné s'élance et crève la mêlée hurlante. Sa haute taille domine le combat ; il veut rejoindre son ami ; il ne le voit plus ; du moins, il le vengera !

Sous le choc irrésistible, les rangs des Touaregs, ébranlés par la première attaque, se sont ouverts ; mais leur infanterie vient d'arriver, elle saute à bas des chameaux et se rue sur les spahis. Ce n'est plus un contre dix, c'est un contre vingt qu'il faut lutter.

Les hurlements de rage étouffent le râle des poitrines, les plaintes rauques des

mourants ; les sabres tournoient dans un éclaboussement de sang et jettent une clarté livide ; les Touaregs blessés se redressent et, le poignard au poing, coupent les jarrets des chevaux, se cramponnent aux jambes des cavaliers, se hissent jusqu'à eux pour frapper.

Culbutés, hachés, déchiquetés, les spahis s'effondrent, écrasés sous le nombre. Une lance traverse de part en part de Chevigné ; il chancelle. Un dernier effort ! Ses genoux étreignent la selle, son poing se crispe sur sa lame ; mais ses yeux se troublent : il pare, il frappe, immergé dans un chaos de faces bestiales aux regards de haine, au rictus de démon ; vision d'enfer au milieu de laquelle il va succomber. En vain, le brigadier Amady-Bocar, qui ne l'a pas quitté, lui fait un rempart de son corps.

Alors, une troisième fois, le cri : Chargez ! retentit, Cri de désespoir, cri de mort.

Ce sont les huit derniers spahis qui vont avec le maréchal des logis de Libran entourer leur officier.

Cinq tombent ; mais la trouée qu'ils ont faite permet au lieutenant de se dégager, de rallier ce qui reste des deux pelotons, et de tenter la retraite, la fuite. Comme un sanglier dans le sursaut suprême secoue la meute qui le recouvre, les survivants, surhumains, s'arrachent à la horde sauvage.

Ils ne sont plus que quatorze !

Une seconde d'hésitation a suspendu l'attaque, une seconde d'admiration peut-être, car les Touaregs sont des guerriers.

De tous côtés errent des chevaux affolés, sans cavaliers, le poitrail ouvert, trébuchant sur des cadavres ; ici, gît un spahi, la poitrine trouée, les bras en croix, les yeux vers le ciel ; là, un Targui, le crâne entaillé, le visage caché par le litham devenu rouge.

Les cavaliers ennemis se sont reformés ; ils évitent d'aborder ceux qu'ils croient à leur merci, ils les suivent au galop, les harcèlent, les entourent et jettent leurs zagaies de loin.

Pour sauver les débris de ses pelotons, de Chevigné dompte la mort ; deux lances l'atteignent de nouveau dans les côtes, et successivement un homme, puis un autre tombe, trois sont blessés ; de Libran, la tempe fendue, est aveuglé par le sang.

Ils ne sont plus que douze !

A bout de forces, de Chevigné, soutenu par le brigadier Amady-Bocar, regarde vers le Nord : les Touaregs, qui, au début de la charge, exécutaient un mouvement tournant dans cette direction, ont disparu ;

ils ont probablement rallié la masse des combattants pendant la mêlée. Du côté de Tombouctou, la route est libre, et les tirailleurs, soutien de la reconnaissance, sont à moins d'une étape. Le salut est là pour ceux qui peuvent encore galoper et s'enfuir. C'est lui, le chef, qui retarde la marche; pour lui les derniers braves se sacrifieront. Son devoir est de les sauver!

L E SACRIFICE D'UN HÉROS

Epuisé, il affermit sa voix :

— Maréchal des logis, je vous donne l'ordre de fuir. Je vais mourir, laissez-moi là. Vous! Tous, au galop!

Le maréchal des logis fait un geste de dénégation :

— Si j'étais capable de vous abandonner, ceux-là refuseraient.

Et il montre le spahi Baba-Maréko luttant pour relever et prendre en croupe un homme qui vient de tomber. Un coup de sabre hache l'épaule du spahi et met l'os à nu, trois lances s'abattent sur lui, mais il ne lâche son camarade qu'au moment où ce dernier meurt, la poitrine traversée.

Ils ne sont plus que onze !

Le lieutenant de Chevigné comprend que,

lui vivant, pas un de ces héros ne le quittera.

— Maréchal des logis, lorsque je serai mort, vous fuirez ; c'est un ordre.

Et sans attendre la réponse, rassemblant ce qui lui reste de vie pour mourir, brusquement il saisit son revolver et se tire à la tempe.

Un cri de douleur des siens, un hurlement de triomphe des Touaregs... puis il n'entend plus rien... un grand silence plane sur lui... il reconnaît le silence de la veille, le même calme le pénètre, les mêmes pensées reviennent : sa mère, la France... comme la veille, il sent que dans ce silence son âme se dégage... ses lèvres s'entr'ouvrent en un sourire : le jour qui s'est levé était bien un jour de gloire.

LIEUTENANT-COLONEL BARATIER.

Le sacrifice du lieutenant de Chevigné permit au maréchal des logis de Libran et aux dix spahis survivants de rejoindre la compagnie de tirailleurs et de rentrer à Tombouctou. Les corps des Européens et des spahis tués au combat de Serery purent être retrouvés quelques jours après et ramenés à Tombouctou où ils furent inhumés. Le spahi Baba-Maréko était tué deux ans plus tard, dans le Kanem, au combat de Rig-Rig.

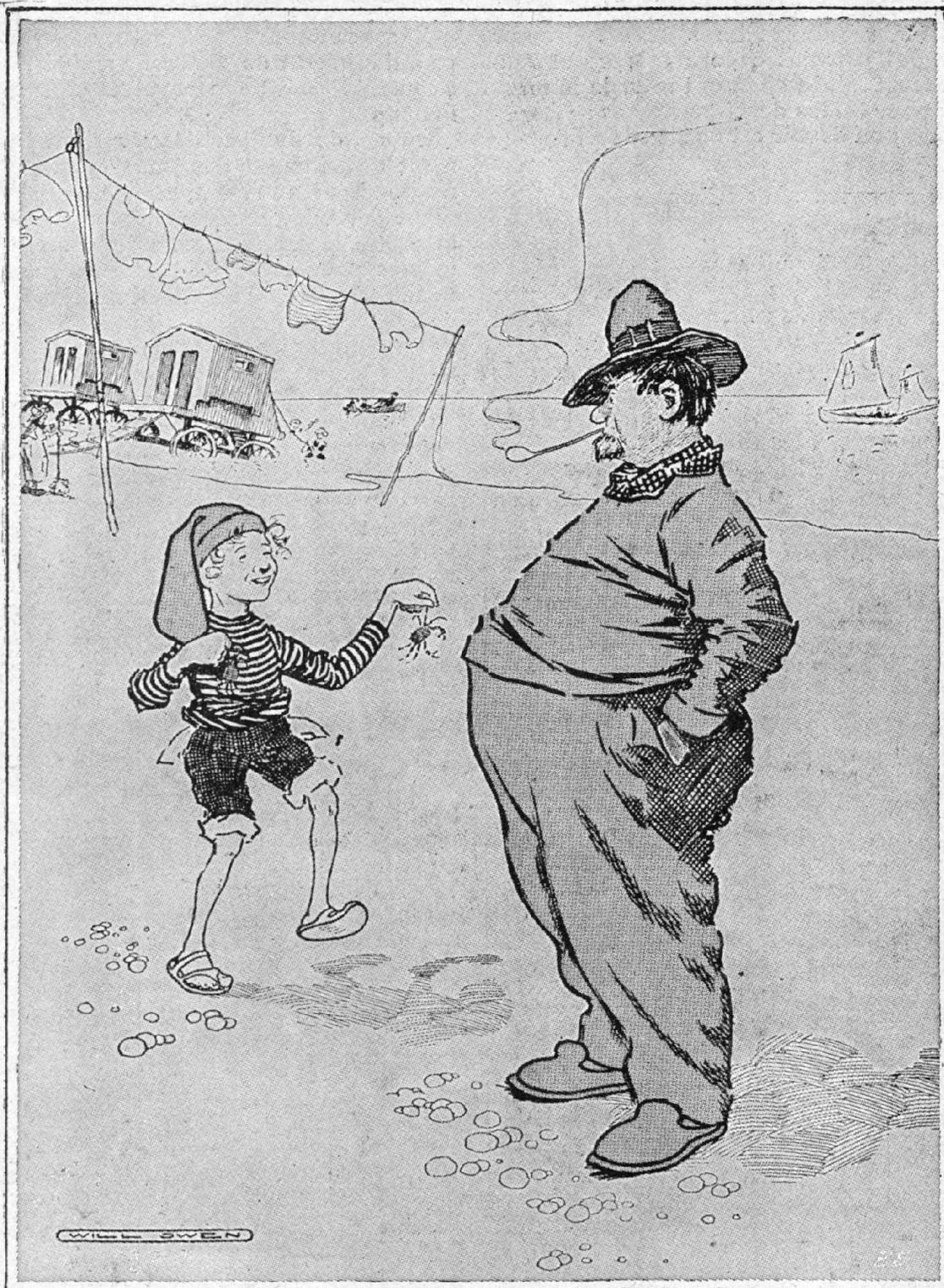


LA MORT D'UN HÉROS

— Maréchal des logis, lorsque je serai mort, vous fuirez ; c'est un ordre. Et sans attendre la réponse, brusquement il saisit son revolver et se tire à la tempe.

(Page 663, col. 2)

L'ESPRIT A L'ÉTRANGER, par WILL OWEN



JEUNE HOMME BIEN RENSEIGNÉ

- A quoi servent les crabes, papa ?
- A faire de la bisque d'écrevisses.



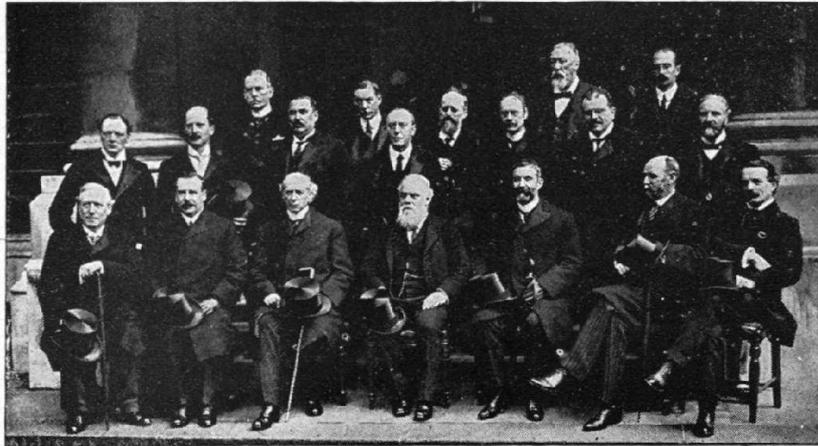
L'INSTITUTEUR NÈGRE, délégué du syndicat à la Confédération du travail, révoqué par le gouvernement contrairement à l'avis du Conseil départemental (26 avril).



LE 1^{er} MAI A PARIS. — Un anarchiste isolé, d'origine russe, du nom de Law, a, d'un omnibus, tiré des coups de revolver au passage des cuirassiers.



LE FACTEUR GRANGIER, signataire comme M. Nègre d'une affiche hostile à M. Clemenceau, et révoqué par le Conseil de discipline de l'administration des postes.



Les Gouverneurs des Colonies anglaises à l'Office Colonial



M^{me} et M. Wilfrid Laurier

LES GOUVERNEURS DES COLONIES ANGLAISES, convoqués par le roi, se sont réunis le 2 mai à l'office colonial de Londres. Voici un groupe qui deviendra historique. Il comprend : au fond, Sir W. Hamilton, M. Holderness, Sir W. Lyne, M. W. A. Robinson; au second rang, M. Winston Churchill, Sir Fr. Hopwood, général Botha, Sir J. Hackay, M. G. W. Johnson, M. E. W. Just, L. P. Brodeur, Sir Robert Bond; au premier rang, M. Asquith, Sir Joseph Ward, Sir Wilfrid Laurier, Lord Elgin, M. Deakin, M. Moor, M. Lloyd-George. La photographie de droite montre Sir Wilfrid Laurier gouverneur du Canada, d'origine française, et M^{me} W. Laurier qui après leur séjour en Angleterre sont venus passer quelques jours à Paris.



Un défilé de plus de 100.000 viticulteurs — Le Comité de Lésignan (MM. Marcellin et Cathala au centre)

LA CRISE VITICOLE. — La mévente des vins s'accroît dans le midi et cause une véritable misère dans l'Aude, l'Hérault, les Pyrénées-Orientales, le Gard. Le 5 mai à Narbonne, le 12 mai à Béziers, 100, 200.000 manifestants prennent de graves décisions : Si, le 15 juin, le gouvernement n'avait rien fait, on décréterait la grève de l'impôt et la démission de tous les corps élus : conseils municipaux, conseillers généraux, députés, sénateurs. Trois membres du gouvernement, MM. Doumergue, Sarraut et Dujardin-Beaumetz, sont députés des départements fédérés.



Le baiser au drapeau

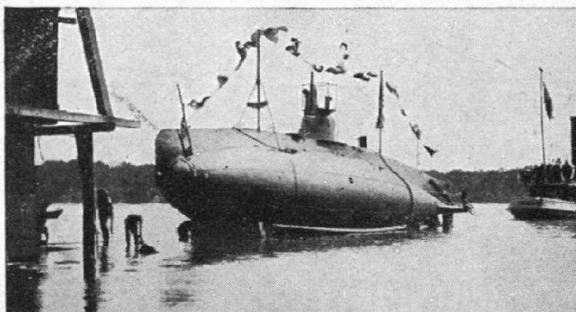


Le roi Alphonse XIII à l'arrivée des recrues

L'ARRIVÉE DES RECRUES A L'ARMÉE ESPAGNOLE. — A l'arrivée des recrues en Espagne, il est d'usage que, dans chaque régiment, les jeunes soldats défilent devant le drapeau et le baisent l'un après l'autre. Le 1^{er} mai, le jeune roi Alphonse assistait à cette curieuse cérémonie pour la garnison de sa capitale. La photographie de droite le représente quittant le Palais royal pour se rendre à cette émouvante cérémonie.



LE NOUVEAU SAC DE L'INFANTRIE FRANÇAISE, imaginé par l'adjudant Aubry, du 124^e régiment. Divisé en deux, le sac est moins fatigant, moins lourd (1 k. 300 au lieu de 2 k. 200).



LE CUTTLEFISH, un des nouveaux formidables sous-marins lancés par la marine anglaise. L'Angleterre se trouve ainsi de l'avis de notre amiral Fournier qui, dans une dernière inspection (Cherbourg, 12 mai), affirma que « l'affranchissement » de la France est dans le sous-marin.



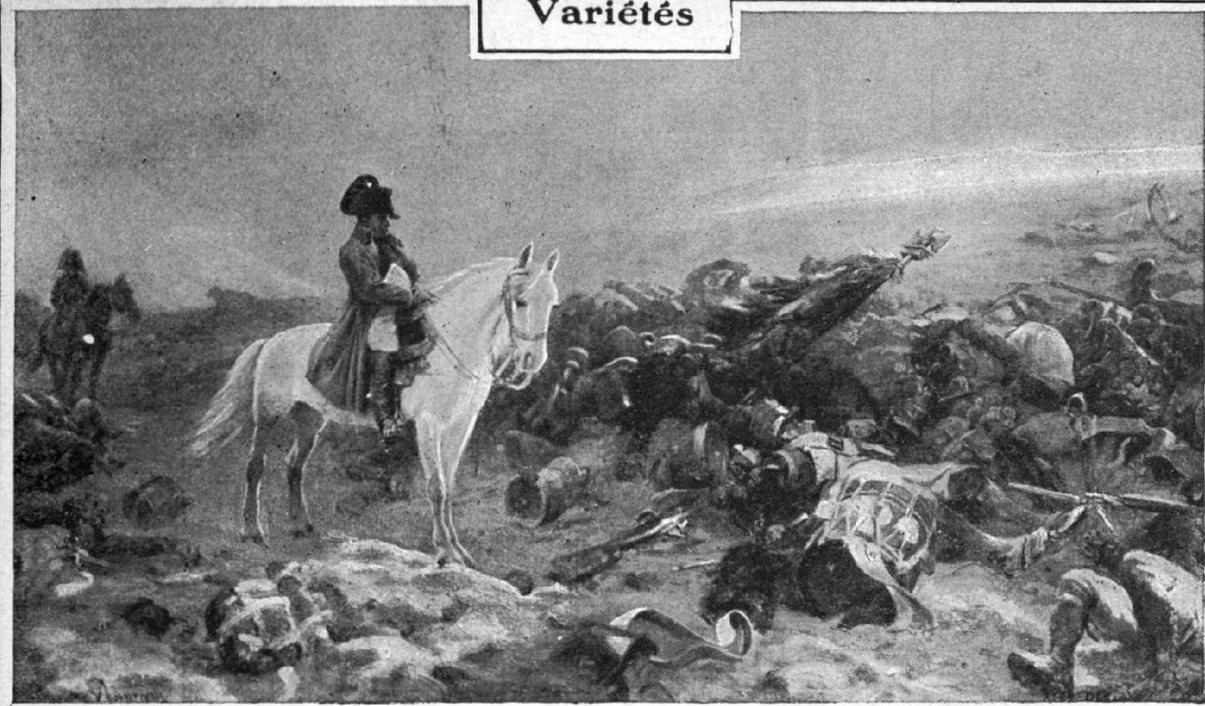
LE NOUVEAU SAC (vu de face) permet de prendre sans difficulté la position du tireur debout, celle du tireur couché (le cou étant libre) et le pas de course, à cause de la division du sac.



LANCEMENT DE LA "ROMA". — Le 21 avril, à la Spezia, en présence du roi Victor-Emmanuel III, des amiraux et du prince de Battenberg, lancement d'une nouvelle unité de la flotte de guerre : la Roma.

LIVRES DE CE MOIS : *Souvenirs d'un engagé volontaire*; Belfort 1870-71, par Marcel Poilay, préface de

Maurice Barrès. — *Mémoires militaires de Joseph Grabowski*, officier d'état-major de Napoléon I^{er} (1812-1814).



Copyright 1905, by Braun et Cie

LES DÉFENSEURS DE L'AIGLE, PAR RAYMOND DESVARREUX

Napoléon, définitivement vaincu, contemple, sur un coin du champ de bataille, un des groupes héroïques qui sont morts pour la défense de l'aigle restée entre les mains crispées des cadavres.

La Garde meurt et ne se rend pas

L'éminent écrivain des dernières années du règne de Napoléon I^{er}, M. Henry Houssaye, vient de mettre en lumière, dans une substantielle étude, quelques-uns des points restés obscurs de la bataille de Waterloo dont l'anniversaire est le 18 juin. A notre tour, nous apportons à l'éclaircissement de certains détails encore imprécis de cette capitale journée de l'époque moderne une contribution nouvelle, dont nos lecteurs apprécieront la valeur et l'intérêt

CELUI-LA était un censeur indulgent de nos prédilections secrètes qui exprima cette opinion, moins paradoxale qu'il ne semble, que la légende est non seulement le charme de l'histoire, mais encore le meilleur moyen de fixer le souvenir des hauts faits qu'elle rapporte. Les préférences du grand public vont aux récits enjolivés des conteurs plutôt qu'aux narrations sèches et froides des érudits soucieux de précision, et nous aimons l'anecdote pour ce qu'elle a d'imprévu et souvent de piquant. On ne peut pas trop lui sacrifier cependant quand il s'agit d'histoire, mais si nous interrogeons les historiens eux-mêmes sur la question de savoir qui prononça ces mots désormais

immortels : « *La Garde meurt et ne se rend pas* », si nous voulions aussi être assurés qu'ils furent réellement prononcés, la plupart de nos auteurs contemporains n'éprouveraient aucune hésitation pour en affirmer l'authenticité et pour en attribuer l'honneur au général Cambronne.

Il n'est donc pas surprenant que cette légende, — si c'en est une ! — ait acquis une force qui a défié le temps. Vraie ou fausse elle survivra à tout ce qu'on pourra dire car, dans sa brusque concision, cette phrase lapidaire est bien le dernier rôle de l'aigle agonisant, l'ultime cri de détresse de son orgueil que, seule, vaincra la mort.

Pourtant, M. Henry Houssaye, l'écrivain le plus documenté de cette bataille de Waterloo, — dont c'est, dans quelques

jours, l'anniversaire — laisse soupçonner un scepticisme qui éveille l'intérêt à l'égard de cette mémorable parole.

Il ne saurait affirmer qu'elle eût été dite réellement, encore qu'il eût réuni et confronté tous les témoignages relatifs à la réponse de Cambronne, ainsi qu'il l'écrivait dans la plus récente édition de son remarquable ouvrage *1815*, et en ajoutant qu'il les publierait quelque jour sous le titre : *La Garde meurt et ne se rend pas, Histoire d'un mot historique*. L'éminent académicien vient de tenir parole et nous donnons sommairement à titre documentaire, les conclusions de ses recherches :

« 1^o De l'ensemble de ces témoignages, il paraît très probable que le général dit ou la *phrase* ou le *mot*, ou encore ceci : « Des gens comme nous ne se rendent point. » — 2^o Cambronne a toujours nié énergiquement avoir prononcé la *phrase*, qui semble avoir été inventée à Paris, quelques jours après la bataille de Waterloo, par un rédacteur du *Journal général*. — 3^o Cambronne a nié aussi, bien qu'avec plus d'embarras, il est vrai, avoir dit le *mot*. Mais alors qu'on ne s'explique pas pourquoi il a nié la *phrase*, si vraiment il l'a prononcée, on comprend plus facilement qu'il ait nié le *mot*, s'il l'a dit. Cambronne qui était devenu le vicomte Cambronne par une faveur de Louis XVIII et qui avait épousé une Anglaise, tenait à passer pour « un homme bien élevé ». — 4^o A Nantes, où est mort Cambronne en 1843, il était de notoriété publique que, malgré ses dénégations, d'ailleurs pleines de réticences, il avait dit le *mot*. — 5^o En se représentant par la pensée la scène du 18 juin, en songeant à l'état d'esprit où se trouvait Cambronne, à l'exaspération que devaient produire sur lui les sommations des Anglais, on arrive à juger que le *mot* était absolument en situation. Il est psychologiquement vrai. Or, comme il semble bien que Cambronne a dit quelque chose, ce quelque chose doit être cela. »

D'où il s'ensuit que Cambronne aurait surtout prononcé le mot bref, mais qu'une certaine indécision plane toujours sur le point de savoir quel est le véritable auteur de la phrase historique.

Celle-ci n'aurait pas été inventée après coup comme paraît le croire M. Henry Houssaye. Non seulement elle aurait bien été dite, mais elle aurait même été écrite.

Voilà de quoi rouvrir la discussion, et sans prétendre vouloir faire ici de l'érudition historique, nous venons ap-

porter dans le débat une version inédite.

Le hasard des lectures nous a mis sur une piste qui vaut d'être suivie.

Une très curieuse brochure parue à Dijon en 1867 et signée d'un archéologue bourguignon, M. Albert Albrier, conteste énergiquement que Cambronne eût dit « *La Garde meurt et ne se rend pas* », mais l'auteur se rencontre précisément avec M. Henry Houssaye pour authentifier le juron si fameux qu'il « aggrave » même d'une nouvelle épithète.

UNE VERSION PEU CONNUE

Apportons donc cette contribution, si modeste qu'elle soit, au nouveau livre que M. Henry Houssaye vient d'écrire. Cambronne a toujours nié avoir prononcé la phrase. Qui l'a dite, alors? M. Albert Albrier nous renseigne : cette réponse fut faite à Wellington par le colonel qui commandait l'un des derniers bataillons carrés de la vieille garde, le baron François Martenot de Cordoux et M. Henry Houssaye déclare en avoir reçu le témoignage du petit-fils d'un sous-officier de la vieille garde, nommé Jean-Claude Berthaut, qui lui a écrit, en 1902, que son aïeul assurait que la phrase avait été prononcée par le colonel Martenot. M. Houssaye mentionne ce témoignage en faisant remarquer que celui-ci avait reconnu que cette phrase fut dite par le général Michel. Cependant, M. Albrier en tient pour sa version :

« Au retour de l'île d'Elbe, écrit-il, Martenot de Cordoux fut un des premiers à accourir auprès de l'illustre exilé ; il participa à la campagne de Belgique comme chef de bataillon du 2^o régiment de grenadiers de la jeune garde. Il était à Waterloo, où, dès le début de l'action, il recevait les épaulettes de colonel du même régiment. Vers les sept heures du soir, quand tout était désespéré, il fit former sa troupe en carré autour de l'Empereur. La présence du souverain animait les soldats à un tel point que, la bataille presque perdue, ils se croyaient invulnérables. Mais il était dès lors devenu impossible de réunir nos troupes dispersées et décimées. Calme au milieu du danger, Martenot de Cordoux ne quitta pas un instant le commandement de sa colonne et sut conserver sa position pendant une heure trois quarts ; en vain l'ennemi accabla sa troupe d'une grêle de boulets, le colonel de Cordoux ne s'en émeut nullement : blessé au flanc d'un coup de biscaïen, il n'en continue pas

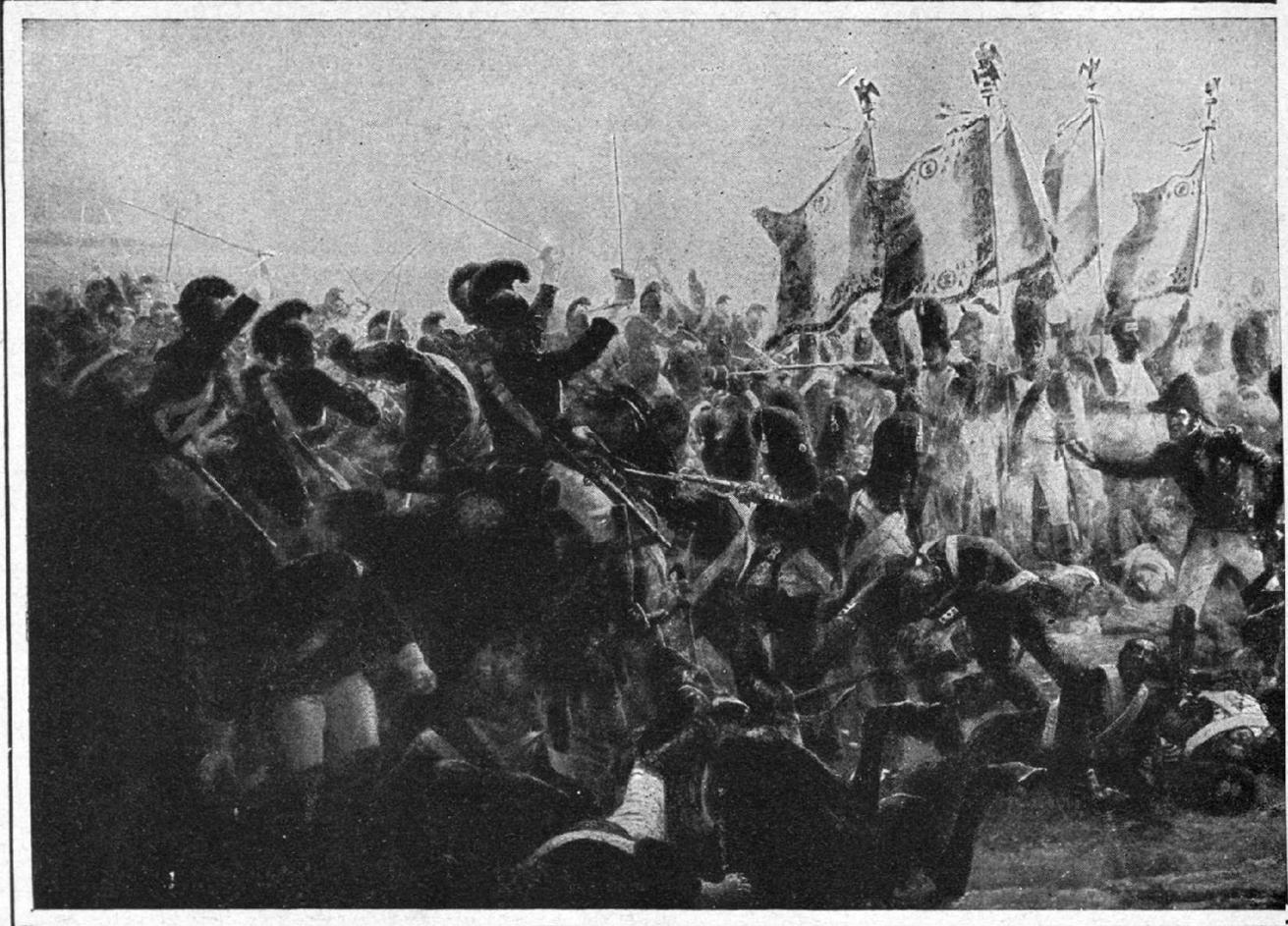
La Garde meurt et ne se rend pas



Edité par Siot-Decauville

L'AIGLE EXPIRANT, PAR GÉRÔME

Blessé à mort, l' « Aigle », dans un mouvement superbe d'agonie, tombe sur le drapeau d'Iéna et d'Austerlitz.



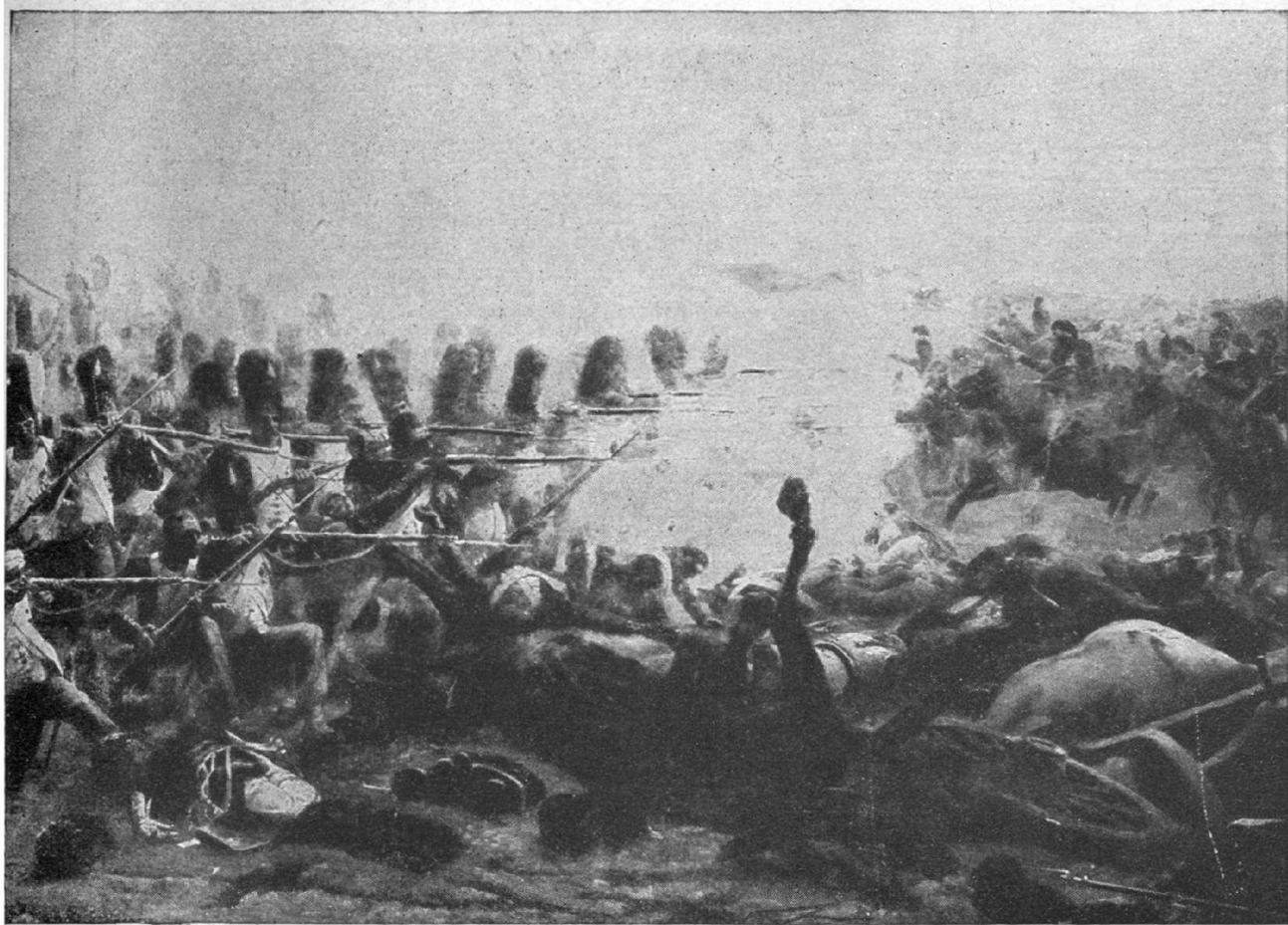
LA BATAILLE DE WATERLOO,

C'est au maître panoramiste Poilpot qu'est due cette reconstitution artistique et saisissante qui les autres. Autour des drapeaux qui claquent au vent, les grenadiers luttent courageusement contre

moins à lutter jusqu'au dernier moment. Témoin de tant d'héroïsme et de sang-froid, l'Empereur conféra au vaillant colonel bourguignon la croix de commandeur de la Légion d'honneur et le grade de général de brigade, double promotion que ne sanctionna jamais la Restauration.

« Cependant la bataille touchait à sa fin et l'armée française était en pleine déroute. Restait encore, postée sur un plateau élevé, la réserve composée de la jeune garde : là, se trouvait, sous le commandement du baron de Cordoux, le 2^e régiment des grenadiers dans les rangs duquel étaient venus se réfugier les débris des bataillons mutilés, ainsi que les généraux, baron de Cambronne et comte Michel. En vain, la cavalerie anglaise, que dirige Wellington lui-même, l'assaille à plusieurs reprises : la garde tient bon et ne recule pas. Le chef anglais toutefois ne cesse de crier : « Rendez-vous, rendez-vous ! » Indigné, Cambronne, avec une franchise toute

militaire, lui répond par ces termes de bivouac : « M...., c..... ! » Néanmoins les charges sont un instant suspendues, et Wellington envoie un de ses aides de camp renouveler sa demande au baron de Cordoux, ajoutant : « Qu'il valait mieux déposer les armes que de sacrifier la vie de tant d'hommes à une inutile résistance ». *Déchirant aussitôt une page de son carnet*, Cordoux y trace à la hâte ces mots : « *La Garde meurt et ne se rend pas* ». — Voici ma réponse, dit-il à l'envoyé, puis, se retournant vers ses troupes, il s'écria : « *Soldats, la Garde meurt et ne se rend pas* ». — A ces mots, officiers et soldats font retentir l'air de cette exclamation : « *La Garde meurt et ne se rend pas.* » Le combat recommence alors avec fureur : les cuirassiers anglais et les dragons prussiens fondent avec impétuosité sur la garde. Martenot de Cordoux fait en vain des prodiges de valeur : blessé à l'épaule, il perd une partie de son sang. Heureusement, la nuit arrive, nuit épaisse



PANORAMA DE POILPOT

donne bien l'impression de ce que fut la grande mêlée de cohortes déchainées les unes contre la cavalerie anglaise qui les assaille de toutes parts alors qu'une pluie de projectiles s'abat sur eux.

et profonde, qui lui permet d'effectuer sa retraite en bon ordre. »

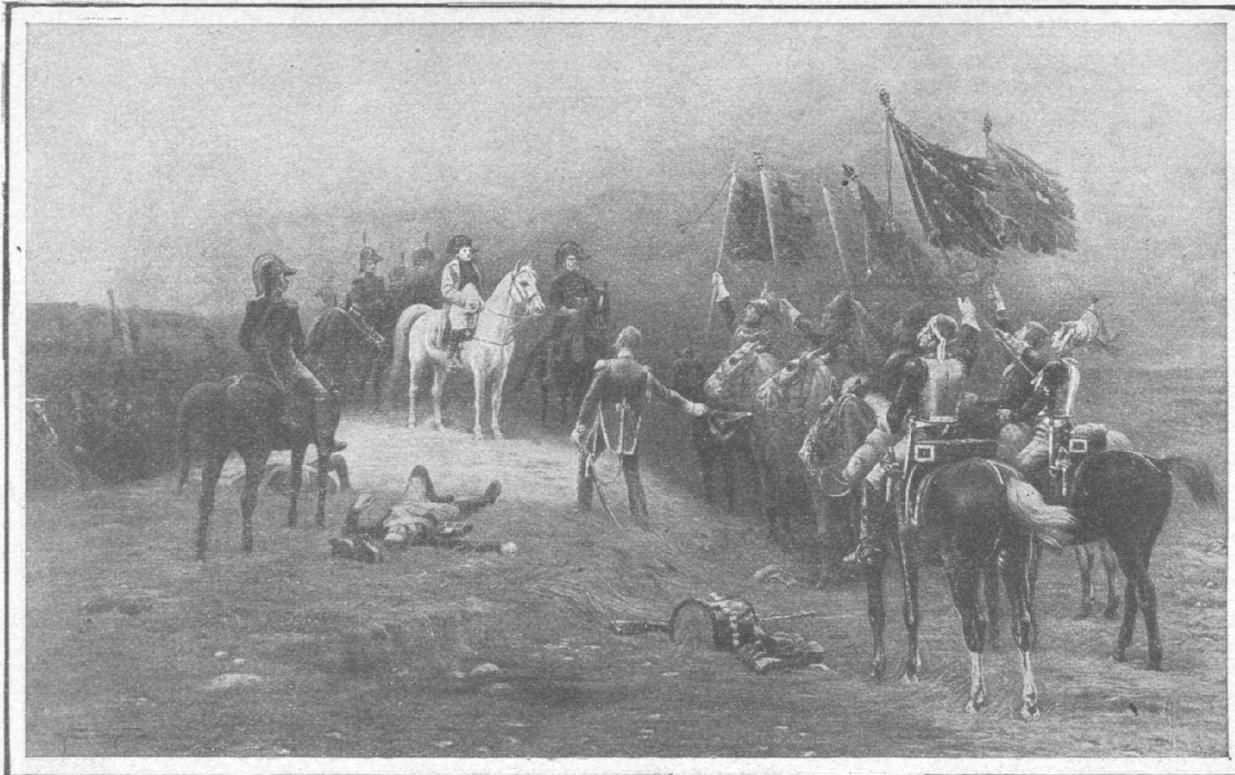
Ainsi, voilà comment se serait passé le fait qui a soulevé tant de discussions passionnantes ! Le colonel Martenot de Cordoux aurait non seulement dit : « *La Garde meurt et ne se rend pas* », il l'aurait même écrit à Wellington. Ceci infirmerait la légende qui attribue cette fière réponse au général Cambronne...

M. Albrier constate que de 1815 à 1847, tous les historiens de Waterloo n'ont cessé d'imputer au général baron de Cambronne ces immortelles paroles et il raconte que, en 1842, on lui éleva une statue au pied de laquelle on allait graver le « mot » de Cordoux, lorsque les héritiers du général comte Michel vinrent s'y opposer, en revendiquant pour le chef de leur famille les paroles prononcées à Waterloo, non sans que les descendants de Cambronne ne fissent entendre, à leur tour, de vives protestations.

Ce qui paraît certain, c'est que le conflit fut porté devant le Conseil des ministres et que le ministre de la Guerre nomma une commission « qui devait, disait-il, puiser à toutes les sources, consulter tous les documents, interroger tous les faits particuliers qui pouvaient éclaircir le débat, recourir à la mémoire des officiers présents à Waterloo, et surtout aux combats des 15, 16, 18 et 19 juin 1815 ».

CE QUE DIT UN RAPPORT OFFICIEL.

Cette commission adressa au secrétaire d'Etat, ministre de la Guerre, un rapport d'où il résulte que : « Ni le général Cambronne, ni le général Michel n'ont prononcé les paroles sacramentelles ; qu'à la vérité le général Wellington avait sommé Cambronne de se rendre, mais que ce dernier lui avait répondu par des termes de bivouac ; que *de l'avis unanime* des officiers



DERNIERS TROPHÉES, PAR EUGÈNE CHAPERON

Si la bataille fut perdue, les soldats français de toutes les armes se comportèrent avec une vaillance inouïe et cette présentation, à l'Empereur, des derniers trophées pris à l'ennemi en est la plus belle attestation.

composant le 2^e régiment de la jeune garde, le colonel Martenot de Cordoux seul avait écrit à Wellington et crié : « La Garde meurt et ne se rend pas ».

Et M. Albert Albrier, qui analyse ainsi ce rapport, d'écrire : « Le ministre fit aussitôt insérer le rapport au *Moniteur*, et le Gouvernement commanda à Horace Vernet deux tableaux représentant le célèbre épisode de la bataille de Waterloo. Le peintre a choisi le moment où le colonel de Cordoux, à cheval au milieu de ses soldats rangés en carré autour de lui, brandit son épée et ouvre la bouche pour crier : « Soldats, la garde meurt et ne se rend pas. »

Ces affirmations si précises de M. Albrier ont, on l'avouera, quelque chose de troublant, mais ce qui ajoute encore à leur intérêt, c'est qu'un document quasi-officiel vient presque les corroborer.

Le colonel Martenot de Cordoux était originaire de Marcilly, dans la Côte-d'Or; le 2 février 1847, le Conseil municipal de cette commune était convoqué à l'effet de décider la transcription des états de service du colonel sur le registre des délibérations. La résolution suivante fut prise :

« Attendu que chaque ville, chaque village

de France s'empresse, à l'envi, d'ériger un monument à l'homme qui en fait la gloire.

« Le Conseil de la commune de Marcilly, vu l'empressement unanime des citoyens de cette commune; considérant qu'elle a vu naître un homme vraiment grand, un homme doué de rares talents militaires, un homme qui fut un des héros de Waterloo où il prononça, dit-on, le premier ces mémorables paroles : « La garde meurt et ne se rend pas ».

« Considérant qu'il est de notre premier devoir de nous hâter de venir offrir un sentiment de reconnaissance et de mémoire durable à cet héroïque citoyen, etc...

« Délibère.

« Que pour honorer la mémoire du brave et intrépide Martenot, baron de Cordoux, colonel des chasseurs de la garde impériale, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, chevalier des ordres royaux de Saint-Louis, de la Réunion et de la Couronne de fer, né à Marcilly le 18 février 1770, son état de service qu'il nous a remis lui-même sera inscrit sur le registre des délibérations et qu'une notice énumérant brièvement quelques actions de courage et de bravoure sera pareillement inscrite; que

c'est pourquoi le Conseil municipal de la dite commune ose recourir à ce qu'il vous plaise, Monsieur le Préfet, l'autoriser à faire cette transcription.»

Saisie de cette requête, l'administration répondit par l'intermédiaire du sous-préfet :

Beaune, le 20 mai 1847

« Monsieur le Maire,

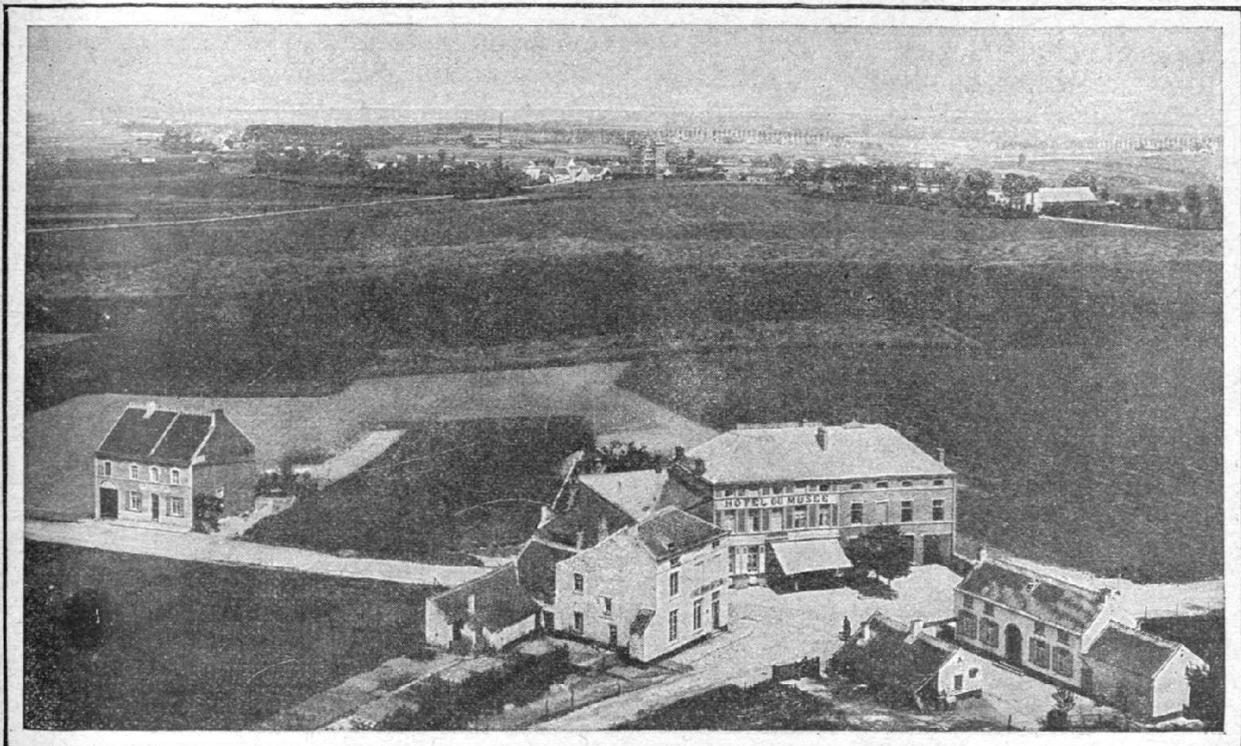
« J'ai la satisfaction de vous annoncer que M. le ministre de l'Intérieur a bien voulu, sur ma proposition, autoriser le Conseil municipal de votre commune à transcrire sur



LES TOMBEAUX ET LA PYRAMIDE

(Cl. Neurdein frères.)

Commemorant la grande bataille qui marqua la chute de Napoléon I^{er}, ces trois monuments s'élèvent maintenant sur l'emplacement même où tant d'hommes tombèrent, pour le défendre ou pour le vaincre.



VUE D'ENSEMBLE DE LA PLAINE DE WATERLOO, PRISE DE LA FERME DE MONT-SAINT-JEAN

(Cl. Neurdein frères.)

L'immense plaine a depuis longtemps repris son ancien aspect et ses champs présentent aujourd'hui un ensemble riant qui ne peut cependant effacer le souvenir du drame suprême qui s'y joua en 1815.



CAMBRONNE



MARTENOT DE CORDOUX



WELLINGTON

Le général Cambronne, le colonel Martenot de Cordoux et le général Michel furent tour à tour désignés comme ayant prononcé la fameuse phrase en réponse à une demande de reddition de Wellington qui dirigeait la cavalerie anglaise.

le registre de ses délibérations l'état de services de M. le colonel Martenot, baron de Cordoux, ainsi que la mention des brillants faits d'armes qui ont signalé sa carrière. C'est une heureuse pensée et je suis heureux d'avoir pu concourir à cette exécution.

« Agréez, etc... »

Le Sous-Préfet,
CHARLES DE MAUPAS

Tels sont les documents que mentionne la brochure que nous venons d'analyser.

Le débat est donc toujours ouvert: Qui a prononcé la phrase célèbre de Waterloo? M. Henry Houssaye incline à croire qu'elle n'a pas été dite. Pourtant...

Les amateurs de belles légendes en seraient désolés, mais c'est le destin des

« à-côté » de l'histoire d'être prétextes à controverses.

Et autant que l'histoire elle-même, il serait dommage qu'il fût prouvé que cette mâle réponse ne fut point spontanée.

Puisque la bataille de Waterloo ne s'est point passée à Waterloo, mais à une lieue au sud de ce village, on voit qu'il n'est guère difficile de donner une légère entorse à la vérité stricte: C'est, en effet, à Waterloo que Wellington avait établi son quartier-général, le soir du 17 juin, et c'est le 19 qu'il y rédigea son bulletin de victoire. Il n'en reste pas moins pour tout le monde que la bataille de Waterloo est celle qui eut lieu à Hougoumont, à la Haye-Sainte et sur le plateau de Mont-Saint-Jean...

VICTOR GOEDORP



LE SOIR DE WATERLOO, PAR EUGÈNE CHAPERON

Après la défaite, dans la nuit épaisse et profonde, la retraite eut lieu au milieu d'une tristesse que le peintre Eugène Chaperon a rendue ici avec un sentiment profondément émouvant.



LES CYGNES, PAR EDGARD MAXENCE
Une de ces précises et poétiques évocations
où excelle M. Maxence, décorateur né.
(Copyright)

Les Salons de 1907

II. Société des Artistes Français

POUR faire suite à notre « Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts » (voir le volume de mai de « Je sais tout ») nous offrons à nos lecteurs la reproduction des toiles les plus importantes exposées en ce moment, au Grand Palais, par la Société des Artistes Français. Toute une autre belle série d'œuvres particulièrement mondaines a paru dans le numéro du 15 mai de « Femina ». Page 630 du présent volume, le Memento des Arts est consacré à ce même Salon, dont nous avons donné, par avance, en frontispice du volume de mai, l'un des plus considérables envois, le portrait de M. Fallières, Président de la République, par M. Bonnat.



J.P. LAUKENS

P. RIBERA

PIETRO

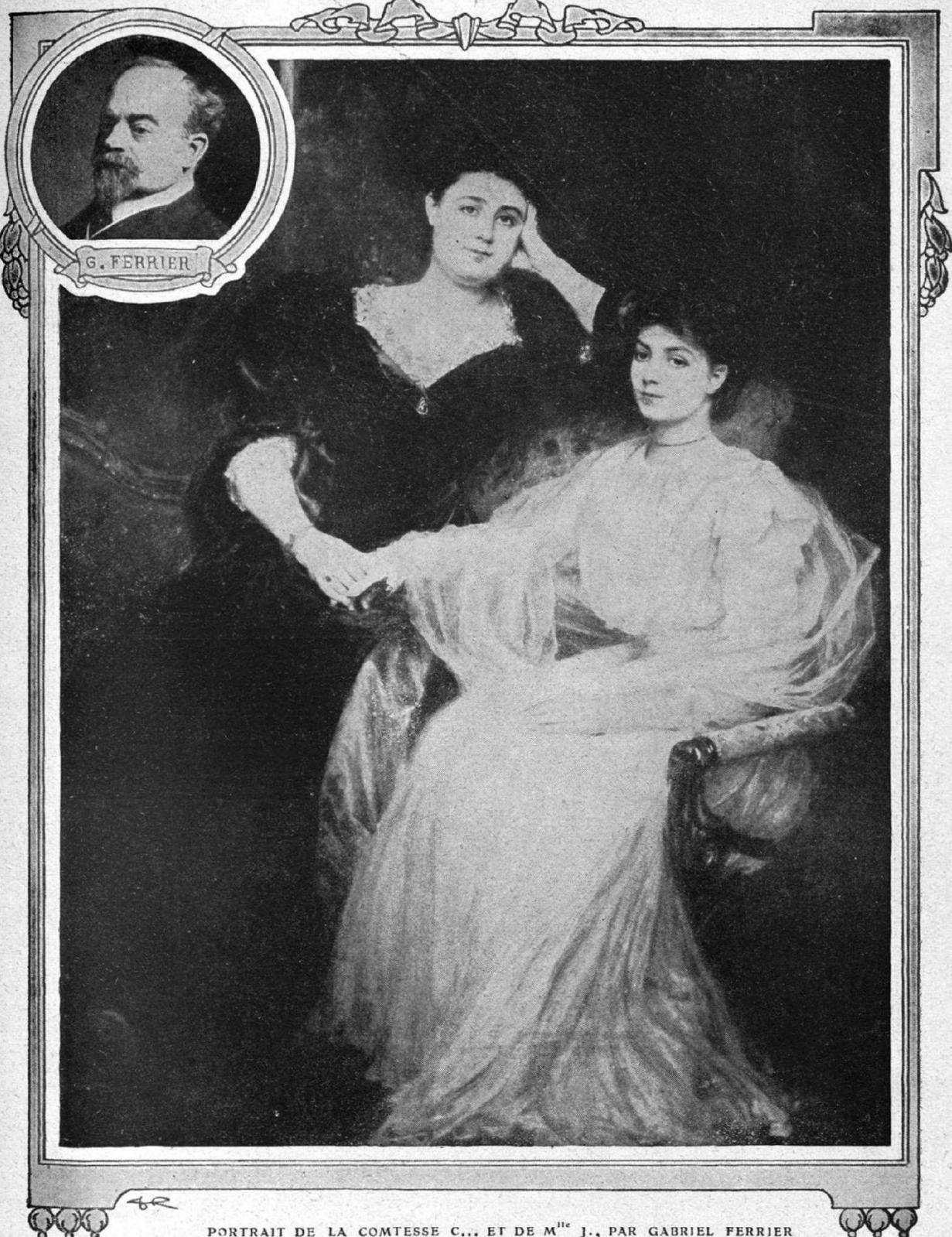
PAR JEAN-PAUL LAURENS

Sous ce costume vénitien, les gens informés n'ont pas de peine à reconnaître le fils du maître, Pierre Laurens, peintre lui-même.

ANDALOUSIE

PAR PIERRE RIBÉRA

Fragment d'un très beau triptyque où l'excellent artiste donne, en chaudes couleurs, une complète vision du pays andalou.



42
PORTRAIT DE LA COMTESSE C... ET DE M^{lle} J., PAR GABRIEL FERRIER

Ce double portrait est, sans contredit, parmi les plus beaux portraits du Salon où l'on remarque encore ceux de Chartran (M^{me} P.), Fougerat (le peintre et sa femme), F. Flameng (M^{me} M.) M^{lle} Henriette Siret (M^{lle} Suzanne B.), Léandre (M^{me} L. M. et ses filles), A. Leroux (M^{lle} Mitzy Dalti), Ferdinand Humbert (M^{lle} L. U.), Jean Patricol (la princesse Cherej-Ouroussoff), A. Lynch (le baron H.), F. Georges Lavergne (M^{mes} C. et L.), Jules Grün (M^{me} A. N.) dont Femina a publié les plus regardés.

(Cl. Je sais tout.)



J. CAYRON

LE POTIN, PAR JULES CAYRON

Jules Cayron qui s'affirme de plus en plus un des peintres officiels des élégances parisiennes, groupe cette année, dans un salon, quelques charmantes femmes qui dégustent un potin à l'heure du thé.

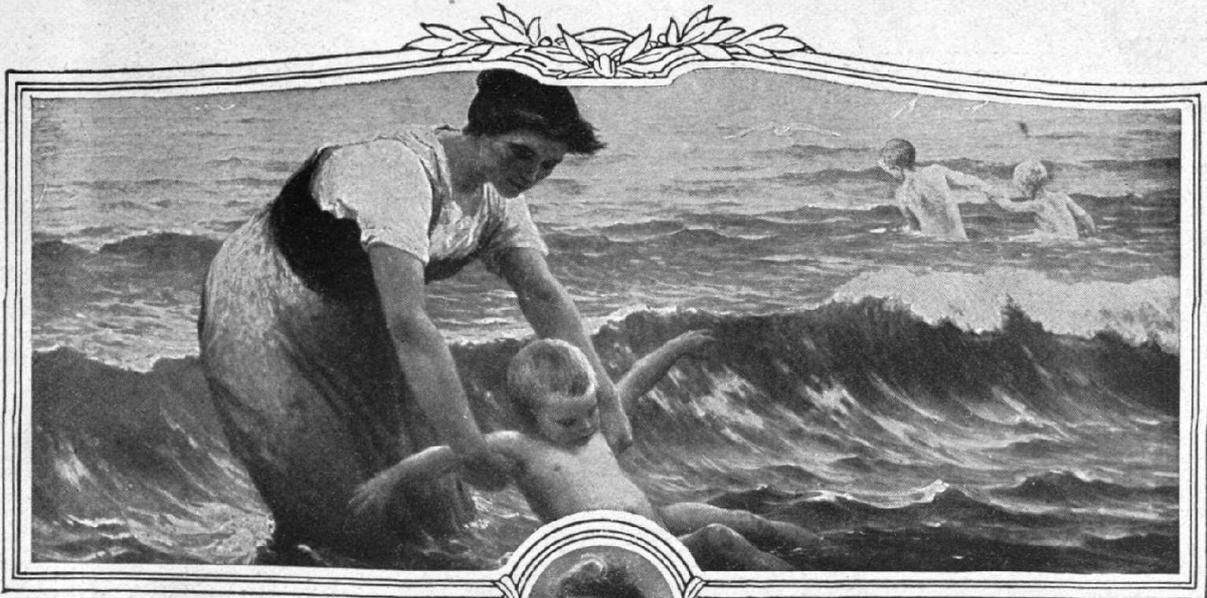


P. CHABAS



PREMIER BAIN, PAR PAUL CHABAS

Depuis quelques « Salons », Paul Chabas nous montre le lac d'Annecy ou quelques fjords norvégiens gracieusement animés par des baignades d'enfants où la lumière se joue sur les chairs nues.



LES OISEAUX DE MER,
*Peintre accoutumé de la mer et des
les vagues qui le bordent*



PAR M^{me} VIRGINIE DEMONT-BRETON
*scènes familières sur le sable et dans
où l'on joue sans péril*



LUNCH DANS UN PARC, PAR VICTOR TARDIEU

*Dans les salles du rez-de-chaussée, aménagées pour
recevoir les grandes décorations, on a mis en bonne place
la toile de Victor Tardieu, destinée à la décoration d'une
salle à manger et où l'on est tout étonné de trouver tant de
grâce dans le peintre du Travail et du Port de Liverpool.*



V. TARDIEU



ETCHEVERY

SUR LA PLACE DE BIARRITZ, PAR ETCHEVERY

Ce tableau est peut-être le plus joli du Salon. Dans une note claire, où domine le rouge cerise, c'est la vie elle-même de la célèbre plage, élégante et familière. M. Etchevery est un excellent et très moderne peintre.



Ed. FOURNIER

PORTRAIT DE SULLY PRUDHOMME, PAR EDOUARD FOURNIER

C'est de Châtenay où vit retiré l'illustre poète philosophe qu'est daté ce beau portrait où l'on devine la souffrance du malade et sa belle résignation. C'est une des plus impressionnantes pages du portraitiste bien connu à qui l'on doit aussi la Frise du Grand Palais.

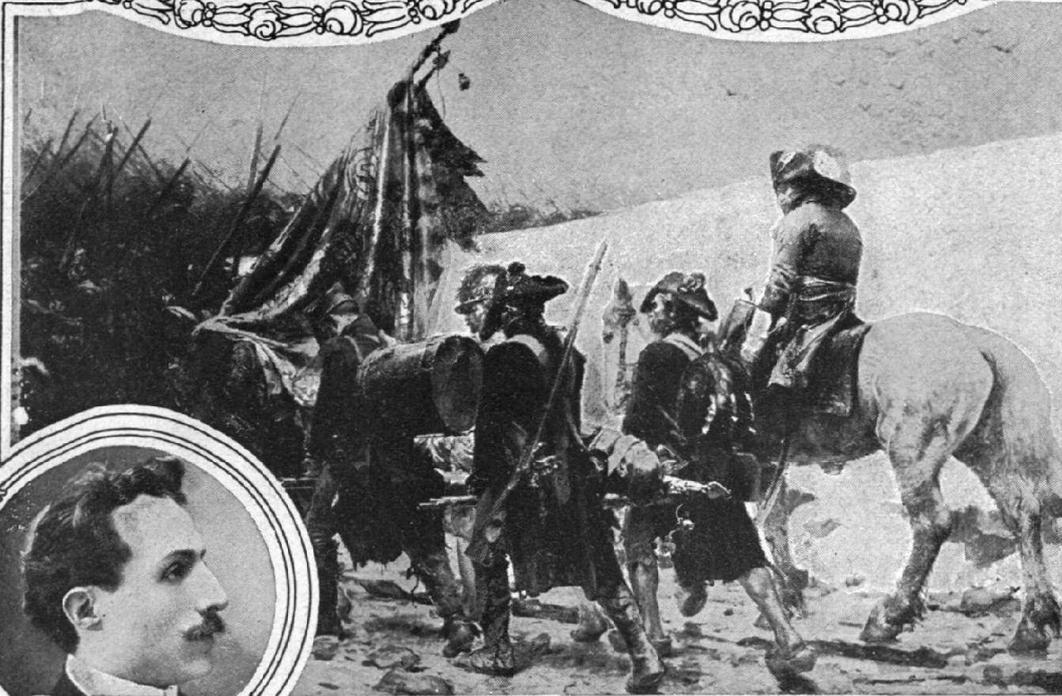


S. A. MOHAMED-EN-NACER, BEY DE TUNIS

PAR TANCRÈDE BASTET

Les portraits officiels sont assez nombreux, cette année, au Salon : outre le portrait du Président de la République Fallières, par Bonnal, on s'arrête beaucoup devant le Président Roosevelt, par M^{lle} Wentworth ; devant ce pittoresque Mohamed-en-Nacer, bey de Tunis, par Tancrède Bastet, élève de Cabanel, comme on s'arrête, à la Nationale, devant le très vivant ministre Briand, par Aug. Berthon.

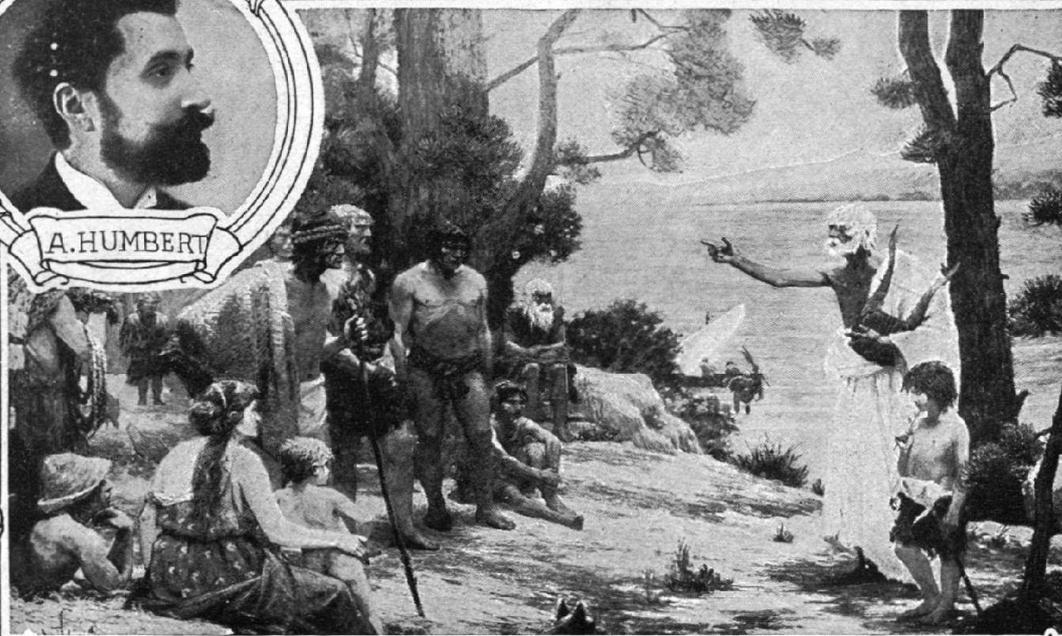
(Cliché Piccardy, Grenoble)



H. JACQUIER

LINCEUL D'UN HÉROS, PAR HENRY JACQUIER

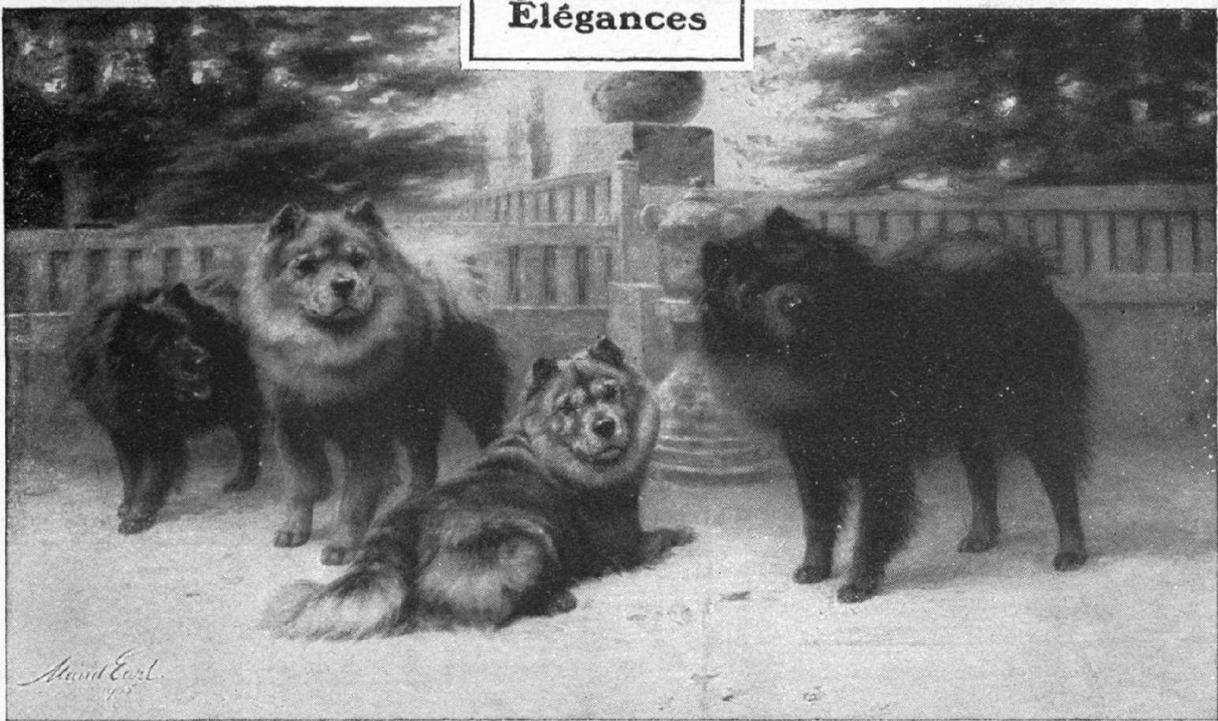
Un officier tué à Spire — 29 décembre 1793 — est ramené recouvert d'un des drapeaux pris à l'ennemi. Peinture grave sur un sujet grave, d'autant plus remarquée que les toiles de ce genre se font rares.



A. HUMBERT

L'ÂÈDE, PAR ANDRÉ HUMBERT

Quelques beaux vers d'André Chénier servent d'épigraphe à cette curieuse évocation de l'antiquité. C'est presque Orphée charmant les bêtes, c'est Homère charmant les sauvages. — En résumé, un Salon qui manque d'audace, mais très en progrès en général sur les précédents, comme tenue générale. J. DES G. (Cl. Moreau frères, Henri Manuel et Vizzanova)



QUATRE CHAMPIONS « CHOWS-CHOWS » (TABLEAU DE MISS MAUD EARL)

Tout comme les personnes, les chiens ont leurs portraitistes. Au nombre de ceux-ci, Miss Maud Earl est celle qui est parvenue à rendre le plus fidèlement nos « chiens mondains » dans les poses qu'ils affectionnent et avec leurs jeux de physionomie exacts.

A Chiens de luxe, prix fabuleux

En Angleterre et en Amérique le snobisme, en ce qui concerne les chiens, a atteint des proportions fabuleuses et c'est très justement que l'on peut dire que, là-bas, l'animal de pure race est le plus « cher » ami de l'homme! ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



UN proverbe anglais dit qu'un chien rapporte toujours des bénéfices égaux à la somme qu'il a coûtée. Ce proverbe a dû prendre naissance dans l'ancienne boutique d'un marchand de chiens de la Cité. Détrompons de suite les personnes naïves qui, au lieu de payer cinq louis un honnête caniche, iraient, se fiant à ce proverbe, quêrir chez le marchand un « colley » de 25.000 francs.

Qui peut dire que le Saint-Bernard pour lequel on paya en son temps 1.300 livres sterlings, soit en chiffres ronds 32.500 francs et le bouledogue anglais, qui coûta 30.000 francs, valaient réellement ces prix au point de vue commercial! Quant à leur beauté, elle disparaît très vite et il s'en faut de beaucoup que les chiens vendus à un

prix de « record » soient de bons étalons. Mais la mode s'en mêle! Et la mode a des côtés charmants, d'autres un peu ridicules. Il n'y a pas longtemps un couple de « setters » provenant d'un très bon élevage fut vendu pour une guinée (environ 26 francs) et une meute de « harriers » pour la même somme. Une meute! Et cela à Londres. Si ces harriers et ces setters étaient à la mode, au lieu de faire simplement et en conscience leur métier de chiens de chasse, les prix auraient été pour le moins centuplés.

Les élégants londonniens paient couramment un chien de dame 2.500 francs. — Le même genre de chien, il y a vingt ans, valait 250 francs tout au plus!

L'élevage des chiens chez nos voisins absorbe un capital énorme. Cependant aucun marchand novice ne pourrait réaliser de bénéfices sérieux, à moins de disposer

d'une chance exceptionnelle. Voici une anecdote qui prouvera que la veine, chère à M. Alfred Capus, peut jouer un rôle dans la destinée de l'éleveur. Un de nos compatriotes ayant trouvé un emploi à Londres logeait dans un cottage augmenté et orné d'un bout de jardin fleuri. Il songea à mettre un chien dans ce décor modérément champêtre et s'en ouvrit à son voisin de table dans le modeste restaurant où il lunchait. Le voisin déclara qu'il avait un jeune chien, lequel lui avait été donné par un jeune commis de son magasin et que ce jeune chien ne mangeant plus et dépérissant, il le donnerait très volontiers à quelqu'un qui

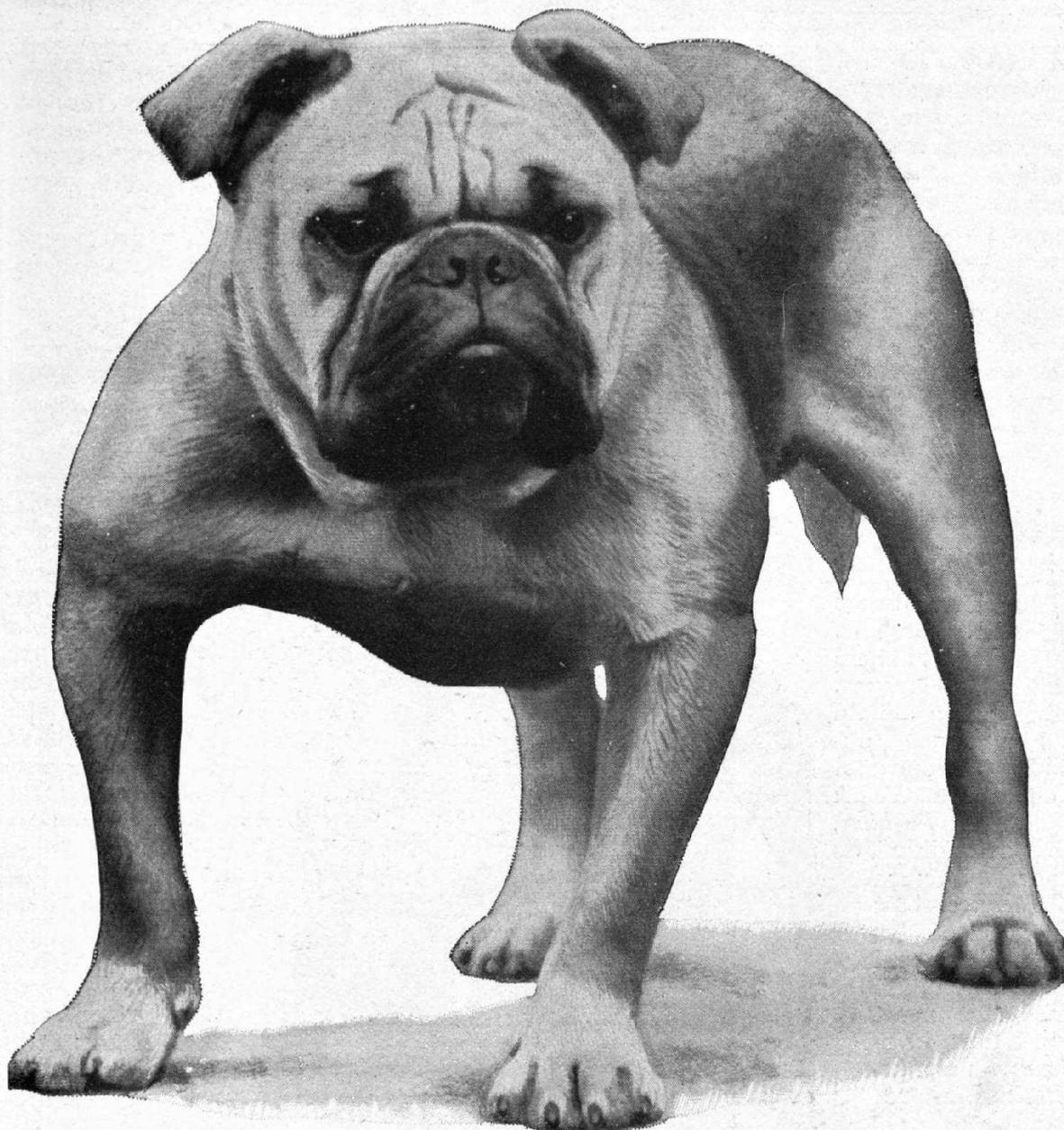
voudrait le soigner. Notre compatriote prit le chien, le trouva gentil, s'attacha à lui et parvint en le soignant, à la lettre, jour et nuit, à le sauver. La petite bête regagna bientôt sa force, sa gaieté et devint si parfaitement belle que notre compatriote lui ayant donné une compagne, en retrouvant grâce à son voisin de table la filière qu'avait suivie son petit chien, vendit le couple la somme énorme de 18.500 francs et s'établit éleveur.

Depuis il prospéra. Mais un tel exemple serait pernicieux à donner; les seuls éleveurs qui réussissent, en général, sont ceux qui connaissent à fond leur



PAULUS, BULL-DOG FRANÇAIS

Frère de Paulus I^{er}, champion d'Amérique en 1902 et de Rip qui a obtenu un 1^{er} prix en 1903 à Copenhague, Paulus vient d'être vendu 3.000 francs à un riche Américain de Buenos-Aires, par sa propriétaire, Madame Richard, de Paris.



LE « BULL » IDÉAL

Les formes et les proportions de ce chien qui, aux yeux du profane, passerait presque pour un monstre, en font au contraire, pour les connaisseurs, le modèle idéal de la race à laquelle il appartient et le type du chien de luxe actuel.

affaire, qui ont étudié pendant des années les diverses races de chiens.

Maintenant, l'éleveur-amateur peut, à défaut d'argent, conquérir la gloire en élevant des chiens qui remportent ensuite des prix aux expositions. Mais, avant d'y arriver, le néophyte a beaucoup à apprendre et peut compter sur de pénibles déboires. Le plus important est de bien débiter en achetant une chienne sortant d'un bon élevage, — il n'est pas nécessaire que la bête ait été primée aux expositions — et un étalon se rapprochant, le plus possible, de la perfection. Il est extrêmement difficile d'élever des

chiens répondant au type exigé; l'on doit, par conséquent, ne pas se décourager et chercher avec patience la raison des insuccès pour y porter un prompt et utile remède.

Mais quelles récompenses ensuite!

DES CHIENS PAYÉS UNE FORTUNE

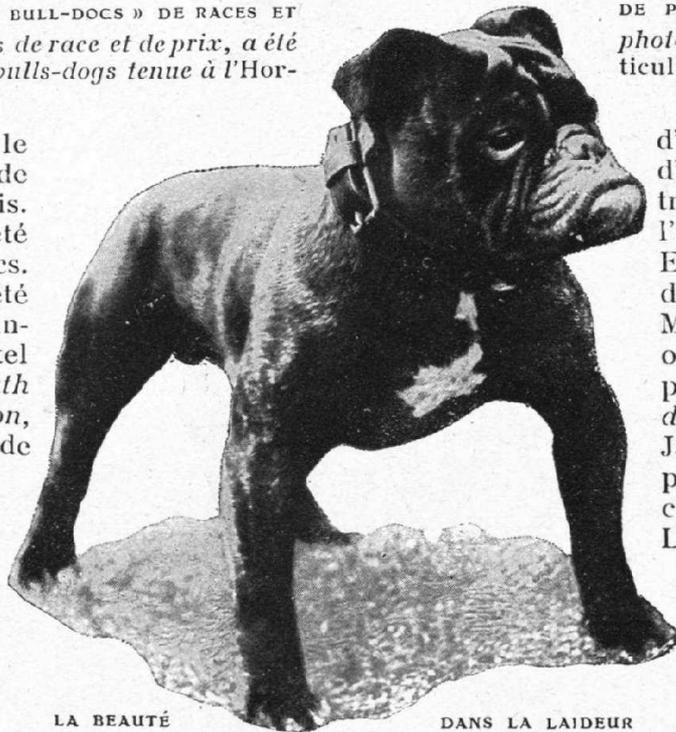
Voici des chiffres, d'une éloquence suprême: tout récemment un colley, le champion *Squire of Tytton* changea de propriétaire et fut payé la somme folle de 31.250 francs; l'acquéreur, M. Untermyr,



UN LOT DE « BULL-DOGS » DE RACES ET DE PELAGES DIVERS
Ce lot de « bulls », tous de race et de prix, a été positionné spécialement de bulls-dogs tenue à l'Hor-

DE PELAGES DIVERS
photographié lors d'une ex-ticultural Hall de Londres.

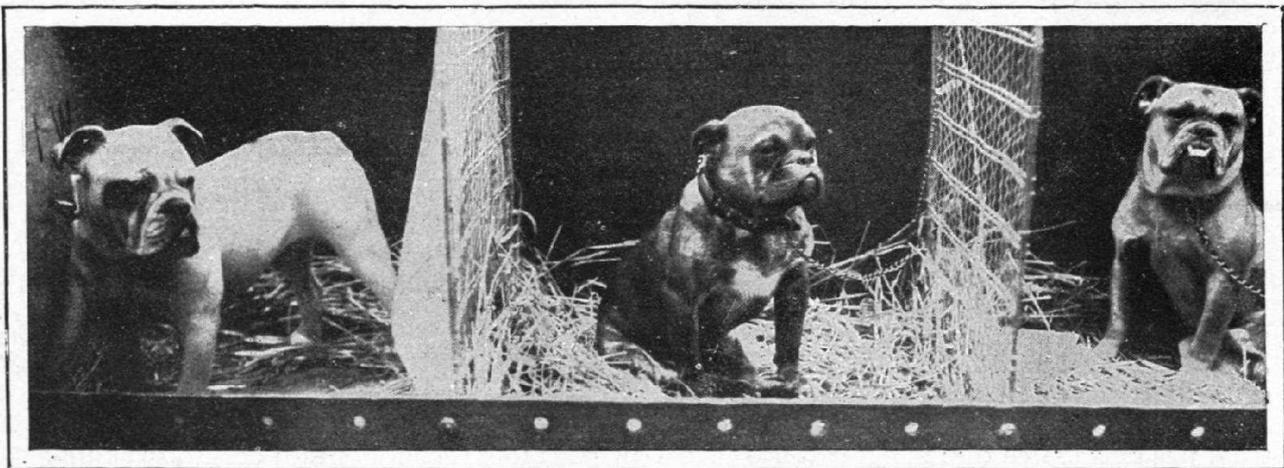
était Américain, le vendeur, M. Mason de Freshfrild, Anglais. M. Mason avait acheté le colley 20.000 francs. L'Amérique a acheté des bouledogues anglais 25.000 francs, tel le champion *Heath baronet*, et *Fashion*, type splendide de la race, fut vendu 12.500 francs. Il fut un temps où les Saint - Bernard étaient à la mode et où on les payait des prix fous. *Plinlimmon*, magnifique Saint-Bernard,



LA BEAUTÉ

DANS LA LAIDEUR

d'une grandeur et d'une robustesse extraordinaires, coûta à l'acteur américain Enmut la somme rondelette de 25.000 francs. M. Green demanda et obtint 32.500 francs pour le fameux *sir Bedivere* et Mme Maryck Jagger 25.300 francs pour sa splendide chienne *Lady Mignon*. La même éleveuse vendit la chienne champion *Frandley Stephany* 20.000 francs et le Saint - Bernard à poil court *Haps-*



TROIS « BULL-DOGS » DE PRIX

Ces trois bull-dogs sont comme leurs congénères, qui figurent plus haut, des animaux de valeur variable selon leur origine et aussi selon leurs formes respectives.

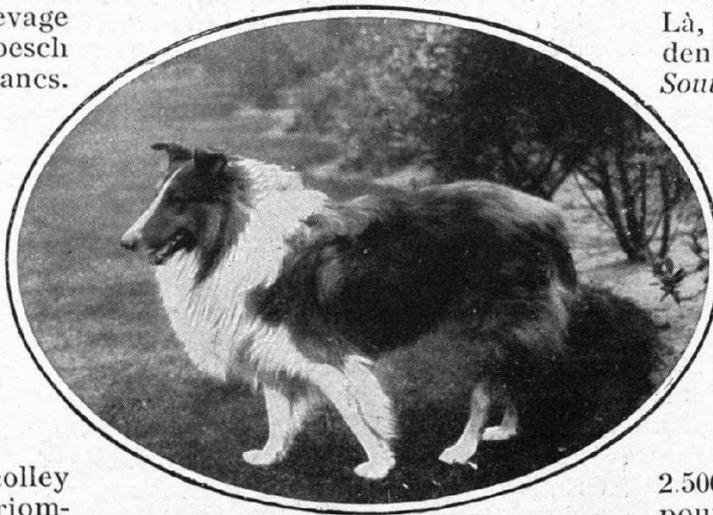


CINQ CHAMPIONS « COLLIES » APPARTENANT A M. W. MASSON

tead-chief, de l'élevage du major Fritz Bloesch de Lisgu, 15.000 francs.

Depuis, les Saint-Bernard ont passé de mode ! En vertu de quelle loi ? Nul ne le sait ? Par un de ces courants mystérieux qui règlent les modes de tous les temps et de tous les pays.

Au contraire, le colley domine, le colley triomphe sur toute la ligne.



Toby, « COLLEY » PAYÉ 32.000 FRANCS

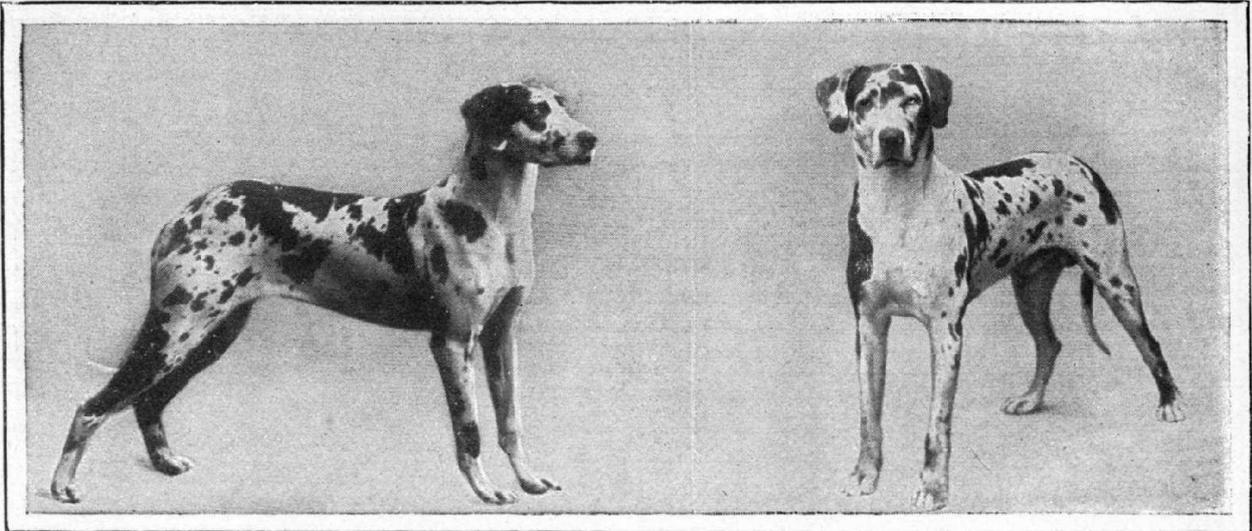
Là, les gros prix abondent, c'est le champion *Southport Perfection*, 25.500 francs et le champion *Southport Sculptor* : 17.500 francs. Dire qu'il y a une trentaine d'années M. G. R. Krehl souleva une véritable émotion en Angleterre, quand il paya *Eclipse* 2.500 francs—un record pour cette époque. — En Amérique, le pre-



Southport Perfection, « COLLEY » ACHETÉ 25.000 FR.



Southport Sculptor, « COLLEY » PAYÉ 17.500 FRANCS.



DEUX BEAUX SPÉCIMENS DE « GRANDS DANOIS »

Ces deux grands danois « arlequins » et « coiffés » superbement, suivant la mode anglaise, sont de pure race et leur valeur atteint des prix qui, pour ne pas être aussi élevés que ceux payés pour les « collies » et les « bulls », peuvent passer également pour fantastiques.

mier achat important de colley fut celui de *Champion Christofer* acheté 23.000 francs par M. Mitchell Harrison.

Les fox-terriers ont réalisé 15.000 francs dans une ou deux occasions ; M. J. Stephens acheta à M. Vicary le poil ras *Vice regal* pour 11.750 francs : 5 et 6.000 francs sont des prix ordinaires !

En somme, les seules races de chiens pour lesquelles on ait payé en Angleterre 25.000 francs et au-dessus, sont les collies, les Saint-Bernard et les bull-dogs.

A propos des « Greyhounds », je me souviens d'une vente de chiens de cette race qui eut lieu en janvier 1906 : un admirable spécimen, *Mandini*, fut payé 8.750 francs ; *Minchmuir* : 7.750 francs ; *Kaffir queen* : 5.500 francs ; *The Lion* : 2.875 francs. Deux « chiots » (petits) réalisèrent 4.025 francs ; un autre lot de cinq « chiots » 5.450 et cela non pour l'Amérique, pays des banknotes affolantes, mais pour l'Angleterre.

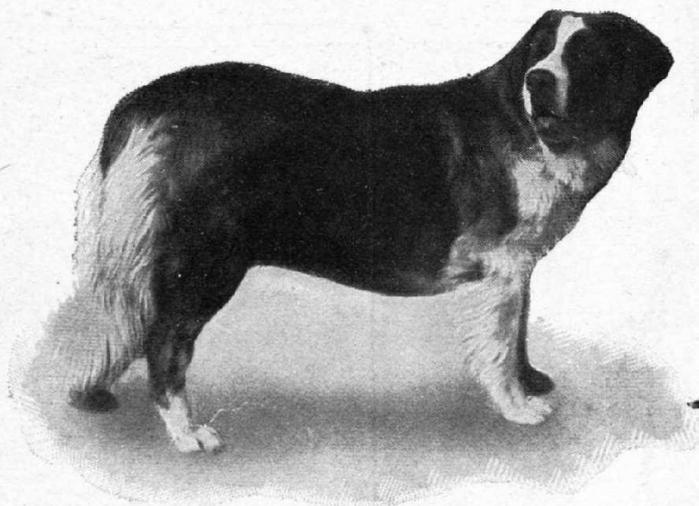
Les petits chiens de dames

les plus demandés en ce moment sont les loulous de Poméranie, mais leur constitution est assez faible et ils exposent à de graves mécomptes. Les spécimens les plus petits sont les plus recherchés.

Autre race en grande faveur : l'épagneul de Pékin qui, après une rude concurrence, a finalement supplanté l'épagneul du Japon. Les « pointers » et les « setters » sont beaucoup moins demandés et cela se conçoit, vu leur taille. Ils sont plus encombrants, plus difficiles à nourrir, à loger et les transactions commerciales sont assez malaisées, quand il s'agit de ces espèces.

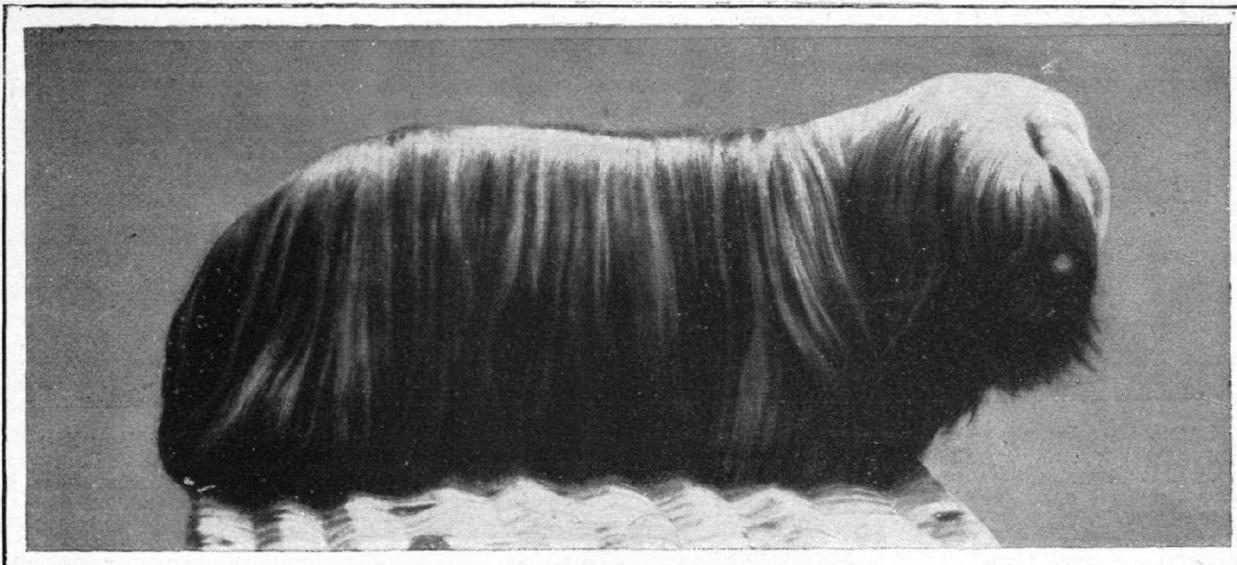
Pour conclure, un bon conseil pratique

à l'éleveur débutant : il devra garder les « chiots » plus longtemps qu'un homme expérimenté. Cependant ce dernier, même s'il est propriétaire d'un bon stock, ne s'en défait pas à la hâte, car il y a dans chaque race des sujets qui exigent pour arriver à leur développement final plus de soins que les autres.



FRANDLEY STÉPHANY

Cette chienne Saint-Bernard, à poil long fut vendue 20.000 francs par sa propriétaire M^{me} Maryck Jagger.



UN CHAMPION « SKYE TERRIER »

C'est à Miss Alice Wishaw qu'appartient ce champion skye terrier appelé Piper Grey, gagnant de nombreux prix dans les expositions auxquelles il prit part.

Tout ceci peut servir aussi bien à l'éleveur-amateur qu'à l'éleveur-marchand. Le premier doit chercher à gagner beaucoup d'argent — pour n'en point perdre davantage encore ; le second, s'il veut que son commerce prospère, doit connaître le point d'honneur et chercher la gloire. A ce point de vue, les expositions sont aussi utiles à l'encouragement de la race canine que les Salons à celle des artistes !

A un dernier concours parisien, un brave homme, suivi d'un odieux terrier bâtard ressemblant assez à un porc pour la tête et pour le corps à une grosseille à maquereau, regardait place de la Concorde l'arrivée des chiens de grande race apportés par des dames en belle

toilette descendant d'équipages somptueux. Un de ces aristocrates échappe à la main qui le tenait et entame une partie avec son humble congénère. Ses propriétaires, malgré la différence de classe, partent du même éclat de rire et le

brave homme, se mettant à causer de son hideux cabot avec la complaisance souriante du propriétaire, écrase de ces mots sa jolie interlocutrice :

— Lemien, Madame, m'a coûté deux francs cinquante, il est pur, parfaitement, de plus il fume la pipe et joue aux dominos. Mais — je ne veux offenser personne ! — je n'aurais jamais le cœur de l'exposer.

Cet homme était plus fin que le propriétaire de tel colley parfait qui coûte 31.300 francs...

G. HOROWITZ.



AUX PIEDS DE SON MAITRE

Le comte de M... une personnalité qui fit parler d'elle dans une Cour voisine, examine avec tendresse son chien qui sommeille avec une nonchalance toute princière.



COCHON A TÊTE DE VEAU. — Ce jeune phénomène, digne des musées ambulants, est né en Angleterre, d'où il nous parvient fixé pour la postérité.



UN BEAU CLICHÉ. — C'est là photographie ici, qui est curieuse puisqu'elle donne en même temps, en plein bois, le chasseur et le gibier.



FAMILIARITÉ. — Ces deux lionceaux qui appartinrent au dompteur Juliano, furent pendant quelques jours les favoris d'un garçonnet digne de devenir dompteur.



DEUX AMIS. — On a rencontré, durant le mois d'avril, dans les faubourgs de Paris, ces deux inséparables, que leur maître accompagnait de loin.



CITROUILLE GIGANTESQUE. — Cette citrouille gigantesque produite sur une ferme des environs de Saint-Louis, pèse exactement 403 livres (mesure anglaise).



LILIPUT-CHAMPION. — Petit Jack (Jemmi) est le champion des jeunes joueurs de golf. Il a trois ans et demi et habite Acton, dans la banlieue de Londres.



RIRES DE MILLIONNAIRES. — Au cours d'un banquet organisé le 28 mars au Manhattan Hotel, à New-York, et auquel participait M. Carnegie, un orateur ayant déclaré que les millionnaires américains ne savent pas rire, les convives, tous de riches industriels, se firent photographier dans l'attitude que montre notre

instantané. M. Carnegie, qui rit aux éclats, occupe le centre du groupe. Il est amusant de regarder une à une les différentes physionomies de ces millionnaires en gaieté. La plupart rient de bon cœur. Quelques-uns se forcent, trois ou quatre n'ont pu parvenir à se dérider.



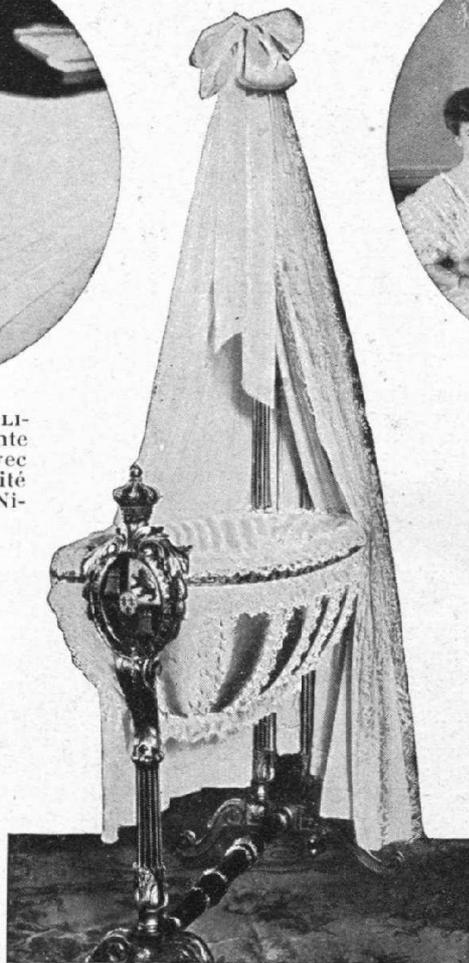
UN MODÈLE D'ÉLÉGANTE SIMPLICITÉ. — Grâce à cette toute récente photographie, on peut voir avec quel goût et quelle simplicité est habillé le fils du tzar Nicolas II.



L'ÉLÉGANCE AUX ANTIPODES. — Lady Ward, femme du gouverneur de la Nouvelle-Zélande, miss Ward et miss Lyne, fille du ministre australien, de passage à Londres en mai.



CHAPEAU DU MATIN, paille marron avec chou volumineux de satin même couleur; épingle grosse perle baroque piquée devant le chapeau.



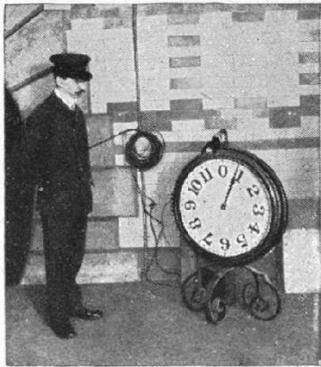
LE BERCEAU ROYAL D'ESPAGNE qui reçut Alphonse XII, Alphonse XIII, et qui est occupé depuis quelques jours par celui qui sera peut-être Alphonse XIV.



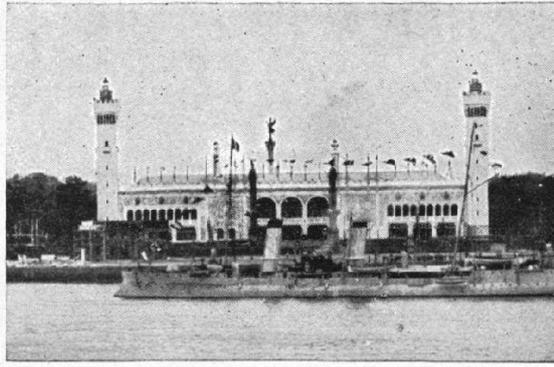
CHAPEAU DE PROMENADE, en paille blé, avec couronne de grosses roses qui, avec le chapeau cloche, fait fureur cette saison. (Cl. H. Manuel.)



LA NURSERY DE NUIT DU PETIT ALFONSITO. — Au-dessus des appartements royaux, dans le palais de Madrid, la jeune reine Victoria, qui ne peut nourrir son fils, a fait installer cette nursery où « Alfonsito » dort sous la surveillance d'une nourrice de Santander. On y reconnaît le style anglais, sobre, clair et charmant : lampes électriques; aux murs, de jolis panneaux en toile imprimée aux sujets enfantins; tables rondes.



POUR LES PASSAGERS DU "MÉTRO". — L'indicateur nouvellement placé dans les gares du tube londonien porte une aiguille qui fait le tour du cadran à mesure que le train approche. Les voyageurs savent ainsi combien de minutes ils auront à attendre.



LE PALAIS DES DOGES A L'EXPOSITION DE BORDEAUX. — Le 2 mai a été inaugurée, par M. Milliès-Lacroix, ministre des Colonies, l'exposition maritime internationale organisée à Bordeaux sous les auspices de la Ligue maritime Française dont l'amiral Gervais est le président. Elle a été installée place des Quinconces suivant les plans de M. A. Tourneire qui avait déjà dirigé la construction de la précédente exposition de Bordeaux.



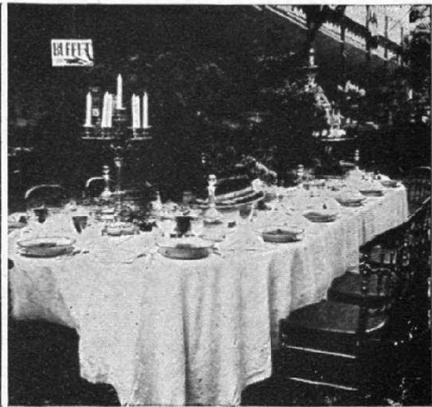
ECRITURE ILLUSTRÉE (document indien) extrait de l'édition italienne de l'École typographique moderne, traduction de l'ouvrage si intéressant où M. Félix Luquin initie à tous les dessous modernes de l'imprimerie après avoir raconté son histoire.



Présentation des plats



Préparation d'une truite Henri IV



Modèle de table servie

A L'EXPOSITION CULINAIRE. — L'Exposition culinaire d'avril a eu beaucoup de succès. Toute une série de plats présentés rivalisaient d'ingéniosité. Les maisons de blanc s'unissaient aux grands restaurateurs pour

dresser et orner des tables et aux fleuristes pour en achever la décoration. Au milieu, M. Jacquelin, chef de la maison Mongrolle, prépare une truite Henri IV braisée au vin de Jurançon. (Cl. Je sais tout)



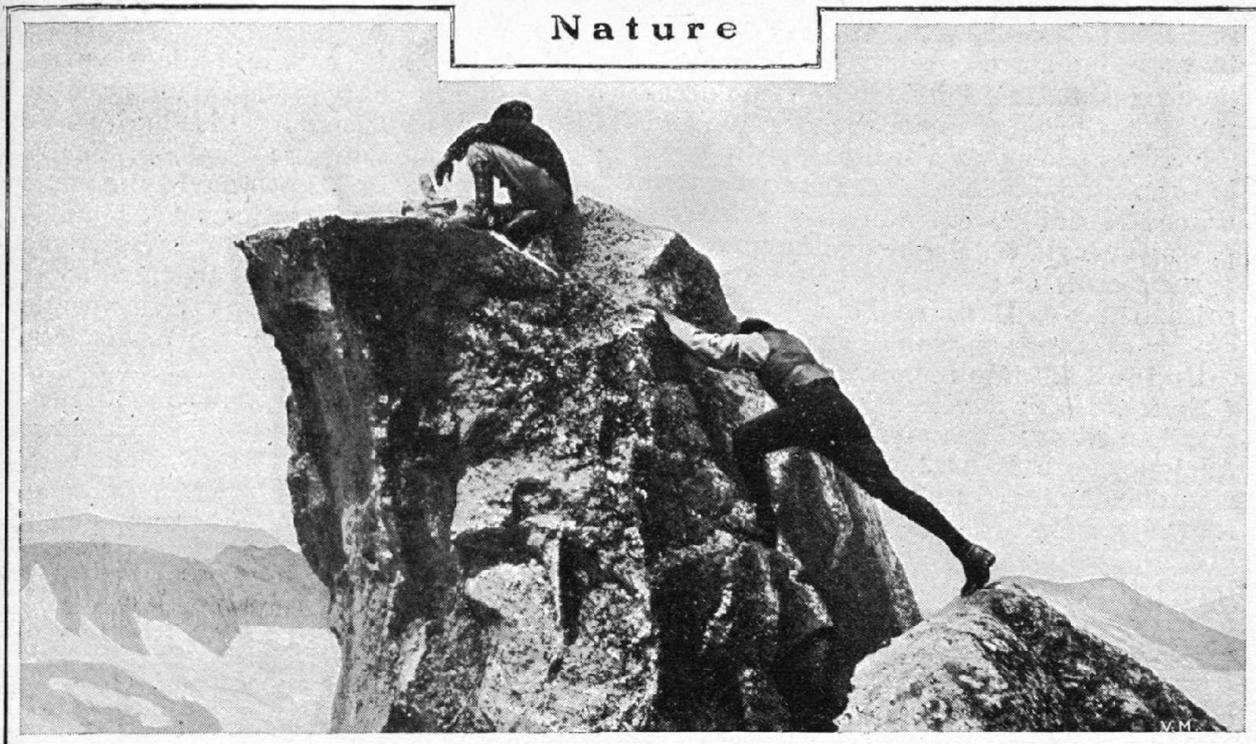
LE SHAMPOING PAR LE VIDE. — Invention qui obtient un vif succès dans les salons de coiffure de New-York. Un minuscule moteur électrique fait le vide dans une pompe à air; les poussières sont absorbées par la « main » d'acier promenée dans la chevelure.



PHONO-DACTYLOGRAPHE. — Miss Rose L. Fritz, premier prix du grand concours de New-York, recevant la dictée par phonographe; elle écrit 5.110 mots à l'heure, 82 mots à la minute. Le nouveau procédé de dictée, qui évite tout dérangement, est fort goûté par les Américains.



BLANCHISSAGE SCIENTIFIQUE. — Un inventeur anglais, M. Ellatt, est l'auteur d'un nouveau procédé qui remplace avantageusement le fer à repasser. La presse hydraulique, qui se manœuvre à l'aide d'un levier, donne au linge un très beau lustre.



LE DERNIER EFFORT

Ce roc aigu, planté tout droit dans la crête hérissée d'énormes roches granitiques, constitue la suprême pointe du pic Quairat (3.059 mètres). Des à-pics formidables l'entourent. Il faut pour y circuler avoir le cœur solidement attaché dans la poitrine et être complètement à l'abri du vertige.

LA VIE A 3.000 MÈTRES

Il n'est pas nécessaire d'être un héros ni un athlète pour pratiquer avec fruit la vie à 3.000 mètres. Une équipe moyenne mais disciplinée peut, dans les Pyrénées, tenir la montagne pendant des semaines et goûter dans une délicieuse communion les joies de la chasse, de la pêche et de l'escalade ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣

L E soleil a disparu derrière les crêtes dentelées qui ferment l'horizon. L'ombre envahit lentement le petit cirque de pâturages. Un vent léger, avant-coureur des brises nocturnes, monte de la plaine, apportant avec lui tous les parfums de la terre endormie. Les clochettes des troupeaux se sont tues, les cascades ont assourdi leurs voix, le lac dort, immobile.

Les deux mains appuyées sur la crosse de son bâton, le berger fouille de son regard aigu les ténèbres grandissantes. C'est un vieillard. Son visage hâlé a pris le ton de la pierre. Sous son vêtement de bure et son béret marron il ressemble à un rocher. Et il est devenu à la longue, en effet, quel-

que chose comme un rocher qui bouge. Il vit seul là-haut pendant les mois d'été, depuis la Saint-Jean jusqu'à la Toussaint. Il n'a d'autres compagnons que son chien et ses moutons. Il sait, pour y être descendu naguère, au temps de sa jeunesse, que les foules s'agitent en bas, sur les terrasses des casinos, au bord des gaves. Mais de cela il ne garde d'écho que dans son souvenir. Qui oserait se hasarder dans ce coin sauvage des Pyrénées, éloigné de tout centre d'excursions, qui songerait à visiter ce vallon mélancolique et désert que nulle réclame savante ne désigne à la curiosité des touristes ? Hormis Paquito, le jeune pâtre espagnol qui vient une fois par semaine lui porter le pain et le lard nécessaires à sa subsistance, nul étranger ne

traverse jamais son domaine. Et c'est à peine si de loin en loin le solitaire a l'occasion d'offrir la moitié de son misérable gîte à quelque pêcheur de truites perdu dans le brouillard, ou de partager sa soupe avec un contrebandier exténué en quête d'un passage vers la Catalogne ou l'Andorre.

Il est seul, ce soir-là, comme les autres soirs. Il rêve, il hume l'air frais avant d'aller s'étendre sur son lit de feuilles.

Un bruit lointain mais insolite, perceptible à ses sens développés par l'habitude du silence, lui fait dresser la tête. Il se passe quelque chose là-haut, où il ne se passe rien d'ordinaire. On dirait que l'immense muraille frémit doucement. La rumeur grossit. Distinctement on entend des cailloux qui tombent le long des pentes, des bruits de souliers ferrés mordant les granits durs, puis un tumulte de voix passionnées s'exprimant en français, cette langue harmonieuse et molle dont il ne comprend que le dur patois, si voisin de son catalan maternel. Quels sont ces voyageurs inattendus assez audacieux ou assez imprudents pour affronter à cette heure ces redoutables solitudes? Un accident sans doute a retardé la troupe... Alors l'homme se lève, pousse un cri. Un autre cri, plus faible, lui répond. Il regagne sa cabane, saisit entre ses doigts calleux quelques tisons qui agonisaient dans l'âtre, les transporte dehors, jette dessus deux ou trois troncs d'arbres. Bientôt le bois s'allume, la flamme s'élançe, haute et droite dans l'air sombre. Guidés par la lueur, les marcheurs se hâtent. Les voici!

Ce ne sont point des touristes ni des promeneurs. Ce ne sont ni des héros ni des athlètes. Ce sont des jeunes gens solides, bien portants et braves. L'habitude du sport les a rendus aptes aux tâches les plus dures. Fatigués du vacarme des casinos, ils consacrent les loisirs de l'été à courir la haute montagne. Ils y vivent loin des agitations du monde, avec confort, sinon avec faste, en débrouillards prompts à tirer parti des moindres occasions.

L E CAMP EST DRESSÉ SUR UN TERTRE.

Les porteurs ont cependant déposé à terre deux gros rouleaux recouverts d'une gaine verte. En quelques minutes, devant les yeux du berger surpris, les tentes sont déroulées.

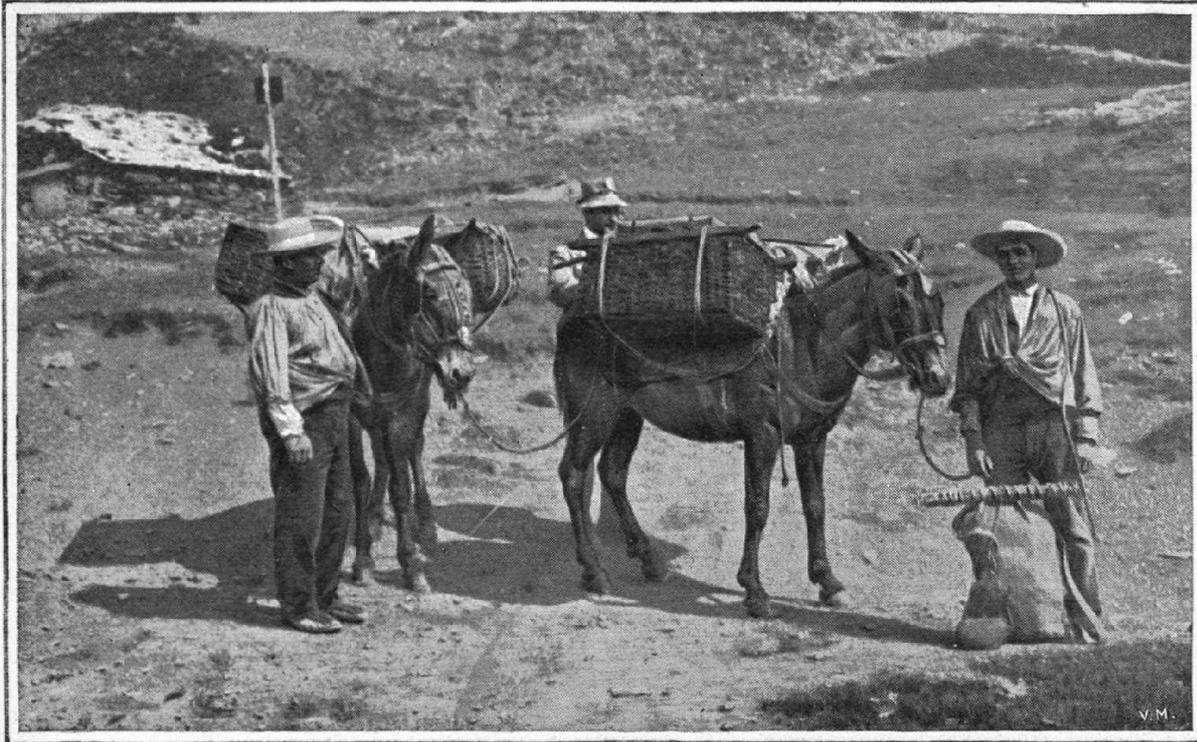
Elles mesurent 1^m70 de hauteur, 2^m × 2^m de superficie et suffisent, à elles deux, pour abriter les dix hommes de l'équipe. Le

poids de ces tentes est de 12 kilogs, un peu moins que la charge totale d'un porteur. Elles ont des noms comme les barques de pêche. L'une s'appelle Espingo, l'autre Maladetta. N'ont-elles pas navigué comme les barques de pêche sur les vagues immobiles des glaciers, aussi dangereuses que les vagues mouvantes de la mer.

Dix minutes ont suffi pour dresser le camp. Il s'agit maintenant de l'aménager. Une toile caoutchoutée défendra contre l'humidité du sol les reins des dormeurs. Les plus douilletés inséreront leurs pyjamas dans le doux molleton des sacs à dormir munis de coussinets et d'oreillers pneumatiques. Les autres s'enrouleront simplement dans les grosses couvertures de laine grise. On tire, des paquetages éventrés, les chemises et les tricots destinés à remplacer le linge de jour qui sèche devant le feu sur la pioche des piolets. La soupe chante doucement dans la vaste casserole d'aluminium, on se chauffe les mains au toucher des pommes de terre en robe de chambre. Une marmite recèle en ses flancs l'infusion tonique du thé, aliment-type indispensable au campeur. Les couteaux sont aiguisés, comme les appétits, les yeux luisent dans les faces brûlées par le soleil. Chacun tend son assiette pour recevoir la garbure bouillante. Une aile de poulet, une tranche de saucisson, une tartine de foie gras étalée sur le pain, un doigt de vin rouge complètent le frugal et délicieux repas. La gaité revient avec les forces. Bientôt les pipes s'allument. On cause, on rit, on raconte des histoires.

Elles sont plaisantes en vérité, les anecdotes pyrénéennes. L'Espagne, quoique voisine, est si loin de la France! Rien ne s'y passe simplement, sérieusement comme dans l'Europe occidentale. Tout y obéit au caprice, à l'imprévu.

L'an dernier, je fus très sérieusement couché en joue par un caporal de carabinières qui gardait le port de Vénasque, le passage le plus fréquenté des Pyrénées centrales et la plus riche parure de Luchon. J'avais commis l'imprudance de m'avancer vivement vers lui, la main fermée. Dès qu'il vit luire dans ma paume ouverte une éclatante peseta, il me signifia qu'il était l'homme le plus inoffensif du monde, une victime d'une consigne odieuse et qu'on peut toujours s'entendre, entre honnêtes gens. Son honnêteté nous valut, en échange d'une seconde peseta, une photographie qui perpétue le souvenir de cette aventure burlesque, que nos ami



LE TRANSPORT DU MATÉRIEL

Les cols des Pyrénées sont fréquemment traversés par des muletiers qui portent en France l'exquis raisin d'Espagne. Parfois les hommes, s'ils sont de bonnehumeur, consentent, pour quelques pesetas, à charger sur leurs bêtes dociles le lourd matériel de campement.

craignirent, un moment, de voir tourner au tragique.

Il nous a toujours été impossible, malgré notre connaissance du pays, de traverser la vallée d'Aran sans incidents. Elle communique avec la France par le Pont du Roy. Mais elle en est séparée par la douane. Nous avons expédié notre matériel la veille de notre départ dans une carriole confiée à notre guide-chef Sansuc, un homme rompu à toutes les finesses du métier. Le lendemain nous le trouvons furieux. Il nous explique que la douane, excitée par la vue de nos carabines et de nos appareils photographiques, avait menacé

de confisquer tout le « fourbi » s'il ne versait pas immédiatement trente-six pesetas pour les droits d'entrée. Sansuc n'a peur de rien. C'est un colosse, un héros universellement

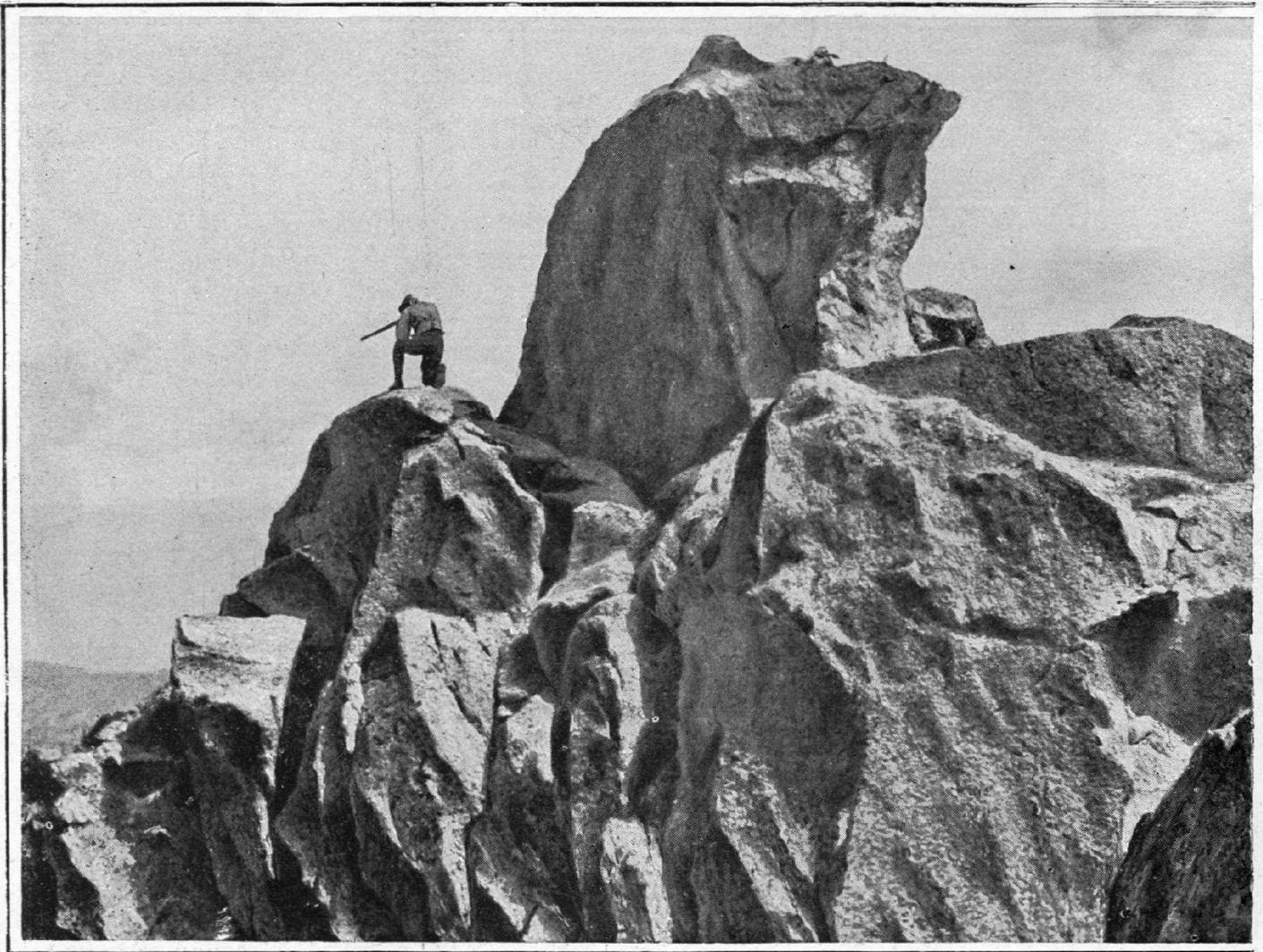
connu dans les Pyrénées pour ses prouesses. Il a parcouru à mes côtés le Caucase et les Balkans. Il est brave. Mais il ne peut souffrir qu'on touche aux affaires de ses maîtres. Il préfère payer plutôt que de voir profaner par des pattes noires nos mausers et nos objectifs.

Le gouverneur général qui s'avancait vers nous d'un pastrainant portait un vaste pantalon de velours côtelé à pattes d'éléphants, une veste de coutil jaune aux bouton-



ON NE PASSE PAS !

*On ne passe pas, on passe quand même.
Entre honnêtes gens, on s'arrange toujours !*



SUR LE SOMMET DES ROCHERS

Les chasseurs ont enfin, au prix de grands efforts et de dangers multiples, atteint la crête qui domine les deux versants. Profitant du vent favorable, ils ont pu éventer le troupeau d'izards qui

nières fatiguées. Ses larges pieds flottaient dans des espadrilles, un foulard de nuance indécise entortillait son cou peu familier avec les ablutions. Il était coiffé d'une invraisemblable casquette blanche, monumentale comme une pièce de pâtisserie et pourvue d'une visière en celluloïd. Des diamants luisaient à ses mains sales. Il se découvrit et déclara :

— Evidemment, messieurs, vous n'avez rien à payer. Je m'en suis aperçu, après. C'est une méprise que je regrette.

Nous déclarâmes :

— Elle est réparable...

— Comment cela ?

— Oui, vous allez nous rendre l'argent indûment perçu.

Il leva les bras !

— Rendre l'argent. Vous n'y pensez pas.

No se puede... L'argent est déjà parti à Madrid !

L A VIE AU CAMP.

Une heure après, un pli cacheté, porté par un carabinier, nous avertissait que le « gubernador » nous conviait à dîner, dans le jardin de notre hôtel. La chère fut exquise, à la française, nous vidâmes force coupes de champagne à la santé de notre gracieux amphitryon. On se sépara fort tard. Le lendemain, au moment de partir nous eûmes la surprise de voir, porté sur la note, le festin de la veille, et l'hôtelier nous apprit que Son Excellence, forcée de partir en tournée d'inspection, s'excusait de ne pouvoir venir nous faire ses adieux !

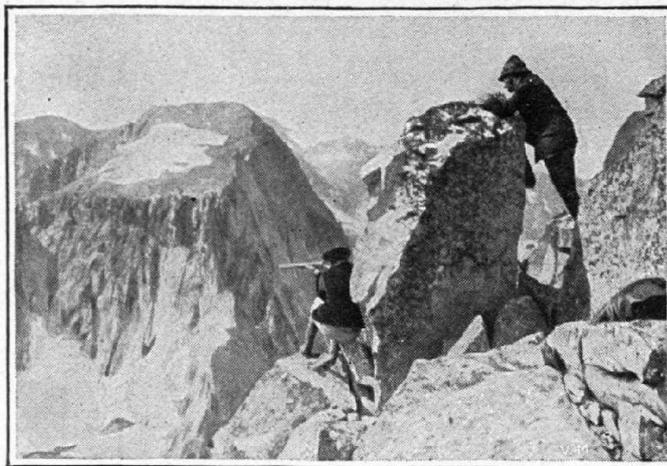


L'AFFÛT A L'IZARD

criait sans méfiance sur le glacier. Prenant tout son temps, le chasseur choisit sa proie et d'une balle placée en plein corps, son coup de fusil infailible lui livrera la plus belle bête du troupeau.

Ces incidents corsent singulièrement la saveur de ces expéditions en territoire espagnol. Ils cessent dès qu'on aborde la haute montagne. La nature ne connaît pas de frontière.

Le soleil dore à peine les cîmes que la petite troupe est déjà debout, prête à recommencer la merveilleuse aventure. Comme



UN AFFÛT

Un vieux solitaire s'est attardé dans ces solitudes. Il s'apercevra trop tard de son imprudence.

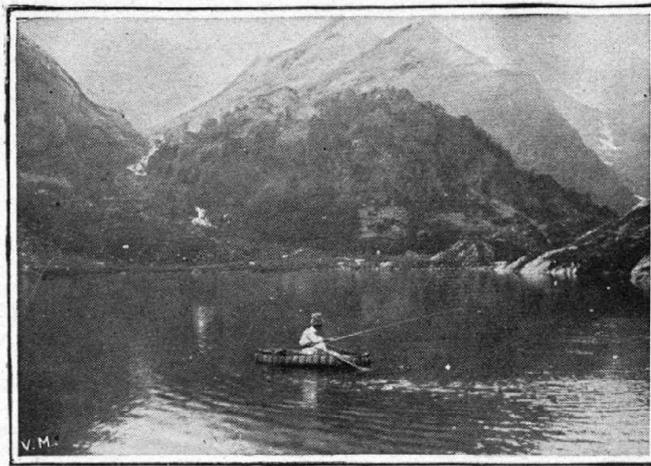
on a résolu de séjourner en ce lieu privilégié, chacun est libre d'employer à sa guise la journée qui s'annonce magnifique. Le chasseur d'izards part le premier, accompagné de son guide, le meilleur fusil de Luchon. Ils comptent se poster à l'affût sur les crêtes méridionales du Cirque où ils ont relevé la

veille les traces d'une harde nombreuse. Ils emporteront des vivres et des couvertures car ils ne savent pas où les conduira le caprice des jolies bêtes craintives. Deux autres, des purs grimpeurs, vont tenter l'ascension, certainement inédite, d'un fier piton dont ils ont longuement étudié, d'en bas, la ligne d'escalade. Ils espèrent bien trouver un pont de neige qui leur permettra de franchir la formidable crevasse du glacier supérieur qui fit hésiter, jadis, leurs devanciers.

Les pêcheurs restent maîtres du camp, avec le cuisinier chargé du ravitaillement à la posada voi-

sine. Ils ont rapidement monté le petit bateau pliant grâce auquel ils pourront explorer en tous ses recoins ce lac, omis sur les cartes, et où nulle barque jamais

ne navigua. La frêle embarcation ne pèse que 22 kilos. Elle se compose d'une armature en frêne tourné qui s'adapte dans une enveloppe de cuir. Deux bancs d'osier, une planche de fond, une paire d'avirons courts en complètent l'armement. Elle est entourée d'une ceinture en kapok qui la rend insubmersible et en augmente la stabilité. Une chute dans cette eau glacée serait évidemment fatale même au plus fin



LA PÊCHE

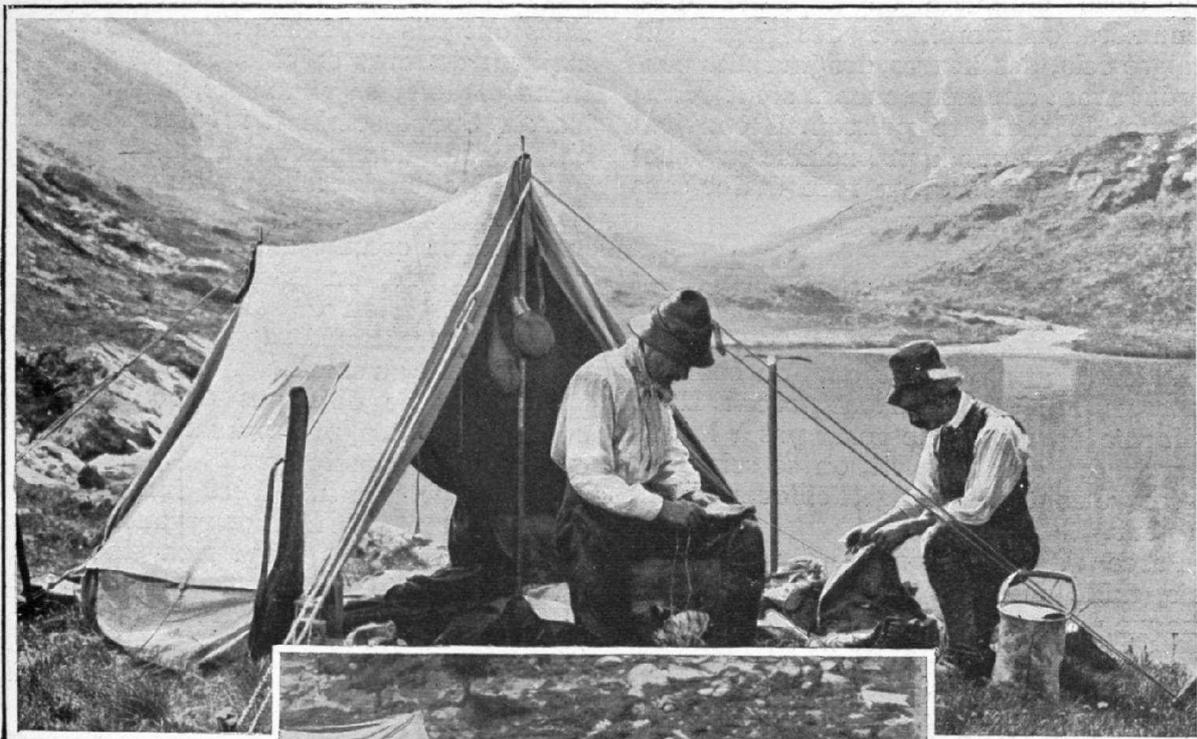
Le lac d'Espingo est rempli de truites savoureuses dont la capture est rendue difficile par l'extrême pureté de l'eau.

stabilité. Une chute dans cette eau glacée serait évidemment fatale même au plus fin



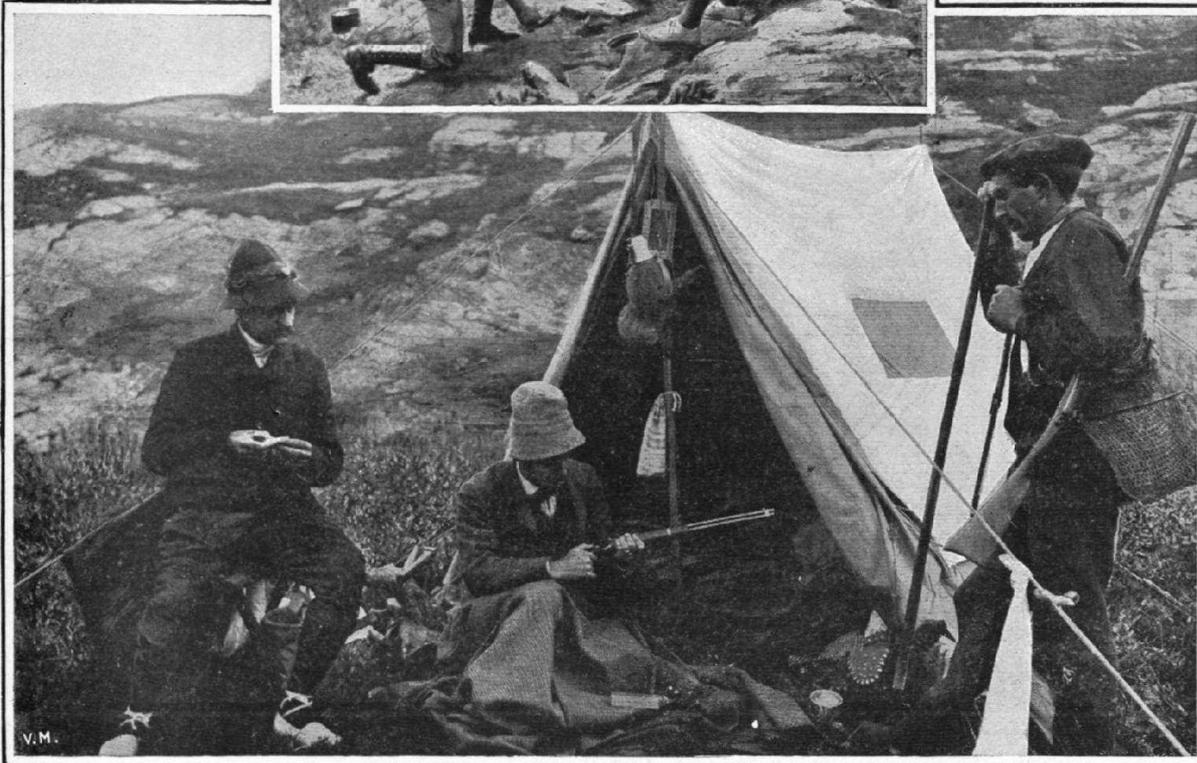
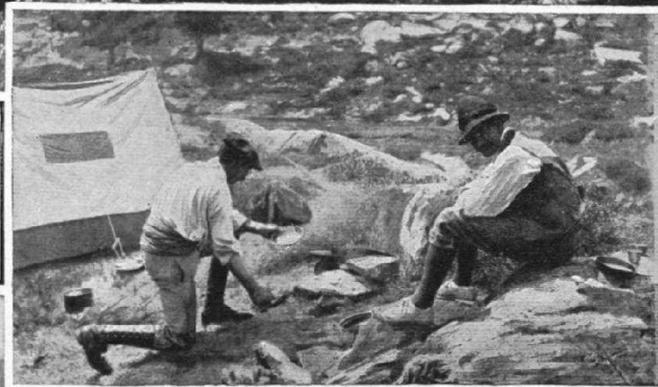
TRANSPORT DES VIVRES

Le bateau pliant n'est pas exclusivement réservé à la pêche et à la promenade. Il sert aussi au transport des vivres. Ces poulets espagnols sont bien maigres, mais on les dévorera de bon appétit.



nageur. Quant aux engins, ils comportent tout ce que l'industrie

humaine a trouvé de plus perfectionné pour la pêche à la truite,



LA VIE AU CAMP

Elle est calme, reposante. Après les longues marches à travers les glaciers et les chocs d'éboulis mouvants, on goûte avec plaisir les joies de la sieste en préparant le programme du lendemain.

une série complète de mouches dont l'énumération remplirait des pages. Et malgré cela, des heures, des journées passeront avant que les pêcheurs aient réussi à ferrer le moindre poisson. Il convient de remarquer que la promenade en canot constituée à elle seule un rare délice sans fatigue et sans danger.

L ES SURPRISES DE LA MONTAGNE.

Car le danger rôde toujours en ces solitudes, invisible et pourtant proche. Il ne désarme jamais. On ne pense pas à lui, on marche, on cause, on rit, on se sent fort, préservé contre le vertige, l'éblouissement, la peur.

Parce qu'on a triomphé dix fois, cent fois, mille fois des pièges tendus sous chaque pas, on s'imagine avoir acquis à la longue, par sa constance et sa piété, un droit à l'immunité. A mesure que les forces augmentent, l'audace grandit. Un jour elle dépasse la limite fixée par le destin.

Les Pyrénées sont trop peu explorées.

pour avoir fait de nombreuses victimes. Elles ont pris cependant, l'an dernier, le meilleur de leurs enfants. Par sa maîtrise incomparable, sa virtuosité, sa prudence, Marcel Spont semblait invulnérable. Cet entraîneur d'hommes qui alliait la technique la plus étendue à la rectitude infailible de l'instinct et qui réellement vivait dans la montagne comme chez lui, a péri d'une mort tragique, en pleine jeunesse, en pleine possession de soi-même, pour un petit geste irraisonné, un jour qu'il grillait une cigarette au soleil, sur une crête.

Cette fin ne doit pas décourager les bonnes volontés prêtes à être tentées par ce beau sport passionnant.

Si elle frappe un frère inconsolable, quelques amis, elle n'est en revanche qu'un accident. Elle ne prouve rien sinon que nul n'est à l'abri des coups du sort et que l'homme, s'il veut connaître les joies exceptionnelles de la vie à 3.000 mètres, doit être toujours prêt, quand sonne l'heure, à en acquitter le prix.

HENRY SPONT.



EN OBSERVATION

Le montagnard, grimpé sur un rocher, étudie le pays et cherche les affûts possibles pour la chasse du lendemain.



CHABRIER, le professeur de boxe française qui s'est rencontré en un match avec le boxeur anglais Jack Roberts (19 avril).



MAJOR TAYLOR, le fameux coureur américain, qui, après être resté trois ans éloigné de la piste, a fait sa rentrée le 9 mai, à Paris.



JACK ROBERTS, le boxeur anglais qui a succombé dans un match avec Chabrier, boxe française contre boxe anglaise (19 avril).



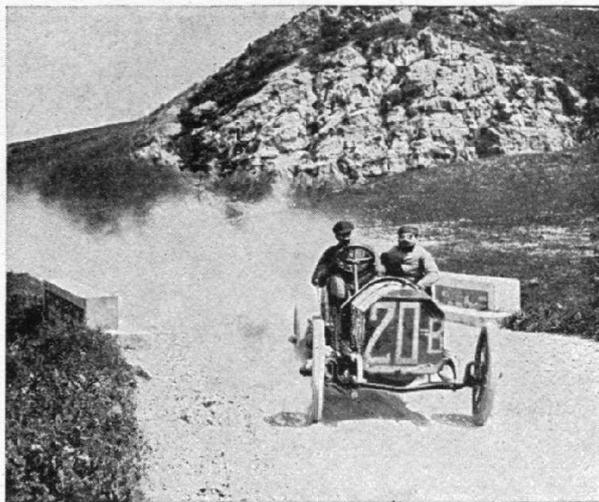
UN BEAU DÉPART

Dix pilotes de l'Aéro-Club, MM. G. Besançon, Comte de Castillon de Saint-Victor, R. Gasnier, E. Giraud, A. Leblanc, G. Le Brun, F. Peyrey, Santos-Dumont, P. Tissandier, Zens se sont embarqués, le 27 avril, à bord du gros ballon l'Aigle cubant 4.150 mètres cubes M. de Castillon de Saint-Victor

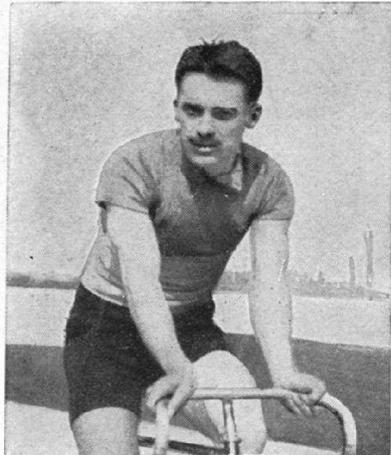
avait assumé la conduite du ballon qui, parti à 7 h. 45 du soir, de Saint-Cloud, a atterri à 1 h. 15 du matin, à Fossé, près de Blois. Le Micromégas, minuscule ballon de 400 mètres cubes, monté par M. Georges Boms, parti en même temps, a atterri à Persac dans la Vienne.



QUERIDO, par SON O'MINE et QUAY-SIDE, à M. Cailhault qui a eu l'honneur de battre Maintenant, dans le 49^e prix Biennal (Longchamp, 14 avril), et qui a gagné, le 8 mai, à Chester, le handicap du Chester Cup, 62.500 francs.



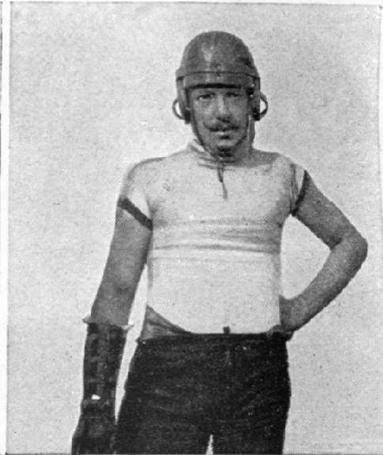
NAZZARO, gagnant de la Targa Florio, disputée le 20 avril en Sicile, couvrant les 450 kilomètres du parcours ne comportant pas moins de 1.500 virages, en 8 h. 17 m. 38 s. Lomin et Fabry se sont classés 3^e et 4^e; le premier Français, Duray, 5^e en 8 h. 39 m. 7 s.



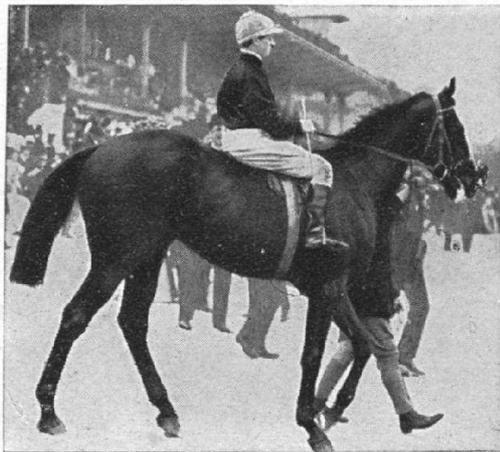
FRIOL, gagnant du Championnat de France bicyclette vitesse, devant Poulain et Delage, Parc des Princes, 12 mai.



GARRIGOU, gagnant du Championnat de France de fond sur route (100 kilom.), devant Lignon et Trousselier, 12 mai.



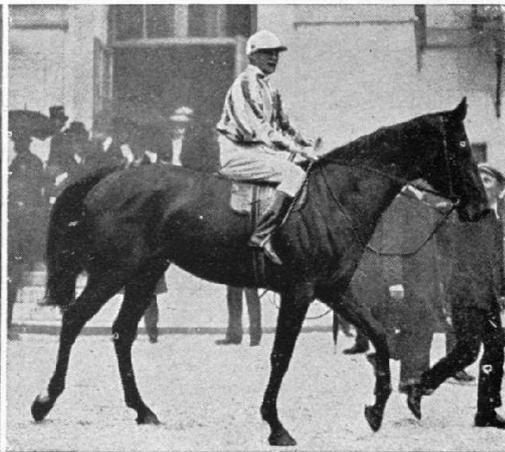
DARRAGON, gagnant du Championnat de France de fond sur piste (100 kilom.), devant Dussot et Bardonneau, Parc des Princes, 12 mai.



OUADI-HALFA par Persimmon et Yesterling, à M. Edmond Blanc, (G. Stern) gagnant de la Poule des Poulains, Longchamp, 5 mai.



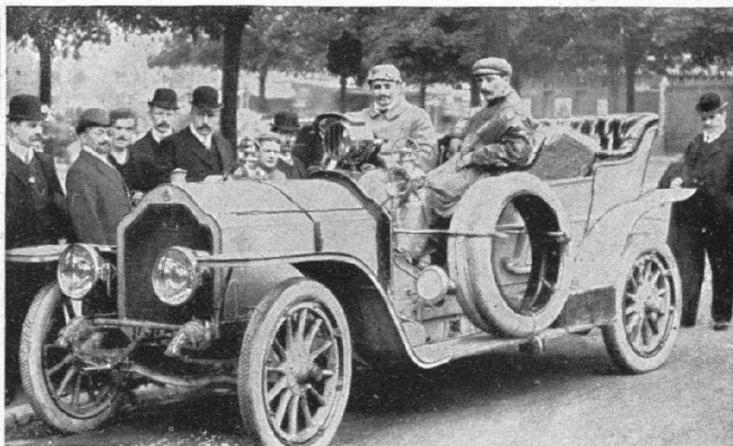
Le capitaine DE LA FALAISE, gagnant des Championnats de sabre et de pistolet, 11 mai.



MADRÉE, par Flying Fox et Maskery, à M. Scheibler (Spencer), gagnante de la Poule des Pouliches, Longchamp, 5 mai.



Le maître LOUIS MÉRIGNAC qui, à 62 ans, a fait, contre Adolphe Rouleau, un superbe assaut, 11 mai.

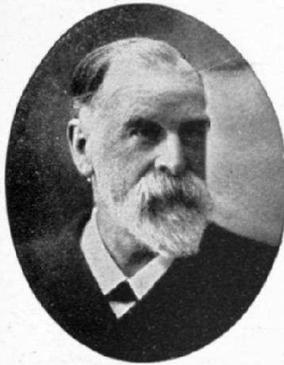


SOREL qui a couvert les 1.500 kilom. qui séparent Paris de Madrid, sans arrêt, en 28 h. 14 m., plus vite que le Sud Express (6 mai); quelques jours auparavant, il avait été de Paris à Nice en 16 h. 15 m.



TISON, qui a battu le record français du lancement du poids avec 12 m. 86. Paris, 12 mai.

LE RAID DES 85 DÉPARTEMENTS ET L'U. V. F. — En dernière heure, nous parviennent les nouvelles les plus favorables de la magnifique série d'épreuves militaires et de grandes épreuves cyclistes, que l'Union Vélocipédique de France a bien voulu faire coïncider avec notre Raid des 85 départements, et auxquelles *Je sais tout* offre plus de deux cent cinquante prix.



Cl. Manue'.

LE PROFESSEUR LUCAS-CHAMPIONNIÈRE a pris l'initiative d'une entreprise qui peut avoir les plus importantes conséquences pour les sciences médicales. Il s'agit d'un mouvement en faveur de l'enseignement libre de la médecine à Paris.



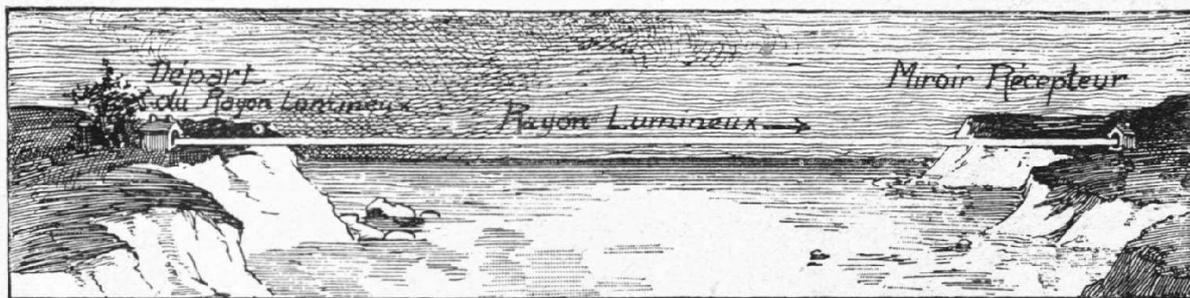
LE D^r MAURICE DE FLEURY, fait paraître (5 mai) un livre dont le titre est une excellente étiquette: *Quelques conseils pour vivre vieux*. C'est un précieux recueil et où toutes sortes de malades et les gens bien portants trouveront à glaner.



WALDEMAR POULSEN, l'inventeur danois dont le nom est appelé à avoir un grand retentissement. Il vient de découvrir un procédé pour transmettre le son de la voix humaine à des distances considérables et, bien entendu, sans fil.



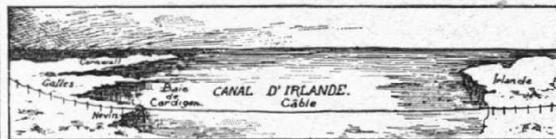
LE D^r POIRIER, l'éminent professeur d'anatomie à la Faculté de Paris, chirurgien des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, est mort à cinquante-quatre ans, d'une grave affection du foie dont il avait lui-même suivi les phases.



UN MESSAGE SUR UN RAYON LUMINEUX. — Voici, expérimenté en Angleterre, un nouvel appareil au selenium, du genre de celui qu'on emploie dans la transmission des photographies Korn. Les fluctuations de lumière sont concentrées par un miroir concave sur le selenium, et un petit diaphragme fixé au récepteur entre en action au moyen des fluctuations du courant. Les sons parviennent à l'oreille, comme dans un téléphone ordinaire. C'est comme si l'on parlait le long du rayon lumineux d'un phare, et que l'on vous entendit à 15 kilom. à l'autre bout du rayon.



L'ELECTRICITÉ. — M. Lucien POINCARÉ dans son volume *Electricité*, étudie les modes d'utilisation des courants électriques. L'auteur s'adresse au public éclairé qui s'intéresse aux progrès des sciences et lui présente, sous une forme simple et accessible, un tableau fidèle de l'état actuel de l'électricité.



DE LONDRES A DUBLIN PAR LA MÉTHODE DE LA MACHINE A ÉCRIRE MURRAY. — Au moyen de cinq petites tiges perforatrices. La bande perforée passe dans une seconde machine qui fonctionne à l'électricité, à une vitesse bien supérieure à celle que pourraient atteindre des doigts. A l'autre bout de la ligne, à

Dublin, une machine à écrire similaire marche au moyen d'un petit moteur électrique accordé avec celui du départ, au poste de Londres. Les touches fonctionnent à une vitesse qui paraît incroyable, et le message dactylographié apparaît sur le papier aussi vite qu'on peut le lire.

ELECTIONS A L'ACADÉMIE DES SCIENCES. — Le 6 mai, élection d'un membre titulaire de la section de chimie en remplacement de M. Moissan; au premier tour de scrutin, M. Le Chatelier a été déclaré élu par 40 voix. M. Le Chatelier, ingénieur des mines, est professeur au Collège de France. Il est l'auteur de nombreux travaux notamment sur les alliages métalliques et les méthodes d'essai des ciments.

Le 15 mai, élection de l'éminent géologue, M. de Lapparent, comme secrétaire perpétuel de l'Académie

des sciences, en remplacement de M. Marcellin Berthelot.

PLUS DE ROULIS. — M. Henri Poincaré entretient l'Académie des sciences (6 mai) d'un nouveau système d'amortisseur des navires, qui a été imaginé par un de ses élèves, M. Crémieu. Il consiste à placer dans l'intérieur du navire, qui constitue une sorte de pendule, une masse pendulaire oscillant autour du métacentre du navire dans un liquide visqueux contenu dans un compartiment étanche.



Un Tricentenaire qui voyage

L'EXPOSITION DE JAMESTOWN. — Jamestown, la plus vieille ville anglo-saxonne des Etats-Unis, a fêté, par une exposition internationale, ouverte le 6 mai, le 300^e anniversaire de sa fondation. Le président Roosevelt l'a inaugurée de la Maison-Blanche, en pressant sur un bouton électrique. Toutes les nations



Le Pavillon des eaux et forêts

avaient tenu à participer à cette manifestation en envoyant des navires de guerre dans le port. Parmi les attractions, on cite un énorme chêne, tricentenaire, qui a été transporté de sa forêt natale à l'entrée de l'Exposition, près du pavillon rustique des eaux et forêts.

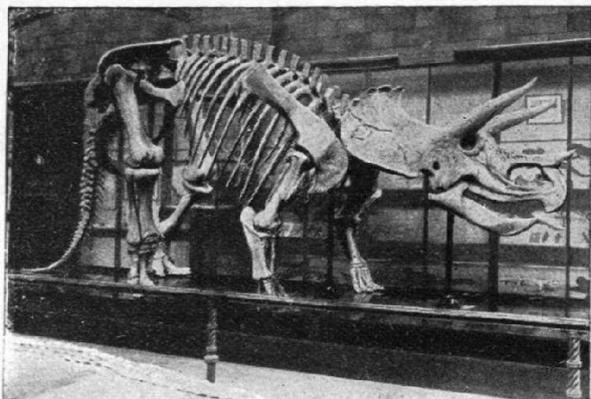


Le crapaud à ventre jaune Sa forme défensive

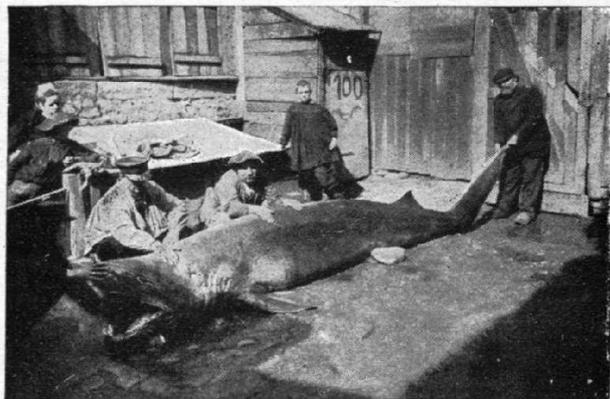
LE CRAPAUD A VENTRE JAUNE possède une curieuse particularité. Dès qu'il aperçoit un ennemi qui approche, homme ou bête, il se renverse sur le dos et tord ses membres de telle façon qu'il n'a plus forme animale et que l'ennemi passe sans le remarquer.



COMMENT NAISSENT LES VIPÈRES. — Tout le monde sait que les vipères sont des animaux ovipares, mais il est peu de personnes qui puissent se vanter d'avoir assisté à l'éclosion de ces terribles petits reptiles. Voici donc un instantané qui pourra intéresser bien des lecteurs, émouvoir quelques lectrices.



MONSTRE D'HIER. — Les galeries du Museum de South-Kensington (Londres) se sont enrichies du squelette d'un triceratops, monstre de la faune primitive, que notre rhinocéros moderne compte parmi ses ancêtres. On remarquera que les énormes mâchoires dessinent comme un sourire narquois.



MONSTRE D'AUJOURD'HUI. — On a capturé le 23 mars, à Douarnenez, un énorme poisson du genre squalo, de 4 m. 50 de long sur 3 mètres de tour. (Cliché d'un de nos abonnés.) — Un autre monstre, de la famille des requins, un pélerin, a été pêché, le 6 mai, par un bateau sardinier de Concarneau.



L'ARRIVÉE DE LA NOURRICE CHEZ M. ET M^{ME} BRESSOLLES.

— Madame, demanda le petit domestique en ouvrant la porte, où c'est-il qu'il faut mettre les malles? (page 708, col. 2).

LE MAJORAT⁽¹⁾

Roman inédit par

Marie Anne de BOVET

Il n'était pas de plus honnête homme que M. Bressolles, ni de meilleur. Procureur de la République à Versailles lors des premières expulsions des congrégations, il avait été un de ces magistrats du parquet qui démissionnèrent pour ne point coopérer à une mesure que réprouvaient leurs principes religieux. Le mérite de celui-là était

d'autant plus grand à sacrifier sa situation qu'il avait cinq enfants, pas de fortune et que le moment était proche où il allait être assis dans une présidence de tribunal avec la perspective certaine de la robe rouge de conseiller.

Sa femme cependant n'avait rien fait pour détourner le geste qui brisait sa

(1) RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS (*Je sais tout*, n^{os} 27, 28).

Fiancé, il y a une vingtaine d'années, à une jeune fille de haute naissance, le comte Ludomil Koszowski s'est vu supplanter par son propre cadet, Wladislas, auquel il a voué une haine mortelle. C'est Ludomil qui, en sa qualité d'aîné, possède, aux environs de Cracovie, le domaine des ancêtres, Chlybow, un magnifique bien de majorat, et, malgré deux mariages, il n'a pas d'héritier mâle. Wladislas, au con-

traire, a quatre garçons et est déjà grand-père. Le majorat passera donc entre les mains du frère cadet ou de ses descendants. Cette pensée angoissante assaille parfois Ludomil, mais il a l'espoir que la comtesse Marysa, sa femme, dont la délivrance approche, lui donnera un héritier.

Le souci d'un procès amène à la ville le noble Polonais. Il y rencontre un de ses cousins, Taddeusz Koszowski, un joueur, à qui rien n'a

carrière. Fille de petite, mais très ancienne noblesse bretonne, elle avait épousé par amour son mari, alors tout jeune substitut à Lannion. Ils faisaient le plus beau ménage du monde. Fort de cette tendresse, de ce courage assis à son foyer, M. Bressolles, ne voyant pas de place à Versailles pour un nouveau cabinet d'avocat suffisamment lucratif, s'était mis bravement à donner des répétitions de droit. Bientôt il obtenait une chaire à l'Institut catholique de Paris. Faisant flèche de tout bois pour boucler son lourd budget, il collaborait à des revues de jurisprudence, écrivait des notices encyclopédiques, donnait à une grande maison d'éditions classiques des annotations et revisions d'auteurs français et latins, car ce magistrat était un lettré et un humaniste. L'admirable administration ménagère de Mme Bressolles ne constituait pas un élément négligeable des ressources communes.

— Ma femme, disait-il, est une bonne fermière.

Aux champs, chacun sait ce que signifie ce mot pour la prospérité de la ferme.

Au moment où M. Bressolles avait déposé la toge, son fils aîné venait d'entrer à l'École navale. Peu après, dans le but de ne pas demeurer plus longtemps à sa charge, le second s'engageait afin de conquérir l'épaulette par la voie de Saint-Maixent. Ces places vides dans la jolie maison de la Butte de Picardie avaient permis aux Bressolles de prendre en pension un ou deux de ces jeunes étrangers qui complètent en France leurs études. Sur la recommandation d'un Père jésuite d'origine polonaise, professeur au collège de la rue de Madrid, ils avaient eu comme pensionnaire Walek Bogusz, puis un Roumain, élève de

l'École des sciences politiques, dont la santé délicate exigeait des soins familiaux, ainsi qu'un air plus vif et plus pur que celui de Paris, et enfin un Anglais fraîchement diplômé d'Oxford, désireux d'apprendre pratiquement le français, sans renoncer à la vie de plein air ni à l'intimité domestique chères à ceux de sa race.

Moralement comme matériellement, nul séjour ne pouvait être plus agréable et plus sain que celui de la maison Bressolles. Ceux qui en étaient les maîtres avaient leurs soucis, leurs peines, mais ils y vivaient heureux sur l'assise sûre des hautes et fortes vertus.

En cette chaude soirée de la Saint-Jean, ayant dîné sous le couvert des quatre grands platanes qui faisaient contre la maison une salle de verdure, M. et Mme Bressolles devisaient doucement, se rapportant l'un à l'autre les menus incidents de la journée. Rentré tard de Paris où, entre son cours aux Carmes et plusieurs leçons particulières, il avait fait à la Bibliothèque Mazarine de laborieuses recherches, l'ancien magistrat goûtait un instant de repos avant d'aller s'asseoir à son bureau pour corriger un gros paquet d'épreuves latines. Elle avait pris son crochet et sa laine. Leur fille Pascaline, dans sa seizième année, qui eût été jolie si le malheur ne l'avait voulue légèrement contrefaite, faisait réciter les leçons du lendemain à son jeune frère, externe chez les Eudistes. La benjamine venait de monter se coucher, bien sage, car, en demeurant douce, la discipline de la maison se maintenait ferme. La grande paix du soir descendait avec l'ombre qui lentement allait s'épaississant comme par la superposition de voiles de gaze mauve et grise. Les oiseaux s'étaient tus. Avec la première étoile sur-

RÉSUMÉ (suite).

réussi dans la vie; pour comble d'infortune, sa femme l'a rendu père de six enfants, et un septième est attendu. Quand les deux hommes se quittent, après une longue conversation échangée à voix basse dans un café, le parent pauvre a de l'or dans ses poches (Je sais tout, n° 27).

Quelques semaines se passent. Les couches de la comtesse Marysia ont lieu, en présence d'un médecin appelé par le mari. La nouvelle se répand dans Chlybow que le nouveau-né est un garçon. A peine l'a-t-on laissé entrevoir à la mère; c'est une nourrice qui est chargée de l'al-

laiter. Quant à la femme de Taddeusz, elle a mis au monde un enfant qui — apprend Ludomil à la comtesse — est mort presque immédiatement. Et le comte ajoute que son cousin va quitter l'Europe avec toute sa famille pour aller exploiter au loin une entreprise de pétrole, commanditée par lui, Ludomil.

D'autre part, une dépêche informe ce dernier qu'il a gagné son procès contre l'homme d'affaires Dobosz, un intrigant qui posait sa candidature démocratique à un siège de député. Voilà cette candidature à l'eau, ce qui réjouit fort le noble Polonais (Je sais tout, n° 28).

gissant au ciel pâle, de quelque étang perdu au fond des bois de Fausses-Reposes, la voix des grenouilles s'éleva mélancolique.

Tout à coup le vieux braque orange qui sommeillait, le nez allongé sur ses pattes, dressa la tête, pointa des oreilles et, ayant flairé l'air, esquissa la manière d'aboiement que lui permettait son état d'aphonie. Une voiture venait de s'arrêter à la grille.

— Qui peut venir à cette heure ?

Mais ce n'était pas un de ces logis où on s'effare de toute visite inattendue, donnant à ceux qui s'y présentent le sentiment qu'on les prend pour des malfaiteurs. Sachant toujours y trouver cordial accueil, les nombreux amis de la maison avaient accoutumé de frapper familièrement à cette porte très hospitalière. De la place où ils se tenaient, M. et Mme Bressolles ne voyaient point l'entrée. Le gravier crissa sous des pas, mais Ronflot s'était tranquillement recouché en rond.

UNE ÉNIGME DANS UNE LETTRE.

— Une lettre pour monsieur et madame, dit, en paraissant au détour de l'allée, le petit domestique qui, avec une grosse cuisinière et une femme de chambre alerte, constituait le personnel de la maison.

— Comment, pour madame et pour moi ?

— C'est écrit comme ça dessus.

— Alors décachetez-la, Henriette. Il commence à faire sombre et vos yeux sont meilleurs que les miens.

Dans le silence retombé on entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait.

— Y a-t-il une réponse ?

— Ma foi, monsieur, je ne l'ai point demandé et on ne me l'a point dit.

Les reparties jocrisse du jeune Briard encore maldégourdi faisaient l'amusement de la maison.

— La nourrice est restée, continua-t-il, mais le monsieur est parti.

— La nourrice?... Quelle nourrice ?

Mme Bressolles s'arrêtait d'ouvrir, du bout de son crochet d'ivoire, l'enveloppe carrée de fort vélin, qui résistait.

— Si vous lisiez, ma bonne amie, vous sauriez de quoi il est question. Allez, Firmin... On vous appellera.

S'impatientant, d'un mouvement brusque, elle la déchira et de la lettre une liasse de billets bleus sortit, qui tomba sur le sable. Tandis que son mari les ramassait, avec cette révérence que l'argent inspire aux

plus désintéressés mêmes, elle commençait à lire. Mais, dès les premiers mots, elle s'interrompit.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... C'est insensé.

Non moins intrigué à présent, ayant ajusté son lorgnon, M. Bressolles suivait par-dessus l'épaule de sa femme. Sans aller beaucoup plus avant :

— Allons voir, dit-il, qui a apporté ceci.

Dans le vestibule ils trouvèrent, béatement assise, une plantureuse nourrice à bonnet enrubanné, qui tenait en son ample giron un poupon enveloppé d'une élégante pelisse.

— De la part de qui venez-vous ?

— De mon maître, pardi !... M. Lecomte.

— Qui cela, M. Lecomte ?

— Eh ! ma fi, le papa de la petite. On est venu en voiture pour cette lettre à remettre. Monsieur m'a dit d'attendre la réponse, qu'il allait faire une course avec madame et puis qu'on viendrait me reprendre.

Sur quoi l'enfant s'étant réveillée en pleurant, avec la placidité bovine de son état, la femme se mit en devoir de lui donner le sein, sans remarquer la physionomie stupéfaite de ceux qui la considéraient.

M. Bressolles fut le premier à reprendre son sang-froid.

— C'est bien, dit-il... Restez-là, nourrice.

Il entra dans son cabinet, sa femme avec lui, et, refermant soigneusement la porte :

— Nous allons lire tranquillement jusqu'au bout. Sans doute y trouverons-nous le mot de l'énigme.

S'étant assis sous la lampe, allumée déjà pour son travail du soir, il lut :

« Monsieur,

« Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais vous n'êtes pas un inconnu pour moi. Je sais vos mérites ainsi que ceux de votre admirable compagne. Je les sais par un ami commun, du nom de qui je ne puis me prévaloir, car ce serait compromettre le secret du mien. Je les sais aussi par de braves gens qui, en de tristes circonstances, ont eu à se louer tellement de votre bonté, que chaque jour ils vous bénissent dans leurs prières. Je sais que votre maison est un foyer familial pour les jeunes gens que vous y recevez, et qu'ils y trouvent une sollicitude toute maternelle, en même temps que les exemples qu'on doit attendre de votre si noble caractère.

« Voilà pourquoi, monsieur, et vous aussi, madame — encore davantage en cause ici — je viens faire appel à votre

générosité, à votre charité chrétienne qui, j'en suis certain, ne failliront point à la confiance que je prends la liberté de mettre en vous.

« A l'heure où vous lisez ces lignes, un enfant en bas âge se trouve sous votre toit. Sur sa naissance plane un mystère douloureux, qui, en les conjonctures actuelles, ne saurait être dévoilé sans porter dans des familles haut placées beaucoup de trouble et de scandale. C'est pour ce motif qu'il faut l'éloigner du pays où elle a vu le jour, lequel est étranger et lointain. Ceux qui l'ont déposée chez vous auront dès ce soir quitté la France. Refuser ce dépôt sacré serait donc jeter à la rue le pauvre petit être mis sous votre sauvegarde. Vous interrogerez la nourrice, mais n'en apprendrez rien. Toutes les précautions ont été prises pour que soit conservé ce secret dont dépend l'honneur de personnes considérables. Au jour voulu, celles-ci se feront connaître. Si elles se dérobent aujourd'hui, c'est en grande partie afin de vous rendre un refus impossible. De vous forcer ainsi la main on vous présente ses très humbles excuses. Mais on sait à qui on s'adresse et que vous ne ferez pas porter à l'innocent la peine du coupable.

UN APPEL A LA BONTÉ DES BRESSOLLES.

« Je ne prétends point, monsieur, acheter pour cette enfant votre bonté et celle de Mme Bressolles. Toutefois force est bien de compter avec les réalités. Les quinze cents francs que vous trouverez sous ce pli représentent la somme qui vous sera versée chaque trimestre et sur laquelle vous voudrez bien prélever le nécessaire pour l'entretien de l'enfant, peu de chose encore en son bas âge. Le surplus est destiné à vous indemniser de vos peines. Un dépôt de cent mille francs effectué, avec les instructions nécessaires, à la Banque Impériale-Royale privilégiée des pays autrichiens, filiale de Paris, rue du Quatre-Septembre, vous garantit ces versements, dont il y aura lieu plus tard d'augmenter le montant. Pardonnez-moi, monsieur, de vous faire remarquer que par ce moyen je m'assurerais, s'il était nécessaire, en en faisant une question de délicatesse, le concours infiniment précieux que je sollicite de vous. »

— Solliciter !... Oui, dans le genre du mendiant espagnol qui demande l'aumône au coin d'un bois en braquant sur le passant son escopette...

Replète et sanguine, vive comme poudre, la parole prompte, l'humeur caustique, Mme Bressolles avait eu grand-peine à garder aussi longtemps le silence. Son mari, mince, grave, froid d'aspect, lui fit, de la main, signe de se taire et continua.

« L'enfant est de sang noble du côté paternel et maternel. Née dans la religion catholique romaine, elle a reçu à l'église le nom de Jadwiga, dont en français vous faites Hedwige. Elle n'en saurait porter aucun autre. Dans le but cependant de lui créer une apparence de situation régulière, on désire qu'elle soit désignée sous celui de Brzezinska (le z ainsi que la diphtongue rz ayant le son de votre j). Au pays de sa naissance, c'est l'acte de baptême qui établit l'état civil. En cas de besoin il vous serait ultérieurement remis une expédition du sien; mais on ne prévoit pas que ce soit utile avant l'époque de sa première communion... »

— Sa première communion !... Il voit les choses de loin, ce monsieur...

« Elle est âgée de six semaines, saine et bien constituée. Ceux qui lui portent intérêt souhaitent recevoir chaque premier du mois un bulletin de santé, lequel sera adressé poste restante à Cracovie, sous les initiales J. B. (qui sont les siennes) accompagnées du chiffre 18. Toutes communications éventuellement nécessaires, soit postales, soit télégraphiques, en dehors de ces dates fixes, parviendront également à qui de droit. De loin on ne cessera de veiller sur l'enfant. Plus tard on viendra le visiter. On se tient pour assuré que votre discrétion n'essaiera pas d'arracher aux personnes qui se présenteront ce secret nécessaire. Et, en attendant que des circonstances propices permettent de rendre aux siens la petite fille confiée à vos soins, c'est en toute sécurité qu'on attend de vous pour elle autant de sollicitude que si elle était votre propre enfant. »

— Comme ils arrangent cela, ces gens, se récria de nouveau Mme Bressolles... En voilà un aplomb !... C'est tout ?

« En vous priant d'agréer, monsieur, l'assurance de ma très haute estime et en déposant aux pieds de Mme Bressolles l'hommage de mon profond respect, je vous assure l'un et l'autre de la gratitude dont on espère que Dieu permettra quelque jour de vous donner les marques, lesquelles demeureront toujours inférieures à ce qui vous sera dû. » C'est tout.

— Madame, demanda le petit domestique



L'ORIGINE DE LA « FRAISE » DES KOSZLOWSKI.

... Le chef de nom et d'armes des Koszłowski, fusillé par les Russes sous les yeux de sa femme qui fut éclaboussée de son sang. Quelques mois plus tard, celle-ci mettait au monde deux jumeaux marqués à la hanche d'une tache sanglante en forme de fraise (page 712, col. 2).

en ouvrant la porte, où c'est-il qu'il faut mettre les malles ?

— Quelles malles ?

— Celles qu'on apporte de l'hôtel des Réservoirs.

— Leurs bagages !... C'est vraiment trop fort !

Derechef M. de Bressolles calma sa femme du geste.

— Montez-les dans la chambre bleue.

Et quand Firmin fut sorti :

— Voyons, ma bonne amie, allons-nous mettre cette petite créature dehors à pareille heure ?... Prenons au moins le temps de réfléchir à ce que nous devons faire. Et mieux vaut, n'est-ce pas ? que les gens trouvent la chose toute naturelle.

— Et les enfants aussi. Vous avez raison, Julien. Je vais dire à Pascaline... que lui dirai-je ?... enfin, ce qui me passera par la tête, et m'occuper avec elle de préparer le nécessaire. Mais, auparavant, si nous faisons parler la nourrice ?

Il hocha la tête, incrédule.

Ce fut comme prévoyait M. Bressolles. La Bretonne, nouvellement arrivée à Paris aux fins de se louer, avait été engagée quelques jours plus tôt par un monsieur qui demeurait dans un grand hôtel... Elle a oublié le nom de l'hôtel, mais, au bureau où on l'a prise, ils le savent. Lui, c'est M. Lecomte qu'il s'appelle... un monsieur très riche, ça se voit bien. On lui a dit qu'en arrivant d'un pays très loin, la nourrice de la petite était tombée malade et qu'il avait fallu la remplacer. On lui donne cent francs par mois et on lui a acheté une pleine malle de linge et d'effets. Et madame ? Oh ! non, sûr que ce n'est pas la maman, parce qu'elle est vieille. Pour ce qui est de ça, monsieur n'est pas bien jeune. Mais ce n'est pas la même chose. Des fois ça pourrait bien être la grand' maman...

Tandis que, lentement, lourdement, avec des façons de ruminant au pâturage, la nourrice répond aux questions habilement posées par l'ancien magistrat, Mme Bressolles regarde l'enfant, paisiblement rendormie, et son cœur maternel se fond dans sa poitrine.

— Eh bien ! nourrice, dit-elle vivement, vos maîtres nous préviennent que peut-être ne pourront-ils pas revenir ce soir et que vous devez coucher ici. Je vais vous conduire dans votre chambre.

Pour la préparer, c'est un grand hourvari. Il faut descendre du grenier ? Le berceau qui a été celui de la petite Marie-Louise.

Tous dans la maison s'affairent. Mais on y est actif et vif. Bientôt est prête la jolie chambre en cretonne, rendue vacante par le départ du gradué d'Oxford pour une visite de famille en Nouvelle-Zélande.

Impavide, la Bretonne dévêt son nourrisson pour la toilette de nuit. Mme Bressolles assiste à l'opération. Son indignation tombée à présent, elle demeure pensive. Une émotion la prend à considérer cette frêle créature du bon Dieu, livrée sans défense à un aussi étrange et cruel destin, ce petit être de douleur que, tout blanc d'innocence, enveloppe un mystère sans doute coupable. Les yeux de Mme Bressolles se mouillent. Et, soulevant dans ses bras cette enfant sans mère assurément, elle lui donne un baiser qui la fait sienne désormais.

M. ET MME BRESSOLLES SONT PERPLEXES.

Très tard cette nuit-là les époux s'entretenaient de cet événement extraordinaire. Un passage de la lettre relue leur donne à penser qu'on fait allusion à ce pauvre jeune Polonais qui est venu mourir chez eux. D'où ils infèrent que l'ami commun dont parle leur mystérieux correspondant pourrait bien être le Révérend Père Ztyk.

— Si nous nous informions de ce côté ? suggéra Mme Bressolles.

— Ignorez-vous donc la réserve ecclésiastique ? S'il sait quelque chose, d'ailleurs, peut-être est-ce sous le sceau de la confession. Et même, ajouta, pensif, l'ancien magistrat, je me demande si, en acceptant cette mission singulière, nous ne nous ferions pas complices de quelque très grave immoralité qu'il ne nous siérait point de couvrir par notre complaisance.

Impétueusement Mme Bressolles protesta.

— Une immoralité ?... C'est à croire. Mais irions-nous en rendre responsable ce pauvre chérubin qui en est la victime ?

M. Bressolles eut ce beau sourire qui souvent venait illuminer la gravité de sa physionomie.

— Là, là, mon amie, calmez-vous. Je plaçais le faux pour savoir le vrai. Vous étiez tellement hors de vous tout à l'heure....

Tout à l'heure, tout à l'heure... L'enfant alors ne lui avait pas encore tendu les bras.

— Vous avez raison, reprit-elle.

Le père Ztyk ne sait rien ou ne veut rien savoir. Au surplus, essayer de lui tirer les vers du nez ce serait manquer de dignité, de tact...

Et puisqu'il y a des gens assez abandon-

nés de Dieu pour vouloir se débarrasser de leur enfant, plutôt l'avoir chez nous que les obliger de le porter ailleurs, où il ne serait pas aussi heureux.

Le lendemain, la nourrice fut avisée que, M. Lecomte ayant dû partir en voyage, jusqu'à nouvel ordre elle demeurerait avec eux. Cela lui était parfaitement égal.

M. Bressolles, néanmoins, devait à son esprit juridique de mener sa petite enquête officieuse, sans s'illusionner sur le résultat. Un de ses anciens collègues, juge d'instruction à Paris, lui prêta le concours d'un agent de la sûreté. On découvrit sans peine à l'Hôtel Continental la trace des étrangers. Le soir même où l'enfant avait été déposé dans l'asile choisi, leurs bagages avaient été portés à la gare du Nord pour le rapide de 9 h. 50 à destination de Berlin. Ils étaient perdus à présent dans l'immense Allemagne ou plus loin encore. A la banque, les cent mille francs étaient en règle. Quant à l'adresse du dépositaire, M. Bressolles ne la demanda pas, sachant qu'on ne la lui donnerait point. Au consulat général d'Autriche-Hongrie, qu'aurait-on pu lui dire? Rien ne prouvait que l'inconnu fût sujet de la monarchie. Et puis, quand même?... Faire surveiller par la police de Cracovie le retrait des lettres ultérieures, cela ne serait possible qu'en vertu d'un mandat judiciaire délivré par qui et fondé sur quelle inculpation? M. Bressolles ne s'attarda point à examiner ce problème car, de trahir ainsi la foi mise en son honneur, cela ne pouvait faire question.

— Que voulez-vous ! Henriette, c'est un sixième enfant qui nous tombe du ciel. Et notre bonne action ne sera même pas méritoire, puisqu'il ne nous en coûtera rien, au contraire.

Mme Bressolles, justement, tenait sur ses genoux la petite Hedwige qui lui riait de toutes ses fossettes.

— Et nous l'aimerons, ajouta-t-elle, péremptoire. Il le faut bien, puisque sans nous elle n'aurait personne, la pauvrette.

L'ENFANCE DE ZDISLAS.

Contrairement aux espérances données ces premiers jours, où sa force précoce avait excité l'admiration de la nourrice Cunégonde, le petit Zdislas eut une enfance plutôt chétive.

Ce fut dès lors un spectacle singulier et touchant, celui de cette stature héroïque si souvent inclinée sur cette débilité. La

nursery recevait la visite du maître de Chlybów aussi souvent que les écuries, les étables, les granges. Descendu de cheval, retour de la chasse, constamment il y montait. Il y avait établi une discipline non moins exacte qu'en l'administration du domaine. Nul détail d'hygiène ne lui échappait. Il y donnait une attention aussi stricte qu'à celle de ses poulains de pur sang, et ce n'était pas peu dire. Positivement, par l'effet sans doute de sa rudesse naturelle, le comte Koszłowski semblait auprès de cet enfant un éleveur plus qu'un père. Et, de fait, avant d'être son fils, Zdislas n'était-il pas son héritier?

Les soins intelligents sont évidemment plus salutaires au petit animal humain que les excès de tendresse, car c'est en excellente condition que celui-ci parvint à la période critique du sevrage. La Morave alors céda la place à une bonne allemande, diplômée des *Kindergarten* et très au fait du régime à l'anglaise prescrit par un docteur viennois : bras et jambes nus, grand air, soleil, eau froide, alimentation non carnée, avec prédominance d'œufs, de laitage, de ces bouillies d'avoine, de ces puddings au riz dans lesquels, plus que dans les beefsteaks saignants, l'enfant britannique puise le développement intégral du système musculaire et le parfait équilibre du système nerveux. Ce mode alimentaire comporte, jusque vers la douzième année, l'abstention de toute boisson fermentée, que le thé remplace avec avantage comme stimulant. Sur cet article, le beau buveur qu'était le comte Koszłowski fut aussi intransigeant que sur les autres. Une vieille tante, habitant le « royaume », la princesse Jedlicka, chez qui il avait conduit son fils, alors âgé de dix ans, s'étonna d'une telle sévérité.

— A quoi bon donner aux enfants le goût de l'alcool ? riposta-t-il avec quelque impatience. Il n'est déjà que trop dans le sang slave. Et nous avons bien assez d'un ivrogne dans la famille.

— On peut boire sans se griser. Toi-même, Ludek...

— Oh ! moi....

D'un regard orgueilleux, jeté sur son ample carrure, le comte acheva sa pensée. Ce que pouvait se permettre un homme de sa trempe n'était point de mise pour une constitution atténuée, sinon dégénérée, comme celle du futur seigneur de Chlybów.

— Ce pauvre Taddeusz, reprit la tante Natska (1), sais-tu ce qu'il devient ?

(1) Diminutif de Nathalié.

— Toujours en Pensylvanie, je présume, et Dieu sait ce qu'il y peut faire de bon ! Mais son aîné, Kaszio, qui a terminé de très bonnes études d'ingénieur, est allé les retrouver. C'est un brave garçon, sérieux, travailleur... Il les tirera d'affaire.

— Tu as été très bon pour eux, Ludek.

— Eh ! que faire !... Nous sommes cousins.

Le comte parlait de ce ton bourru, qui signifie en pareil cas :

« Laissons cela. Il sied de ne pas vouloir faire étalage de ses bienfaits. »

— Il est gentil, ton fils. Pas du tout Koszowski, par exemple. Le nez, le fameux nez en bec d'aigle ?... Oui, peut-être. Mais nous sommes blonds. Ce n'est pas de sa mère non plus qu'il tient ses cheveux noirs.

— Notre roi Wladislas Jagellon les avait ainsi. Où est le mal ?

L A « FRAISE » DES KOSZLOWSKI.

L'ombrageux gentilhomme avait-il vu dans cette remarque une critique. Conciliante, la vieille princesse reprit :

— Il n'en sera pas moins joli garçon. Et la fraise, l'a-t-il ?

A cette question, d'apparence bizarre, les gros sourcils se froncèrent tout à fait.

— Faites-moi un plaisir, *ciotuchna* (1) : ne parlez jamais à Zdislas de cette vieille histoire.

— Eh ! cela n'est donc pas pour lui donner sujet de rougir. Je suis très fière, moi, de l'avoir portée, notre fraise, chez les Jedlicki. Ils sont deux à l'avoir, sais-tu ? Michel et Staszka.

— Sans doute, sans doute. Mais cet enfant n'est déjà que trop impressionnable... Des nerfs de femme...

— Le mal de la pauvre Marysia...

— Il se frappe à propos de tout. C'est peu à peu, en y allant avec prudence, que je ferai de lui un homme, avec l'aide de Dieu, et un bon Koszowski, quoiqu'il n'ait pas la fraise malheureusement.

— Il y a des Koszowski qui ne l'ont point...

— Wladzio, par exemple, ricana le comte dans sa moustache.

— Mais du moins ne peut-on l'avoir sans être Koszowski. C'est bon, Ludek, je ne parlerai pas à ton garçon de la grand-mère Basia (2).

(1) Petite tante.

(2) Diminutif de Barbara.

Très notoire épisode, en effet, des annales familiales, celui auquel faisait allusion la vieille princesse, qui souvent l'avait entendu conter par son aïeule même : le chef de nom et d'armes des Koszowski, à l'époque de la main-mise sur la Pologne au temps de Catherine II, fusillé par les Russes devant son château en flammes, sous les yeux de sa femme qui fut éclaboussée de son sang. Quelques mois plus tard, celle-ci mettait au monde deux jumeaux, marqués à la hanche d'une tache sanglante en forme de fraise. Que parlait-il donc, son arrière-petit-fils, des nerfs féminins ? La tragique veuve du comte Karol survécut une bonne soixantaine d'années à cet effroyable jour et mourut par malencontre d'une bronchite prise en traîneau. C'était une drôle de petite vieille femme de grand sens d'ailleurs, et de bon conseil, sans laquelle personne dans la famille n'eût pris une décision de quelque importance.

Par un phénomène d'hérédité moins absolu chez l'animal humain que dans les autres espèces, la fraise de sang du comte Withold s'était reproduite, à des places diverses, chez deux de ses enfants. Le comte Ludomil l'avait reçue de son père Zygmunt et ce lui devait être un regret de ne l'avoir point transmise à son héritier, d'autant qu'une de ses deux petites filles l'avait eue. Dans la branche engendrée par son grand-oncle Dominique, qui était celle de Taddeusz, la marque s'était manifestée une fois seulement, sous une forme affaiblie. Dans la postérité de « Lokietek », l'atavisme ne l'avait pas fait reparaitre. Oui vraiment, c'était grand dommage que l'héritier de Chlybów fût né sans la fraise des Koszowski.

D'accord avec la vieille princesse, la gouvernante française de Zdislas jugea-t-elle peu convenable à un petit gentilhomme polonais d'être arrivé à cet âge sans connaître le goût du vin ? Un jour, entrant dans la salle d'études, le comte trouva son fils excité, un peu rouge, les yeux plus brillants qu'à l'ordinaire. Il s'informa, craignant quelque mouvement fébrile, assez fréquent en ces régions marécageuses. C'est avec embarras qu'on lui répondit. Le résultat de son enquête fut qu'en manière de jeu on avait permis à l'enfant quelques gouttes de vieux tokay. Ayant trouvé fort de son goût cette boisson inconnue dont le hantait la curiosité, il en avait voulu encore et en avait absorbé la valeur d'un demi-verre à madère. Jamais « mademoiselle » n'a compris qu'aussi légère infraction à la règle eût mérité pareille explosion de courroux.



L'ÉDUCATION PHYSIQUE DE ZDISLAS.

Aux fins de viriliser cet enfant délicat, le comte avait pris charge de l'éducation physique qui, en endureissant le corps, fortifie l'âme (page 714, col. 1).

Tout d'une haleine, il lui fut enjoint de faire ses paquets et des chevaux furent commandés pour la conduire à la gare, avec la consolation de trois mois de gages. Elle avait déjà servi en Pologne et la légèreté slave ne l'avait point accoutumée à semblable rigidité.

L A MORT DE LA COMTESSE MARYSIA.

La comtesse Koszłowska allait toujours déclinant. Peu après la première communion de son fils, se leva pour elle la dalle du caveau funéraire, où elle fut ensevelie entre les petits cercueils blancs et bleus d'Ewa et de Wanda. Zdislas eut beaucoup de chagrin : c'était une nature sensible. Il oublia cependant assez vite. Pour douce et tendre qu'elle fût, cette mère valétudinaire, qu'il voyait peu, auprès de qui on lui recommandait de se tenir bien tranquille, crainte de la fatiguer, ne tenait guère de place dans son existence. Elle n'y avait pas même occupé l'emploi de médiatrice entre ses fautes enfantines et les sévérités paternelles, car la consigne de la maison était de ne la mêler à quoi que ce fût susceptible d'ébranler ses nerfs. Le comte Ludomil, au surplus, n'avait que rarement occasion de sévir avec ce petit garçon sérieux, soumis, appliqué à ses devoirs, et sans aucune turbulence. Pas assez au gré de la violente nature de son père. Ah ! certes, il ne revivait pas dans son héritier, le seigneur de Chlybów. Ce Koszłowski, cet aîné, serait-il donc un autre « Lokietek » ? Cela, parfois, il se le demandait, et, pour en avoir un jour risqué la plaisanterie, certain petit propriétaire voisin s'était vu fermer à jamais l'hospitalière demeure dont il appréciait fort la grande chère, les belles battues et les interminables parties de cartes au cours des longues veillées d'hiver.

Aux fins de viriliser cet enfant délicat, le comte avait pris charge de l'éducation physique qui, en endurecissant le corps, fortifie l'âme. Au surplus attachait-il à celle-là plus d'importance qu'à l'autre, confiée à un précepteur. En dépit de son âge avancé, il n'était meilleur maître que lui pour le cheval, pour la chasse. De première force naguère à l'escrime au sabre, il prit soin aussi que son fils fût bien enseigné en la matière. Zdislas, ne manquait ni d'énergie ni de hardiesse. Sans éprouver pour les exercices violents un goût bien vif, il ne les craignait point, et, puisqu'on tenait à ce qu'il s'y distinguât, l'obéis-

sance en ceci vint suppléer à l'inclination.

Ainsi le jeune comte atteignit-il sa dix-huitième année, qui avait fait de lui un très charmant garçon. Si sa taille était demeurée sensiblement au-dessous de la moyenne, elle se rachetait par la souplesse et l'élégance. Son visage au teint clair, avec des cheveux noirs et des yeux bleus, une moustache soyeuse ombrageant les lèvres fraîches sur des dents très blanches, attirait l'attention et la retenait, moins par la finesse et la régularité des traits que par une physionomie expressive, rêveuse un peu, éminemment sympathique, encore qu'on y pût lire quelque chose d'indécis, une marque de faiblesse dans la volonté le rendant combien différent du père autoritaire, impérieux, tout d'une pièce autant que barre de fer, auprès de qui le fils semblait un roseau. Une ombre de mélancolie aussi planait sur ce jeune front. Né d'une mère neurasthénique, vivant avec un vieillard, cela s'expliquait assez. Les soins attentifs donnés à son développement corporel avaient étouffé en lui sans doute le germe morbide ; mais l'ambiance morale subsistait. L'existence à Chlybów était fort retirée. Avec presque tout son voisinage — en Pologne, ce mot s'entend d'un rayon de vingt lieues — le vieux comte était en brouille pour raisons d'intérêt, pour divergences politiques, pour ces menus conflits de chasse, d'eau, de bornage, qui, chez les hobereaux, prennent proportions de vendetta. L'unique intimité de Chlybów était celle du conseiller Bogdanowicz, retraits aujourd'hui, qui avait loué un petit domaine de quatre cents arpents enclavé dans le grand. Le *dwór* de Dybkowka n'était qu'à une demi-lieue du palais et chaque jour les deux anciens camarades faisaient ensemble leur partie de cartes. Madame la conseillère, qui n'avait pas eu d'enfants, s'était prise pour le petit Zdislas d'une affection toute maternelle. Mais quoi?... de vieilles gens encore, et, l'âge passé des petites gâteries, ce n'était plus que médiocre compagnie pour l'adolescent.

Non que les distractions fissent absolument défaut. Cinq ou six fois l'an, de grandes réunions de chasse, auxquelles étaient conviés parents et alliés, depuis le duché et le royaume jusqu'à la Volhynie et la Podolie, vers les frontières roumaine et petite-russienne, remplissaient Chlybów de leur affluence et de leur fracas.

A ces fêtes bruyantes et brutales, Zdislas préférait les visites chez la grand'tante

Natska, qui, dans sa belle terre du gouvernement de Radom, recevait matriarcalement une nombreuse lignée, jusqu'à la quatrième génération. Car, de beaucoup cependant la cadette de son frère le feu comte Zygmunt, — qui dans sa vingtième année avait servi aux lanciers rouges polonais de Napoléon et s'était distingué au combat de Somo Sierra, où ils firent leur héroïque charge — la princesse mourut nonagénaire, l'année que son petit-neveu de Chlybów entra au régiment. Celui-ci, par contre, ne connaissait point sa famille maternelle, le comte Ludomil, sans qu'on sût trop pourquoi, étant en fraîcheur avec les Brzezinski, d'ailleurs fort dispersés.

Zdislas voyageait aussi avec son père : à Léopol, où il l'accompagnait aux réunions de la Diète, à Varsovie, à Vienne. Il n'avait fait que traverser Paris, mais, à la suite d'une grave bronchite, il avait passé à Nice l'hiver de sa dix-septième année. La colonie polonaise de la Côte d'Azur avait fait en cette occasion la remarque que le comte Koszowski, assez enclin naguère au jeu, s'était imposé de ne pas même franchir le seuil du Casino de Monte-Carlo, afin d'en pouvoir mieux interdire l'entrée à son fils. C'en était de ce vice essentiellement slave comme de celui, qui ne l'est pas moins, de l'alcool : s'il y avait, lui, sacrifié dans certaines limites, assuré de sa force pour n'en point éprouver de dommages, il ne voulait pas que s'y trouvât exposé son fragile héritier. Les mères admirèrent cette sollicitude, les pères en sourirent, mais dans leur manche, le comte Ludomil Koszowski étant connu, du Dniester au Niémen — toute la noblesse de ce vaste pays démembré se tient aussi étroitement que celle d'une province — pour un homme avec qui il ne ferait pas bon railler.

C'est encore à Chlybów que le jeune comte se plaisait le mieux. Si, par les particularités physiques et mentales, il n'était pas un aussi franc luron que l'eût souhaité son père sans doute, du moins était-il foncièrement Polonais d'âme et de goûts. Il aimait le domaine et le domaine l'aimait. C'était son plaisir de parcourir les vastes espaces, soit à cheval, soit dans un léger phaéton que parfois il attelait à quatre, filant ainsi comme une flèche, ou encore et souvent à pied, fusil sous le bras, son braque allemand sur les talons, tirant au besoin un perdreau ou un lièvre, de préférence allant, à la tombée du jour, chercher les bécassines au marais ou les palombes au branché, car il goûtait

l'heure mauve et la mélancolie crépusculaire.

A tous les gens de la terre ou du service domestique, le jeune maître se montrait bienveillant et doux. Ces aimables dispositions contribuaient à lui créer la popularité habituelle aux héritiers présomptifs. Toutefois son influence dans le domaine était-elle nulle. A soixante-treize ans, le comte Ludomil conservait entier son absolutisme, n'abandonnant pas à son fils la plus minime parcelle de cette autorité dont toujours il avait été si jaloux et qu'il avait fait triompher sans rencontrer de résistance. Ces natures hautainement volontaires s'imposent par une sorte d'admiration craintive qu'elles inspirent. Tel était le sentiment prépondérant dans le lien qui unissait le fils au père. Aussi, vécurent-ils côte à côte, sans heurts mais aussi sans épanchements et, du côté du jeune homme, sans rien de cette confiance tendre qui est tout autre chose que la docilité. Effets sans doute du trop grand écart des âges. En outre de leurs dissemblances profondes, à plus d'un demi-siècle de distance, ces deux âmes étaient bien éloignées l'une de l'autre.

ZDISLAS SYMPATHISE AVEC SON COUSIN.

Sans avoir travaillé régulièrement ni assidument, Zdislas avait beaucoup appris de façon désordonnée et confuse. D'esprit curieux, il aimait les livres et sa connaissance parfaite du français et de l'allemand, avec adjonction de passablement d'italien et de russe, lui permettait d'étendre le champ de la culture superficielle du polyglotte. Rien de plus, au demeurant, n'était exigé de l'héritier de Chlybów, devant qui l'avenir s'ouvrait tracé, uni et droit comme une route royale, sans autre effort, sans autre but que de recueillir, le temps venu, ce majorat assurant la grandeur et la pérennité des Koszowski.

Moins aux fins de compléter des études que son père estimait très suffisantes, que de s'occuper en attendant l'époque de son service militaire, ses dix-huit ans révolus, il prit inscription à l'Université de Cracovie. Une parente, qui avait un fils de son âge et des filles faisant des éducations, le reçut chez elle en un palais historique et très noir de Jagellonska. C'était son premier pas dans l'indépendance, car la comtesse Federowicz n'était investie sur lui de nulle autorité, qu'eût d'ailleurs bien imparfaitement

exercée cette gracieuse Varsoivienne, jolie, élégante et coquette, portant allègrement son veuvage et déplorant que ses devoirs maternels l'obligeassent de passer les hivers en cette ville morte, à peu près sevrée de tout mouvement mondain.

Les joyeusetés tapageuses de la vie d'étudiant n'étaient point pour s'accommoder aux inclinations retirées et graves de Zdislas. Aussi ses qualités aimables, qu'il fallait deviner à travers une réserve qui pouvait sembler de la hauteur, lui furent-elles moins utiles pour se rendre le bienvenu dans ce milieu nouveau, que l'argent de poche dont il était abondamment pourvu, avec recommandation de ne le point ménager. Nulle part la sympathie ne parle plus haut et plus vite qu'entre jeunes gens. Dans la première réunion de camarades où il se trouva, l'héritier de Chlybów se sentit attiré vers un grand et fort garçon blond, haut en couleur, l'allure hardie, le verbe assuré, autant en dehors que lui-même l'était peu. S'étant présentés l'un à l'autre, avec accompagnement du coup de talon obligatoire, ces deux noms se heurtèrent :

— Koszowski!

— Koszowski!»

Surpris, ils sourirent à l'unisson.

— Je m'appelle Roman... je suis le fils du comte Zygmunt.

— Moi, je suis Zdislas, de Chlybów.

— Alors tu es mon cousin ?

Et ils se donnèrent l'accolade.

L'un et l'autre ignoraient l'origine de la vendetta qui séparait la branche aînée de la cadette. Le comte Wladislas était mort. De ses quatre fils, trois avaient quitté le pays : Juliusz, suivant les hasards de ses garnisons ; Jozef, vivant sur les terres de ses beaux-parents en Lithuanie ; Bronislas, entré dans la carrière diplomatique, présentement conseiller de légation à Washington. L'aîné, qui était le père de l'étudiant, exploitait un domaine dans le cercle de Jaslo, propriété de sa mère. Avec la dot de sa femme, il y avait établi une distillerie considérable. La liqueur de genièvre en particulier et la *wodka* douce de sorbes ainsi que l'eau de lavande « Hrabiego Zygmunt Koszowski » (1) constituaient une marque très appréciée. Le prince Sienkuszko donne bien son nom à une bière, d'ailleurs médiocre ; un évêque de Galicie timbre de sa mitre et un archiduc de la couronne impériale d'autres alcools non moins empoisonneurs.

(1) Forme du génitif : « Du comte Zygmunt Koszowski. »

(A suivre.)

MARIE ANNE DE BOVET.



UN LIVRE QUE TOUT LE MONDE
PEUT ET DOIT LIRE

Arsène Lupin, Gentleman-Cambrioleur

Voici une nouvelle qui va causer une grande joie à tous nos lecteurs. Arsène Lupin, l'homme à transformations par excellence, prend une nouvelle forme : celle d'un livre à mettre dans toutes les bibliothèques X X X X



ARSENÈ LUPIN... Maurice Leblanc... Deux noms qui sont familiers aux lecteurs de *Je sais tout*, pour lesquels ils signifient « succès ».

Les passionnantes aventures de l'énigmatique personnage ont obtenu, ici même, un trop bon accueil pour qu'il soit utile d'en faire l'éloge.

C'est donc un heureux début pour la nouvelle *Collection Pierre Lafitte et Cie* que d'inaugurer la série de ses volumes à 3 fr. 50, par *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*, qui vient de paraître, sous une artistique couverture en couleurs d'Henri Goussé.

Sous la forme homogène et complète du livre, le récit palpitant des prouesses du bandit de haute allure, dont Maurice Leblanc s'est fait l'historiographe, gagne encore en intérêt et en originalité. A la fois dramatiques, angoissantes et, souvent, spirituellement ironiques, leurs péripéties multiples entraînent le lecteur dans une action rapide et attachante.

Maurice Leblanc, que l'on a pu fort justement appeler le *Conan Doyle français*, a créé avec Arsène Lupin une silhouette élégante et curieuse que l'on peut comparer au Sherlock Holmes anglais.

Ce livre, qui peut être lu par tous et par toutes, chose trop rare à notre époque, est présenté au public, dans une charmante préface, par Jules Claretie, de l'Académie Française. On appréciera non

seulement son intérêt puissant mais aussi sa parfaite tenue littéraire.

Par une heureuse innovation en librairie, un concours est réservé aux acheteurs d'*Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*. En voici la donnée et les conditions :

SUJET DU CONCOURS

Quelles sont, à votre avis, les trois aventures les plus extraordinaires dont Arsène Lupin est le héros dans le livre de Maurice Leblanc ?

Classez ces aventures par ordre de préférence, indiquez les pages du volume où chacune d'elles est mentionnée.

Afin de départager les *ex-æquo*, indiquez quel sera le nombre probable des solutions conformes à celle qui sera choisie par la majorité.

La date de clôture de ce concours sera fixée ultérieurement ici.

LISTE DES PRIX

1^{er} PRIX : Une chaîne gentleman or ou un sautoir or 18 carats au choix.

10 prix consistant chacun en une délicieuse épingle de cravate en or 18 carats ou 2 superbes épingles à chapeau titre fixe.

10 souvenirs consistant chacun en un volume d'une des Publications Pierre Lafitte et Cie.

Les personnes qui désireront prendre part à ce concours trouveront, dans une des pages de l'ouvrage, le bon à détacher et à joindre à leur réponse.



LE LIVRE DU JOUR

Reproduction de la couverture en couleurs dessinée par Henri Goussé pour le volume de Maurice Leblanc.

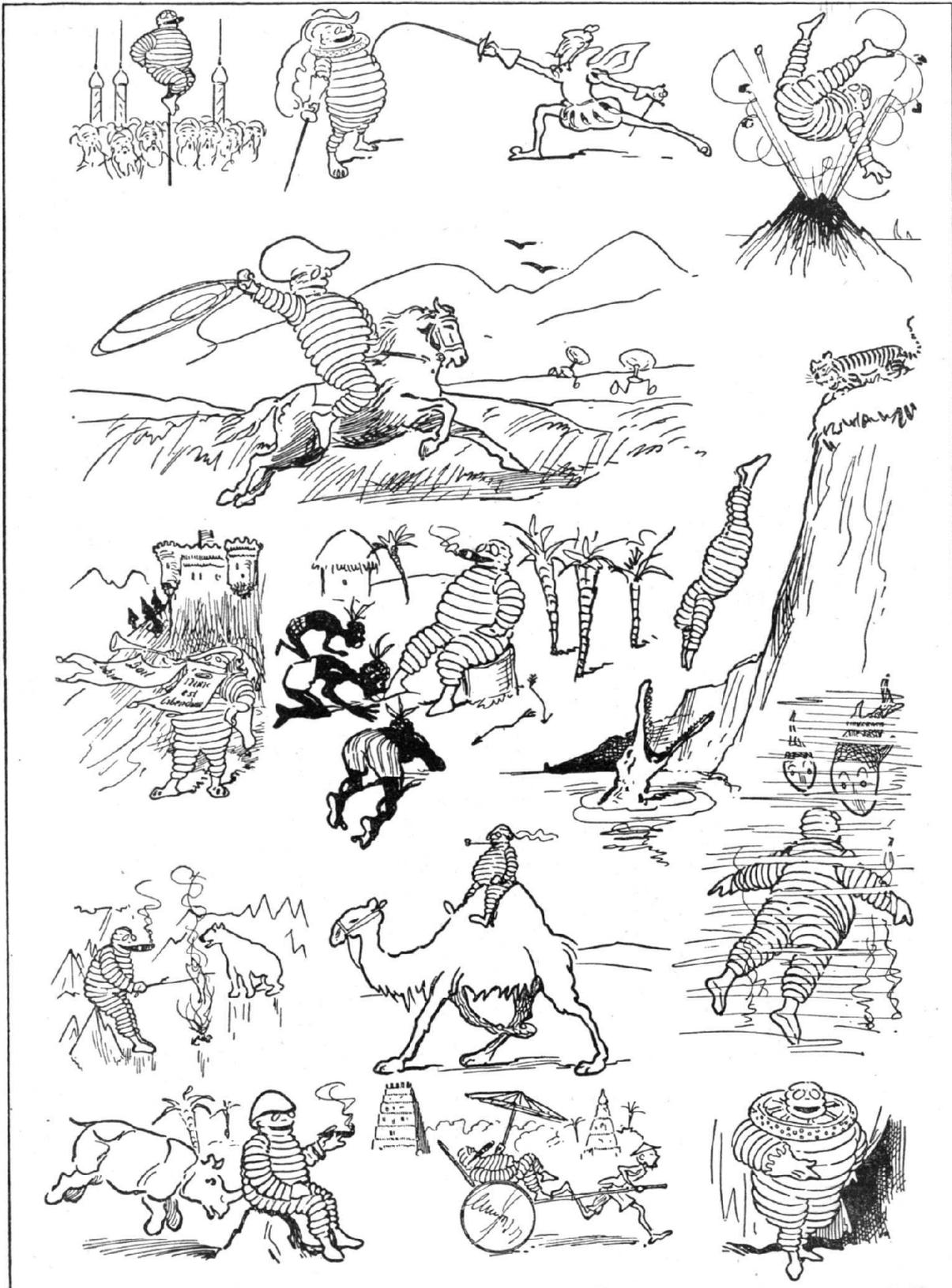
CONCOURS " BIBENDUM "

(Voir page 720)



QUELLE EST CETTE HISTOIRE ?...

(Voir page 720)



AUX LECTEURS DE RÉPONDRE

(Concours " Bibendum ", voir pages 718 et 719)



Le plaisir que nos lecteurs ont pris à la vue des spirituels dessins qui emplissent les deux pages précédentes a dû, certes, être mêlé de quelque étonnement. Quelle est donc cette histoire? se seront-ils demandés en cherchant à mettre un peu de suite dans les prouesses, plutôt déconcertantes, du légendaire Bibendum à travers le monde. Cette histoire sera celle qu'il plaira à leur fantaisie de dicter, s'ils prennent part, comme nous les y engageons, aux deux concours que voici :

PREMIER CONCOURS

Il s'agit d'écrire un conte en prose ou en vers, d'environ 500 lignes, qui comprendra des scènes ou situations telles que tous les dessins groupés dans les deux pages devront être utilisés pour l'illustration du récit. L'auteur placera les dessins dans l'ordre qu'il lui plaira, selon les besoins de sa narration.

Les prix suivants, offerts par la Maison Michelin, seront remis aux lauréats, désignés, comme on le verra plus loin, par un jury présentant toutes les conditions désirables de compétence et d'impartialité.

1^{er} prix : 400 francs espèces (ou 450 francs de pneumatiques) et une médaille d'argent.

2^e prix : 150 francs espèces (ou 200 francs de pneumatiques) et une médaille d'argent.

3^e prix : 50 francs espèces et une médaille d'argent.

4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e et 9^e prix : 25 francs espèces et une médaille d'argent.

10^e prix : Une médaille d'argent.

Une médaille de bronze sera remise à toute personne qui aura fait un envoi, primé ou non. Cette médaille portera la mention : *Concours Bibendum dans " Je sais tout " n° de juin 1907.* — A Monsieur (Ici le nom)

SECOND CONCOURS

Il s'agit de composer une série de légendes pour une image d'Epinal, à former avec une partie des dessins, au choix des concurrents.

Les prix suivants, offerts par la Maison Michelin, seront remis aux lauréats :

1^{er} prix : 150 francs espèces (ou 200 francs de pneumatiques) et une médaille d'argent.

2^e prix : 50 francs espèces (ou 75 francs de pneumatiques) et une médaille d'argent.

3^e prix : Une médaille d'argent.

RÈGLEMENT GÉNÉRAL

On peut prendre part aux deux concours ou à l'un des deux seulement.

Les textes devront être adressés, avant le 15 septembre prochain, à MM. Michelin et Cie, 105, boulevard Pereire, Paris, et ne devront porter aucun nom, mais une devise. Chaque concurrent devra en même temps envoyer à MM. Pierre Lafitte et Cie, 90, avenue des Champs-Élysées, sous pli fermé, son nom et son adresse, complétés par la devise choisie; l'enveloppe portera l'un ou l'autre des bons qu'on trouvera à la page XIX des feuilles de garde de ce volume.

Pour le conte, on devra intercaler les illustrations dans le texte, aux passages auxquels elles se rapportent, ou indiquer leur place au moyen de renvois. Afin de garder intact son volume, on aura la ressource de calquer les dessins.

Les manuscrits en langue étrangère seront admis; ils seront examinés à part, mais ils devront être remis avec la traduction en français. Un prix unique de 100 francs sera réservé au meilleur manuscrit de cette catégorie.

LE JURY

Le jury chargé d'attribuer les récompenses sera composé de MM. Maurice Barrès, président; Henri Barbusse, Tristan Bernard, Courteline, Galipaux, Pierre Lafitte, Ch. Le Goffic, A. Michelin et Jules Truffier, avec M. Mauger, de la Maison Michelin, comme secrétaire.

Quand le classement définitif sera terminé, les enveloppes contenant les noms avec devises seront décachetées et les lauréats seront alors seulement connus.